
ALLI

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME DEUXIÈME.



Voila les Tributs que paye le Roi de Portugal.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

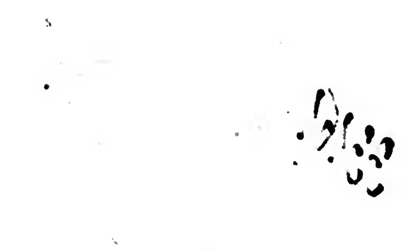
PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME DEUXIÈME.

A LONDRES.

1792.





HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE SECOND.

Établissemens, guerres, politique et commerce des Hollandais dans les Indes orientales.

La république de Hollande offre en naissant un grand spectacle aux nations ; et doit rester un puissant objet d'intérêt pour nous, et de curiosité pour notre postérité la plus reculée. Son industrie et son audace ont éclaté par-tout ; mais plus particulièrement sur les mers et le continent des Indes. Avant de la suivre dans ces vastes régions, nous remonterons jusqu'à

l'époque la plus ancienne de son histoire. C'est sur-tout dans un ouvrage de la nature de celui-ci, qu'il convient d'embrasser d'un coup-d'œil rapide, tout ce qui peut caractériser le génie d'une nation. Il faut mettre le lecteur qui réfléchit, à portée de juger par lui-même, si ce qu'elle étoit à son origine annonçoit ce qu'elle est devenue depuis; et si les dignes compagnons de Civilis, qui bravèrent la puissance Romaine, se retrouvent dans ces républicains intrépides, qui, sous les auspices de Nassau, repoussèrent la sombre et odieuse tyrannie de Philippe II.

I.

Anciennes révolutions de la Hollande.

C'est une des vérités historiques les mieux prouvées, qu'un siècle avant l'ère chrétienne, les Battes, dégoûtés de la Hesse, allèrent s'établir dans l'île que forment le Waal et le Rhin, sur un terrein marécageux, qui n'avoit point, ou qui n'avoit que peu d'habitans. Ils donnèrent à leur nouvelle patrie le nom de Batavie. Leur gouvernement fut un mélange de monarchie, d'aristocratie, de démocratie. On y voyoit un chef, qui n'étoit proprement que le premier

des citoyens, et qui donnoit moins des ordres que des conseils. Les grands, qui jugeoient les procès de leur district, et commandoient les troupes, étoient choisis, comme les rois, dans les assemblées générales. Cent personnes, prises dans la multitude, servoient de surveillans à chaque comte, et de chefs aux différens hameaux. La nation entière étoit, en quelque sorte, une armée toujours sur pied. Chaque famille y composoit un corps de milice, qui servoit sous le capitaine qu'elle se donnoit.

Telle étoit la situation de la Batavie, lorsque César passa les Alpes. Ce général romain battit les Helvétiens, plusieurs peuples des Gaules, les Belges, les Germains, qui avoient passé le Rhin, et poussa ses conquêtes au-delà du fleuve. Cette expédition, dont l'audace et le succès tenoient du prodige, fit rechercher la protection du vainqueur.

Des écrivains, trop passionnés pour leur patrie, assurent que les Bataves firent alors alliance avec Rome; mais ils se soumirent en effet, à condition qu'ils se gouverneroient eux-mêmes, qu'ils ne payeroient aucun tribut, et qu'ils seroient assujettis seulement au service militaire.

César ne tarda pas à distinguer les Bataves;

des peuples vaincus et soumis aux Romains. Quand ce conquérant des Gaules, rappelé à Rome par le crédit de Pompée, eut refusé d'obéir au sénat; quand, assuré de l'empire absolu que le tems et son caractère lui avoient donné sur les légions et les auxiliaires, il attaqua ses ennemis en Espagne, en Italie, en Asie : ce fut alors que, reconnoissant les Bataves pour les plus sûrs instrumens de ses victoires, il leur accorda le titre glorieux d'*amis et de frères du Peuple Romain.*

Révoltés dans la suite des injustices de quelques gouverneurs, ils suivirent cet instinct courageux et digne de l'homme, qui cherche dans les armes la vengeance d'un affront. Ils se montrèrent ennemis aussi redoutables, qu'alliés fidèles; mais ces troubles s'appaisèrent; et les Bataves furent calmés plutôt que vaincus.

Dès que Rome, parvenue à un point de grandeur que nul état n'avoit encore atteint, où nul état n'est arrivé depuis, se fut relâchée des vertus mâles et des principes austères qui avoient posé les fondemens de son élévation; lorsque ses loix eurent perdu leur force, ses armées leur discipline; ses citoyens leur amour pour la patrie; les Barbares que la terreur du nom romain avoit poussés vers le Nord, et que

la violence y avoit contenus, se débordèrent vers le Midi. L'empire s'écroula de tous côtés, et ses plus belles provinces devinrent la proie des nations qu'il n'avoit jamais cessé d'avilir ou d'opprimer. Les Francs, en particulier, lui arrachèrent les Gaules ; et la Batavie fit partie du vaste et brillant royaume que ces conquérans fondèrent dans le cinquième siècle.

La nouvelle monarchie éprouva les inconvéniens presque inséparables des états naissans, et trop ordinaires encore dans les gouvernemens les plus affermis. Tantôt elle obéit à un seul prince, et tantôt elle gémit sous le caprice de plusieurs tyrans. Elle fut toujours occupée de guerres étrangères, ou en proie à la fureur des dissensions domestiques. Quelquefois elle porta la terreur chez ses voisins ; et plus souvent, des peuples venus du Nord portèrent le ravage dans ses provinces. Elle eut également à souffrir, et de l'imbécillité de plusieurs de ses rois, et de l'ambition déréglée de leurs favoris et de leurs ministres. Des pontifes orgueilleux sappèrent les fondemens du trône, et avilirent, par leur audace, les loix et la religion. L'anarchie et le despotisme se succédèrent avec une rapidité, qui ôtoit aux plus confians jusqu'à l'espoir d'un avenir supportable.

L'époque brillante du règne de Charlemagne, ne fut qu'un éclair. Comme ce qu'il avoit fait de grand étoit l'ouvrage de son talent, et que les bonnes institutions n'y avoient point de part, les affaires retombèrent après sa mort, dans le chaos d'où elles étoient sorties sous Pepin, son père, et plus encore sous lui-même. L'empire Français, dont il avoit trop étendu les limites, fut divisé. Celui de ses petits-fils, dont la Germanie fut le partage, obtint encore la Batavie, à laquelle les Normands, dans leurs excursions, avoient donné depuis peu le nom de Hollande.

La branche germanique des Carlovingiens finit au commencement du dixième siècle. Comme les autres princes français n'avoient ni le courage, ni les forces nécessaires pour faire valoir leurs droits, les Germains brisèrent aisément un joug étranger. Ceux de la nation, qui, sous l'autorité du monarque, régissoient les cinq cercles dont l'état étoit composé, choisirent un d'entr'eux pour chef. Il se contenta de la foi et de l'hommage de ces hommes puissans, que des devoirs plus gênans auroient pu pousser à une indépendance entière. Leurs obligations se réduisirent au service féodal.

Les Comtes de Hollande, qui, comme les autres gouverneurs de province, n'avoient exercé jusqu'alors qu'une jurisdiction précaire et dépendante, acquirent, à cette époque mémorable, les mêmes droits que tous les grands vassaux d'Allemagne. Ils augmentèrent, dans la suite, leurs possesions par les armes, par les mariages, par les concessions des empereurs, et réussirent, avec le tems, à se rendre tout-à-fait indépendans de l'empire. Les entreprises injustes qu'ils formèrent contre la liberté publique, n'eurent pas le même succès. Leurs sujets ne furent ni intimidés par les violences, ni séduits par les caresses, ni corrompus par les profusions. La guerre, la paix, les impôts, les loix, tous les traités, furent toujours l'ouvrage des trois pouvoirs réunis; du comte, des nobles et des villes. L'esprit républicain étoit encore l'esprit dominant de la nation, lorsque des événemens extraordinaires la firent passer sous la domination de la maison de Bourgogne, qui étoit déjà puissante, et qui le fut encore davantage après cette réunion.

Les gens éclairés, qui calculoient les probabilités, prévoyoient que cet état, formé successivement de plusieurs autres états, seroit

d'un grand poids dans le système politique de l'Europe. Le génie de ses habitans, l'avantage de sa situation, ses forces réelles : tout lui présageoit un agrandissement presque sûr et fort considérable. Un événement qui, quoique très-ordinaire, confond toujours l'ambition, déconcerta des projets et des espérances, qui ne devoient pas tarder à se réaliser. La ligne masculine s'éteignit dans cette maison ; et Marie, son unique héritière, porta en 1477, dans la maison d'Autriche, le fruit de plusieurs hasards heureux, de beaucoup d'intrigues, et de quelques injustices.

A cette époque, si célèbre dans l'histoire, chacune des dix-sept provinces des Pays-Bas avoit des loix particulières, des privilèges fort étendus, un gouvernement presque isolé. Tout s'éloignoit de cette unité précieuse, de laquelle dépendent également le bonheur et la sûreté des empires et des républiques. Une longue habitude avoit familiarisé les peuples avec cette espèce de chaos, et ils ne soupçonnoient pas qu'il pût y avoir d'administration plus raisonnable. Le préjugé étoit si ancien, si général et si affermi, que Maximilien, Philippe et Charles, ces trois premiers princes Autrichiens, qui jouirent de l'héri-

tage de la maison de Bourgogne, ne crurent pas devoir entreprendre de rien innover. Ils se flattèrent que quelqu'un de leurs successeurs trouveroit des circonstances favorables pour exécuter, avec sûreté, ce qu'ils ne pouvoient seulement tenter sans risque.

II. *Fondation de la République de Hollande.*

Alors se préparoit en Europe une grande révolution dans les esprits. La renaissance des lettres, un commerce étendu, les inventions de l'imprimerie et de la boussole, amenoient le moment où la raison humaine devoit secouer le joug d'une partie des préjugés, qui avoient pris naissance dans les tems de barbarie.

Beaucoup de bons esprits étoient guéris des superstitions romaines. Ils étoient blessés de l'abus que les papes faisoient de leur autorité; des tributs qu'ils levoient sur les peuples; de la vente des expiations; et sur-tout de ces subtiles absurdités, dont ils avoient chargé la religion simple de Jesus-Christ.

Mais ce ne furent pas ces bons esprits qui commencèrent la révolution. Un moine turbulent eut cet honneur. Son éloquence barbare souleva les nations du Nord. Quelques

hommes éclairés aidèrent à détromper les autres peuples. Parmi les princes de l'Europe, les uns adoptèrent la religion des réformateurs; d'autres se tinrent unis à Rome. Les premiers entraînèrent assez aisément leurs sujets dans leurs opinions; les autres eurent de la peine à empêcher les leurs d'embrasser les opinions nouvelles. Ils employèrent plusieurs moyens; mais trop souvent ceux de la rigueur. On vit renaître l'esprit de fanatisme, qui avoit détruit les Saxons, les Albigeois, les Hussites. On releva les gibets, on ralluma les bûchers, pour y envoyer les novateurs.

Aucun souverain ne fit plus d'usage de ces moyens que Philippe II. Son despotisme s'étendoit sur toutes les branches de sa vaste monarchie, et le fanatisme y persécutoit ceux auxquels on donnoit les noms d'hérétiques ou d'infidèles. Les Pays-Bas furent plus particulièrement le théâtre de ces violences; et des milliers de citoyens périrent sur l'échafaud. Ces peuples se revoltèrent. On vit alors se renouveller le spectacle que les Vénitiens avoient donné au monde plusieurs siècles auparavant. Un peuple qui fuyoit la tyrannie, et qui ne trouvoit plus d'asyle sur la terre, alla le chercher sur les eaux. Sept petites

provinces, au Nord du Brabânt et de la Flandre, inondées plutôt qu'arrosées par de grandes rivières; souvent submergées par la mer, qu'on contenoit à peine avec des digues; n'ayant pour richesses que le produit de quelques pâturages, et une pêche médiocre, fondèrent une des plus riches, des plus puissantes républiques du monde, et le modèle, peut-être, des états commerçans. Les premiers efforts de leur union ne furent point heureux; mais si les Hollandais commencèrent par des défaites, ils finirent par des victoires. Les troupes Espagnoles, qu'ils avoient à combattre, étoient les meilleures de l'Europe; elles eurent d'abord des avantages. Peu-à-peu les nouveaux républicains les leur firent perdre. Ils résistèrent avec constance; ils s'instruisirent par leurs fautes même, par l'exemple de leur ennemi, et ils le surpassèrent enfin dans la science de la guerre. La nécessité de disputer pied-à-pied le terrein étroit de la Hollande, fit perfectionner l'art de fortifier les pays et les villes.

La Hollande, cet état si foible dans sa naissance, chercha des armes et de l'appui partout où elle put en espérer. Elle donna des asyles aux pirates de toutes les nations, dans

le dessein de s'en servir contre les Espagnols ; et ce fut-là le fondement de sa puissance maritime. Des loix sages, un ordre admirable, une constitution qui conservoit l'égalité parmi les hommes, une excellente police, la tolérance, firent bientôt de cette république un état puissant. En 1590, elle avoit humilié plus d'une fois la marine Espagnole. Elle avoit déjà du commerce, et celui qui convenoit le mieux à sa situation. Ses vaisseaux faisoient alors ce qu'ils font encore aujourd'hui : ils se chargeoient des marchandises d'une nation, pour les porter à l'autre. Les villes Anséatiques, et quelques villes d'Italie, étoient en possession de ces transports : les Hollandais, en concurrence avec elles, eurent bientôt l'avantage ; ils le dûrent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeoient leurs flottes marchandes. Leurs négocians prirent de l'ambition, et aspirèrent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s'étoient emparés de celui de Lisbonne, où ils achetoient les marchandises des Indes pour les revendre dans toute l'Europe.

Philippe II, devenu le maître du Portugal, défendit, en 1594, à ses nouveaux sujets, toute relation avec ses ennemis. Ce despote ne prévoyoit pas qu'une interdiction qu'il

croyoit devoir affoiblir les Hollandais, les rendroit, en effet, plus redoutables. Si ces sages navigateurs n'avoient pas été exclus d'un port d'où dépendoit tout le succès de leurs opérations navales, on peut penser que, contens de couvrir de leurs vaisseaux les mers d'Europe, ils n'auroient pas songé à porter leur pavillon dans des mers plus éloignées. L'impossibilité de maintenir leur commerce sans les productions de l'Orient, les força à sortir d'une sphère, peut-être trop étroite pour la situation où ils se trouvoient. On résolut d'aller puiser ces richesses à leur source.

III. *Premiers voyages des Hollandais aux Indes.*

Il semble que le meilleur moyen etoit d'équiper des vaisseaux, et de les envoyer aux Indes : mais on n'avoit ni pilotes qui connussent les mers d'Asie, ni facteurs qui en entendissent le commerce. On craignit les dangers d'une longue navigation, sur des côtes dont l'ennemi étoit le maître ; on craignit de voir les vaisseaux interceptés, dans une route de six mille lieues. Il parut plus raisonnable de travailler à découvrir un passage à la Chine et au Japon, par les mers du Nord,

La route devoit être plus courte et plus sûre. Les Anglois avoient fait cette tentative sans succès ; les Hollandais la renouvellèrent, et ne furent pas plus heureux.

Pendant qu'ils étoient occupés de cette recherche, Corneille Houtmann, marchand de leur nation, homme de tête et d'un génie hardi, arrêté pour ses dettes à Lisbonne, fit dire aux négocians d'Amsterdam, que s'ils vouloient le tirer de prison, il leur communiqueroit un grand nombre de découvertes qu'il avoit faites, et qui pouvoient leur être utiles. Il s'étoit, en effet, instruit dans le plus grand détail, et de la route qui menoit aux Indes, et de la manière dont s'y faisoit le commerce. On accepta ses propositions ; on paya ses dettes. Les lumières étoient telles qu'il les avoit promises. Ses libérateurs, qu'il éclaira, formèrent une association, sous le nom de compagnie des pays lointains, et lui confièrent, en 1595, quatre vaisseaux, pour les conduire aux Indes par le cap de Bonne-Espèrance.

Le principal objet de ce voyage étoit d'étudier les côtes, les nations, les productions, les différens commerces de chaque lieu, en évitant, autant qu'il seroit possible, les

établissemens des Portugais. Houtmann reconnut les côtes d'Afrique et du Brésil, s'arrêta à Madagascar, relâcha aux Maldives, et se rendit aux îles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, et en acheta, de même que d'autres épiceries plus précieuses. Sa sagesse lui procura l'alliance du principal souverain de Java : mais les Portugais, quoique haïs, et sans établissement dans l'île, lui suscitèrent des ennemis. Il sortit victorieux de quelques petits combats, qu'il fut contraint de livrer, et repartit avec sa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richesses et beaucoup d'espérances. Il ramenoit avec lui des Nègres, des Chinois, des Malabares, un jeune homme de Malaca, un Japonois, et enfin Abdul, pilote de Guzurate, plein de talens, et qui connoissoit parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après la relation d'Houtmann, et les lumières qu'on devoit à son voyage, les négocians d'Amsterdam conçurent le projet d'un établissement à Java, qui leur donneroit le commerce du poivre ; qui les approcheroit des îles où croissent des épiceries plus précieuses ; qui pourroit leur faciliter l'entrée de la Chine et du Japon ; et qui, de plus, seroit éloigné

du centre de la puissance Européenne qu'ils avoient à craindre dans l'Inde. Van-Neck, chargé en 1598, avec huit vaisseaux, d'une opération si importante, arriva dans l'île de Java, où il trouva les habitans indisposés contre sa nation. On combattit, on négocia. Le pilote Abdul, les Chinois, et plus encore la haine qu'on avoit contre les Portugais, servirent les Hollandais. On leur laissa faire le commerce; et bientôt ils expédièrent quatre vaisseaux avec beaucoup d'épiceries et quelques toiles. L'Amiral, avec le reste de sa flotte, fit voile pour les Moluques, où il apprit que les naturels du pays avoient chassé les Portugais de quelques endroits, et qu'ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour les chasser des autres. Il établit des comptoirs dans plusieurs de ces îles; il fit des traités avec quelques souverains, et il revint en Europe chargé de richesses.

La joie que son retour causa fut extrême. Le succès de son voyage excita une nouvelle émulation. Il se forma des sociétés dans la plupart des villes maritimes et commerçantes des Provinces-Unies. Bientôt ces associations, trop multipliées, se nuisirent les unes aux autres, par le prix excessif où la fureur

d'acheter fit monter les marchandises dans l'Inde, et par l'avilissement où la nécessité de vendre les fit tomber en Europe. Elles étoient toutes sur le point de périr par leur propre concurrence, et par l'impuissance où se trouvoit chacune d'elles, séparément, de résister à un ennemi redoutable, qui se faisoit un point capital de les détruire. Dans cette conjoncture, le gouvernement, quelquefois plus éclairé que des particuliers, vint à leur secours.

IV. *Etablissement de la compagnie des Indes.*

Les Etats-Généraux réunirent, en 1602, ces différentes sociétés en une seule, sous le nom de compagnie des grandes Indes. On lui accorda le droit de faire la paix ou la guerre avec les princes de l'Orient, de bâtir des forteresses, de choisir les gouverneurs, d'entretenir des garnisons, et de nommer des officiers de police et de justice.

Cette compagnie, sans exemple dans l'antiquité, modèle de toutes celles qui l'ont suivie, commençoit avec de grands avantages. Les sociétés particulières, qui l'avoient précédée, lui étoient utiles par leurs malheurs, par leurs fautes mêmes. Le trop grand nombre

de vaisseaux qu'elles avoient équipés, avoit donné des lumières certaines sur toutes les branches du commerce; avoit formé beaucoup d'officiers et de matelots; avoit encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées, en n'exposant d'abord que des gens sans aveu et sans fortune.

Tant de moyens réunis, ne pouvoient rester oisifs dans des mains actives. Le nouveau corps devint bientôt une grande puissance. Ce fut un nouvel état placé dans l'état même, qui l'enrichissoit, augmentoit sa force au-dehors; mais qui pouvoit diminuer, avec le tems, le ressort politique de la démocratie, qui est l'amour de l'égalité, de la frugalité, des loix et des citoyens.

Aussi-tôt après son établissement, la compagnie fit partir pour les Indes, quatorze vaisseaux et quelques yachts, sous les ordres de l'amiral Warwick, que les Hollandais regardent comme le fondateur de leur commerce et de leurs puissantes colonies dans l'Orient. Il bâtit un comptoir fortifié dans l'île de Java: il en bâtit un dans les états du roi de Johor; il fit des alliances avec plusieurs princes dans le Bengale. Il eut à combattre souvent les Portugais, et il remporta presque toujours l'avan-

tage. Dans les lieux où ils n'étoient que commerçans, il eut à détruire les préventions répandues contre sa nation, qu'ils avoient représentée comme un amas de brigands, ennemis de tous les rois, et infectés de tous les vices. La conduite des Hollandais et celle des Portugais, apprit bientôt aux peuples d'Asie laquelle des deux nations avoit sur l'autre l'avantage des mœurs. Elles ne tardèrent pas à se faire une guerre sanglante.

Quel dut être l'étonnement des Indiens, témoins de ces grands combats? Combien leur cœur devoit tressaillir de joie, en voyant leurs tyrans s'acharner à leur destruction mutuelle? Avec quel transport ils devoient bénir une providence vengeresse des maux qu'on leur avoit faits? Jusqu'où ne devoit pas monter leur espérance, puisque de quelque côté que le sang fût repandu, c'étoit celui d'un oppresseur ou d'un ennemi?

V. *Guerres des Hollandais et des Portugais.*

Les Portugais avoient pour eux une parfaite connoissance des mers, l'habitude du climat, et les secours de plusieurs nations qui les détestoient, mais que la crainte forçoit à combattre pour leurs tyrans. Les Hollandais étoient

animés par le sentiment pressant de leurs besoins ; par l'espoir de donner une stabilité entière à une indépendance qu'on leur disputoit encore ; par l'ambition de fonder un grand commerce sur les ruines du commerce de leurs anciens maîtres ; par une haine que la diversité de religion rendoit implacable. Ces passions, en leur donnant l'activité, la force, l'opiniâtreté nécessaires dans l'exécution des grands projets, ne les empêchoient pas de se conduire avec précaution. Leur douceur et leur bonne-foi leur concilioient les peuples. Bientôt plusieurs se déclarèrent contre leurs anciens oppresseurs.

Les Hollandais faisoient passer continuellement en Asie de nouveaux colons, des vaisseaux et des troupes ; et les Portugais étoient abandonnés à leurs propres forces. L'Espagne négligeoit de leur envoyer des flottes marchandes ; de les faire soutenir par l'escadre qu'on avoit entretenue jusqu'alors dans l'Inde ; de réparer les places fortes, et d'en renouveller les garnisons. On pouvoit penser qu'elle desiroit l'abaissement de ses nouveaux sujets, qui ne lui paroissoient pas assez soumis, et qu'elle fondoit la perpétuité de son empire, sur leurs défaites réitérées. Elle fit plus. Dans la crainte

que le Portugal ne trouvât des ressources en lui-même, elle lui enlevoit ses citoyens, qu'elle envoyoit en Italie, en Flandre, dans les autres contrées de l'Europe où elle faisoit la guerre.

Cependant la balance fut long-tems égale, et les événemens assez variés. Il ne faut pas en être étonné. Les Portugais, à leur arrivée aux Indes, n'avoient eu à combattre sur mer que de foibles navires, mal construits, mal armés, mal défendus ; et sur le continent, que des hommes efféminés, des despotes voluptueux, des esclaves tremblans : au lieu que ceux qui venoient leur arracher le sceptre de l'Asie, devoient enlever à l'abordage des vaisseaux semblables aux leurs; emporter d'assaut des forteresses régulièrement construites ; vaincre et subjuguer des Européens, enorgueillis par un siècle de victoires, et par la fondation d'un empire immense.

Le tems arriva enfin, où les Portugais expièrent leurs perfidies, leurs brigandages et leurs cruautés. Alors se vérifia la prophétie d'un roi de Perse. Ce prince ayant demandé à un ambassadeur, arrivé de Goa, combien de gouverneurs son maître avoit fait décapiter, depuis qu'il avoit introduit sa domination dans les Indes. *Aucun*, répondit l'ambassadeur. *Tant*

pis, repliqua le monarque : *sa puissance, dans un pays où il se commet tant de vexations et de barbaries, ne durera pas long-tems.*

On ne vit pas pourtant durant cette guerre, dans les Hollandais, cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable, qui avoient signalé les entreprises des Portugais : mais on leur vit une suite, une persévérance immuable dans leurs desseins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenoient faire de nouvelles tentatives, avec de nouvelles forces et des mesures plus sages. Ils ne s'exposoient jamais à une défaite entière. Si, dans un combat, ils avoient plusieurs vaisseaux maltraités, ils se retiroient ; et comme ils ne pouvoient jamais se résoudre à perdre de vue leur commerce, la flotte vaincue, en se réparant chez quelques princes de l'Inde, y achetoit des marchandises, et retournoit en Hollande. Elle y portoit à la compagnie de nouveaux fonds, qui étoient employés à de nouvelles entreprises. Les Hollandais ne faisoient pas toujours de grandes choses ; mais ils n'en faisoient pas d'inutiles. Ils n'avoient pas cette fierté, cette vaine gloire des Portugais qui avoient fait plus de guerres, peut-être, pour s'illustrer que pour s'agrandir. Les Hollandais suivirent leur premier dessein, sans

se laisser détourner par des motifs de vengeance ou par des projets de conquêtes ruineuses.

Dès 1601 ils avoient cherché, et en 1607 ils cherchèrent encore à s'ouvrir les ports du vaste empire de la Chine, qui, à cette époque, n'admettoit que difficilement les étrangers. L'or des Portugais, et les intrigues de leurs missionnaires, leur en firent refuser l'entrée. La force pouvoit arracher ce qu'on avoit refusé aux prières, et ils se déterminèrent à intercepter les vaisseaux Chinois. Ce brigandage n'eut pas les suites favorables qu'on s'en étoit promis. Une flotte Portugaise, sortie de Macao, alloit fondre sur les pirates, lorsqu'ils prirent le parti de s'éloigner. L'inégalité du nombre; l'impossibilité de se radouber dans des mers où l'on manquoit d'asyle; la crainte de commettre l'honneur de la nation, à la vue d'un grand empire où l'on étoit intéressé à le conserver : tout déterminoit à éviter le combat. Ce ne fut pas pour long-tems.

Quelques années après, les Hollandais assiégèrent une place, dont ils avoient appris à connoître l'importance. Ils échouèrent dans leur entreprise : mais comme il ne perdoient jamais le fruit de leurs armemens, ils firent servir celui qu'ils avoient dirigé contre Macao,

à former une colonie dans les îles des Pêcheurs. Ce sont des rochers qui manquent d'eau dans des tems de sécheresse, et de vivres dans tous les tems. Ces inconvéniens n'étoient pas rachetés par des avantages solides ; parce que dans le continent voisin, on empêchoit, avec la plus grande sévérité, toute liaison avec ces étrangers, qu'on trouvoit dangereux si près des côtes. Les Hollandais étoient déterminés à abandonner un établissement qu'ils désespéroient de rendre utile, lorsqu'ils furent invités, en 1624, à s'aller fixer à Formose, avec l'assurance, que les marchands Chinois auroient une liberté entière d'aller traiter avec eux.

VI. *Les Hollandais s'établissent à Formose.*

Cette île, quoique située vis-à-vis de la province de Fokien, et à trente lieues de la côte, n'étoit pas soumise à l'empire de la Chine, qui n'a point la passion des conquêtes ; et qui, par une politique inhumaine et mal entendue, aime mieux laisser périr une partie de sa population, que d'envoyer la surabondance de ses sujets dans des terres voisines. On trouva que Formose avoit cent trente ou cent quarante lieues de tour. Ses habitans, à en juger par leurs mœurs et par leur figure, paroissoient descendus

des

des Tartares de la partie la plus septentrionale de l'Asie. Vraisemblablement la Corée leur avoit servi de chemin. Ils vivoient, la plupart, de pêche ou de chasse, et alloient presque nuds.

Les Hollandais, après avoir pris sans obstacle toutes les lumières que la prudence exigeoit, jugèrent que le lieu le plus favorable pour un établissement, étoit une petite île voisine de la grande. Ils trouvoient dans cette situation trois avantages considérables ; une défense aisée, si la haine ou la jalousie cherchoient à les troubler ; un port formé par les deux îles ; la facilité d'avoir dans toutes les moussons, une communication sûre avec la Chine : ce qui auroit été impossible dans quelqu'autre position qu'on eût voulu prendre.

La nouvelle colonie se fortifioit insensiblement sans éclat ; lorsqu'elle s'éleva tout d'un coup à une prospérité qui étonna toute l'Asie. Ce fut à la conquête de la Chine par les Tartares, qu'elle dut ce bonheur inespéré. Ainsi les torrens engraissent les vallons de la substance des montagnes ravagées. Plus de cent mille Chinois, qui ne vouloient pas se soumettre au vainqueur, se réfugièrent à Formose. Ils y portèrent l'activité, qui leur est particulière, la culture du riz et du sucre ; et y attirèrent

des vaisseaux sans nombre de leur nation. Bientôt l'île devint le centre de toutes les liaisons que Java, Siam, les Philippines, la Chine, le Japon, d'autres contrées, voulurent former. En peu d'années, elle se trouva le plus grand marché de l'Inde. Les Hollandais comptoient sur de plus grands succès encore, lorsque la fortune trompa leurs espérances.

Un Chinois, nommé Equam, né dans l'obscurité, s'étoit fait pirate par inquiétude; et par ses talens, étoit parvenu à la dignité de grand-amiral. Il soutint long-tems les intérêts de sa patrie contre les Tartares; mais voyant que son maître avoit succombé, il chercha à faire sa paix. Arrêté à Pekin, où on l'avoit attiré, il s'y vit condamné, par l'usurpateur, à une prison perpétuelle, dans laquelle on croit qu'il fût empoisonné. Sa flotte servit d'asyle à son fils Coxinga, qui jura une haine éternelle aux oppresseurs de sa famille et de sa patrie, et qui imagina qu'il pourroit exercer contre eux des vengeances terribles, s'il réussissoit à s'emparer de Formose. Il l'attaque, et prend à la descente le ministre Hambroeck.

Choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande, déterminer ses compatriotes

à capituler, ce républicain se souvient de Régulus : il les exhorte à tenir ferme, et tâche de leur persuader, qu'avec beaucoup de constance ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doute pas que cet homme généreux ne paye sa magnanimité de sa tête, de retour au camp, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles, qui étoient dans la place. *J'ai promis*, dit-il, *d'aller reprendre mes fers ; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire, que, pour me mettre à couvert, j'ai appesanti le joug, et peut-être causé la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp Chinois, et le siège commence.

Quoique les ouvrages de la place fussent en mauvais état ; que les munitions de guerre et de bouche n'y fussent pas abondantes ; que la garnison fût foible, et que les secours envoyés pour attaquer l'ennemi, se fussent honteusement retirés, le gouverneur Coyet fit une défense opiniâtre. Forcé, au commencement de 1662, de capituler, il se rendit à Batavia, où ses supérieurs, par une de ces iniquités d'état communes à tous les gouver-

nemens, le flétrirent, pour ne pas laisser soupçonner que la perte d'un établissement si important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer, furent inutiles; et l'on fut réduit, dans la suite, à faire le commerce de Canton aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance, que les autres nations.

Il pourroit paroître singulier, qu'aucun peuple de l'Europe, depuis 1663, que Formose a subi le joug des Chinois, n'ait songé à s'y établir, du moins, aux mêmes conditions que les Portugais à Macao. Mais outre que le caractère soupçonneux de la nation à laquelle cette île appartient, ne permettoit pas d'espérer, de sa part, cette complaisance, on peut assurer que ce seroit une mauvaise entreprise. Formose n'étoit un poste important, que lorsque les Japonois pouvoient y naviguer, et lorsque ses productions étoient reçues sans restriction au Japon.

VII. *Commerce des Hollandais avec le Japon.*

Cet empire avoit servi en 1600 de refuge à quelques Hollandois qui avoient fait naufrage à l'île de Bango : mais ce ne fut qu'en

1609 qu'il reçut des navires de la compag

Depuis près d'un siècle, le gouvernen avoit changé au Japon. Un tyran avoit re féroce un peuple magnanime. Taycosai de soldat devenu général, et de gén empereur, avoit usurpé tous les pouvo anéanti tous les droits. Après avoir dépo le daïri du peu qui lui étoit resté d'autor il avoit subjugué tous les petits rois du p Le comble de la tyrannie, est d'établi despotisme par les loix. Taycosoma fit encore; il le cimenta par des loix sanguinai Sa législation civile ne fut qu'un code cri nel, où l'on ne voyoit que des échafau des supplices, des coupables, des bourrea

Dès que le Japonois vit l'esclavage, il les armes : le sang coula dans tout l'empi et quoiqu'il semble que la liberté doive plus courageuse que la tyrannie, cell triompha. Elle fut encore plus atroce, qu elle eut à se venger. Une inquisition publi et secrète consterna les citoyens : ils de rent espions, délateurs, accusateurs, enne les uns des autres. Les fautes de po s'appellèrent crimes d'état, et les disc imprudens, crimes de lèze-majesté. La sécution fut érigée en législation. Il fa

noyer successivement trois générations dans leur propre sang; et des pères rebelles donnèrent le jour à des fils proscrits.

Le Japon ne fut, durant un siècle, qu'un cachot rempli de criminels, et un théâtre de supplices. Le trône, élevé sur les debris de l'autel, étoit entouré de gibets. Les sujets étoient devenus atroces comme leur tyran. Avides de la mort, ils la cherchoient souvent par des crimes qui, sous le despotisme, ne pouvoient leur manquer. Au défaut de bourreaux, ils se punissoient de leur esclavage, ou se vengeoient de la tyrannie, en se donnant la mort. Un nouveau courage, un nouveau motif de la braver, vint les aider à souffrir. Ce fut le christianisme que les Portugais leur avoient apporté.

Ce nouveau culte trouva dans l'oppression des Japonois, le germe le plus fécond de prosélytisme. On écouta des missionnaires qui prêchoient une religion de souffrances. En vain la doctrine de Confucius cherchoit à s'insinuer chez un peuple voisin de la Chine. Elle étoit trop simple, trop raisonnable, cette doctrine, pour des insulaires, dont l'imagination, naturellement inquiète, étoit encore exaltée par les cruautés du gouvernement

Quelques dogmes du christianisme, assez semblables à ceux des Budsoïstes; le même esprit de pénitence dans les deux croyances, donnèrent des prosélytes aux missionnaires Portugais. Mais, indépendamment de cette conformité, on se seroit fait chrétien au Japon, seulement par haine du prince.

La religion nouvelle, suspecte à la cour, devoit plaire aux familles détrônées. Elle y enflamma le levain de tous les ressentimens. On aime un Dieu étranger que n'aimoit pas le tyran. Alors Taycosama leva un sceptre de fer, et frappa sur les chrétiens, comme ennemis de l'état. Il proscrivit les dogmes de l'Europe, et la proscription les enracina dans les esprits. Il dressa des bûchers, et des millions de victimes s'y précipitèrent. Les empereurs du Japon enchérirent sur ceux de Rome dans l'art de persécuter les chrétiens. Durant quarante ans, les échafauds furent teints du sang innocent des martyrs. Ce fut une semence de christianisme, mais aussi de sédition. Près de quarante mille chrétiens, dans le royaume ou la province d'Arima, s'armèrent au nom, et pour le nom de *Christ*: ils se défendirent avec tant de fureur, qu'il

n'en survécut pas un seul au carnage, excité par la persécution.

La navigation, le commerce, les comptoirs des Portugais s'étoient soutenus durant toute cette grande crise. Cependant depuis longtems, le gouvernement et le peuple étoient mécontens d'eux. Ils s'étoient rendus suspects au gouvernement, par leur ambition, par leurs intrigues, peut-être par des conspirations secrètes; et odieux au peuple, par leur avarice, par leur orgeuil, par leurs infidélités. Mais, comme on avoit pris l'habitude des marchandises qu'ils apportoient, et qu'on n'avoit point d'autre canal que celui de leur navigation pour se les procurer, ils ne furent exclus du Japon qu'à la fin de 1638, lorsqu'il y eut des négocians en état de les remplacer.

Les Hollandais, qui, depuis quelque tems, étoient entrés en concurrence avec eux, ne furent pas enveloppés dans cette disgrace. Comme ces républicains n'avoient pas montré l'ambition de se mêler du gouvernement; qu'ils avoient prêté leur artillerie contre les chrétiens; qu'on les voyoit en guerre avec la nation proscrite; que l'opinion de leurs forces n'étoit pas établie; qu'ils paroissoient

réservés, souples, modestes, uniquement occupés de leur commerce, on les toléra, mais en les gênant beaucoup. Trois ans après, soit que l'esprit d'intrigue et de domination les eût saisis; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'aucune conduite ne pût prévenir la défiance Japonoise, ils furent dépouillés de la libertè et des privilèges dont ils jouissoient.

Depuis 1641, ils sont relégués dans l'île artificielle de Decima, élevée dans le port de Nangazaki, et qui communique par un pont à la ville. On désarme leurs vaisseaux à mesure qu'il arrivent; et la poudre, les fusils, les épées, l'artillerie, les voiles, le gouvernail même, sont portés à terre. Dans cette espèce de prison, ils sont traités avec un mépris dont on n'a point d'idée; et ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commissaires, chargés de régler le prix et la quantité de leurs marchandises. Il n'est pas possible que la patience avec laquelle ils souffrent ce traitement depuis plus d'un siècle, ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en est le témoin; et que l'amour du gain ait amené à ce point l'insensibilité aux outrages, sans avoir flétri le caractère.

Des draps d'Europe, des soies, des toiles

peintes, du sucre, des bois de teinture, quelques épiceries, principalement du poivre et du girofle : telles sont les marchandises qui sont portées au Japon. Les retours ordinaires étoient très-considérables dans le tems d'une liberté indéfinie. Après les gênes, il ne fut annuellement expédié de Batavia que trois bâtimens qu'il fallut bientôt réduire à deux. Depuis douze ans même, on n'envoie alternativement qu'une et deux foibles cargaisons ; soit que l'acheteur ait exigé cette réduction, soit que le vendeur y ait été déterminé par la médiocrité des bénéfices. Suivant les réglemens, tous les effets réunis ne devroient produire que 1,100,000 livres ; mais, quoique vraisemblablement cet ordre ne soit pas exécuté à la rigueur, on est assuré que le gain ne passe pas 50,000 livres. Il seroit plus considérable, sans l'obligation imposée aux Hollandais, d'envoyer tous les ans à la capitale de l'Empire, un ambassadeur chargé de présens. Le paiement se fait avec le meilleur cuivre de l'univers qui se consomme dans le Bengale, sur la côte de Coromandel et à Surate ; il se fait aussi avec du camphre que l'Europe emploie, lorsqu'il a été purifié à Amsterdam.

Les agens de la compagnie sont plus heu-

reux que le corps qu'ils servent. Par une hospitalité, qui est particulière au Japon, on leur donne, dès leur arrivée, des courtisanes qu'ils peuvent garder jusqu'à leur départ. Ces filles ne servent pas seulement à leurs plaisirs, mais encore à leur fortune. C'est par ce moyen qu'ils introduisent dans le pays, et l'écaille de tortue dont les Japonois font leurs bijoux les plus recherchés, et le camphre de Sumatra qui, se trouvant assez parfait pour n'avoir pas besoin de l'opération du feu, est censé digne des autels.

En échange, ils reçoivent un or très-pur qui, aussi-bien que la marchandise, passe par les mains de leurs maîtresses, dont l'intelligence et la probité, dans la double négociation, sont également attestées.

Les Chinois, le seul peuple étranger qui soit admis dans l'Empire avec les Hollandais, ne font pas un commerce plus étendu ; et c'est avec les mêmes gênes. Depuis 1688, ils sont enfermés, tout le tems que leur vente dure, hors des murs de Nangazaki, dans une espèce de prison, composée de plusieurs cabanes, environnée d'une palissade, et défendue par un bon fossé, avec un corps-de-garde à toutes les portes. On a pris ces précautions

contre eux, depuis que, parmi les livres de philosophie et de morale qu'ils vendoient, on a trouvé des ouvrages favorables au christianisme. Les missionnaires Européens les avoient chargés, à Canton, de les répandre; et l'appât du gain les détermina à une infidélité qui a été sévèrement punie.

On peut croire que ceux qui ont changé l'ancien gouvernement du pays en un despotisme le plus absolu de la terre, regarderont toute communication avec les étrangers, comme dangereuse à leur autorité. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, qu'on a défendu à tous les sujets de sortir de leur patrie. Cet édit rigoureux, soutenu de la peine de mort, est devenu la maxime fondamentale de l'Empire.

Ainsi la politique inhumaine de l'état, s'est ôté l'unique moyen de s'adoucir elle-même, en adoucissant le caractère national. Le Japonois, ardent comme son climat, agité comme la mer qui l'environne, avoit besoin de la plus grande activité, que le commerce le plus vif pouvoit seul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les supplices, il falloit l'exercer par les travaux. Son inquiétude devoit avoir une carrière libre au-dehors, si l'on craignoit

qu'elle

qu'elle n'allumât un feu séditieux au-dedans. Cette énergie de l'ame, qui est dégénérée en fanatisme, se seroit exaltée en industrie. La contemplation se seroit changée en action; la crainte des peines en amour du plaisir. Cette haîne de la vie qui tourmente le Japonois enchaîné, gourmandé, effarouché par le frein des loix qu'il ronge dans sa rage, auroit cédé, dans son ame, à la curiosité de courir les mers et de voir les nations. En changeant souvent de place et de climat, il eût insensiblement changé de mœurs, d'opinions, de caractère; et ce changement étoit un bien pour lui, comme il l'est pour la plupart des peuples. Par le commerce, on est moins citoyen peut-être, mais on devient plus homme; et le Japonois est devenu tigre sous la verge de ses tyrans.

Qu'on nous vante les Spartiates, les Égyptiens, et toutes les nations isolées qui ont été plus fortes, plus grandes et plus stables dans l'état de séparation qu'elles s'étoient imposé. Le genre-humain n'a rien gagné dans ces institutions singulières. Mais l'esprit de commerce est utile à toutes les nations, en leur communiquant les biens et les lumières de chacune. Enfin, fût-il inutile ou funeste

à certains peuples, il étoit nécessaire aux Japonois. Par le commerce, ils se seroient éclairés à la Chine, humanisés dans l'Inde, guéris de tous leurs préjugés avec les Européens.

VIII. *Les Moluques subissent le joug des Hollandais.*

Heureusement pour les Hollandais, ils avoient des ressources qui les dédommageoient de ce qu'ils avoient pu perdre au Japon. Ils n'étoient pas encore entrés en commerce avec ces îles, les plus remarquables de la Zone Torride, lorsqu'ils cherchèrent à s'approprier celui des Moluques. Les Portugais, après en avoir été long-tems possesseurs, s'étoient vus réduits à en partager les avantages avec les Espagnols devenus leurs maîtres, et avec le tems, à leur céder ce commerce presque entièrement. Les deux nations, toujours divisées, toujours en guerre, parce que le gouvernement n'avoit eu ni le tems, ni l'adresse de détruire leur antipathie, se réunirent pour combattre les sujets des Provinces-Unies. Ceux-ci, soutenus des naturels du pays, qui n'avoient pas encore appris à les craindre et à les haïr, acquirent peu-à-peu la supériorité. Les

anciens conquérans furent chassés vers l'an 1621, et remplacés par d'autres aussi avides, mais moins inquiets et plus éclairés.

Aussitôt que les Hollandais se virent solidement établis aux Moluques, ils cherchèrent à s'approprier le commerce exclusif des épiceries : avantage que ceux qu'ils venoient de dépouiller n'avoient jamais pu se procurer. Ils se servirent habilement des forts qu'ils avoient emportés l'épée à la main, et de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de leur laisser bâtir, pour amener à leur plan les rois de Ternate et de Tidor, maîtres de cet archipel. Ces princes se virent réduits à consentir qu'on arrachât des îles laissées sous leur domination, le muscadier et le giroflier. Le premier de ces esclaves couronnés reçoit, pour prix de ce grand sacrifice, une pension de 70,950 livres ; et le second, une d'environ 13,200 liv. Une garnison qui devroit être de sept cents hommes, est chargée d'assurer l'exécution du traité : et tel est l'état d'anéantissement où les guerres, la tyrannie, la misère, ont réduit des rois, que ces forces seroient plus que suffisantes, pour les tenir dans cette dépendance, s'il ne falloit surveiller les Philippines, dont le voisinage cause tou-

jours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation soit interdite aux habitans, et qu'aucune nation étrangère ne soit reçue chez eux, les Hollandais n'y font qu'un commerce languissant; parce qu'ils n'y trouvent point de moyen d'échange, ni d'autre argent que celui qu'ils y envoient pour payer les troupes, les commis et les pensions. Ce gouvernement, les petits profits déduits, coûte, par an, à la compagnie, 154,000 livres.

Elle se dédommage bien de cette perte, à Amboine, où elle a concentré la culture du giroflier.

L'arbre qui donne le girofle a le port du bouleau, l'écorce fine et lisse du hêtre. Son tronc, formé d'un bois très-dur, s'élève peu et se partage en plusieurs branches principales, dont les rameaux se couvrent, en mars, de feuilles et de fleurs. Les feuilles sont toujours opposées, pointillées, lisses, entières sur les bords, presque semblables pour la forme et la consistance à celles du laurier. Les fleurs, disposées en corymbe terminal, ont chacune un calice alongé, terminé par quatre dents, qui porte autant de pétales blancs et un grand nombre d'étamines. Le pistil renfermé dans le fond de ce calice,

devient avec lui un fruit ovoïde rempli d'un seul noyau, et connu sous le nom de matrice de girofle. Ce même calice cueilli avant le développement des pétales et la fécondation du pistil, est le clou proprement dit, dont la récolte fait le principal objet de la culture du girofier. Elle commence en octobre et finit en février. Lorsque les clous ont acquis une couleur rougeâtre et une certaine fermeté, on les fait tomber avec de longs roseaux, ou en secouant fortement les branches de l'arbre, sur de grandes toiles ou sur un terrein bien nettoyé. Ils sont exposés ensuite pendant quelques jours à la fumée sur des claies recouvertes de grandes feuilles. Cette fumigation, à laquelle on devroit peut-être substituer l'étuve, est suivie de la dessiccation au soleil, qui est censée parfaite, lorsqu'en enlevant avec l'ongle une portion de l'enveloppe du clou, on apperçoit dans l'intérieur une belle couleur rouge.

Le giroflier veut un terrein gras et fertile. On favorise son accroissement en lui donnant de l'espace, et en arrachant les herbes et les arbrisseaux de son voisinage; ce qui a fait dire à quelques voyageurs, qu'il attiroit à lui tous les sucs nourriciers du sol qui le produit. Si on

l'abandonnoit à lui-même, il s'éleveroit très-haut ; mais on préfère, pour la facilité de la récolte, une tige basse et ramifiée dès son origine.

Les clous, qui ont été oubliés sur l'arbre, continuent à grossir jusqu'à l'épaisseur d'un demi-pouce. Ils sont alors propres à la germination, pourvu qu'on les mette aussi-tôt en terre, et ils produisent le giroflier, qui ne donne des fleurs qu'au bout de huit ou neuf ans. Ces fruits ou matrices, quoiqu'inférieurs aux clous ordinaires, ont des vertus. Les Hollandais ont coutume d'en confire avec du sucre ; et dans les longs voyages, ils en mangent après le repas, pour rendre la digestion meilleure ; ou ils s'en servent comme d'un remède agréable contre le scorbut.

Le clou de girofle, pour être parfait, doit être bien nourri, pesant, gras, facile à casser, d'une odeur excellente, d'un goût chaud et aromatique, presque brûlant à la gorge, piquant les doigts quand on le manie, et y laissant une humidité huileuse quand on le presse. La grande consommation s'en fait dans les cuisines. Il est tellement recherché dans quelques pays de l'Europe, et sur-tout aux Indes, que l'on y méprise presque toutes les nourritures

où il ne se trouve pas. On le mêle dans les mets, dans les vins, dans les liqueurs; on l'emploie aussi parmi les odeurs. On s'en sert peu dans la médecine; mais on en tire une huile dont elle fait un assez grand usage.

La compagnie a partagé aux habitans d'Amboine, quatre mille terreins, sur chacun desquels elle a d'abord permis, et s'est vue forcée vers l'an 1720, d'ordonner qu'on plantât cent vingt-cinq arbres, ce qui forme un nombre de cinq cent mille girofliers. Chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de girofle; et, par conséquent, leur produit réuni s'élève au-dessus d'un million pesant.

Le cultivateur est payé avec de l'argent qui revient toujours à la compagnie, et avec quelques toiles bleues ou écrues, tirées du Coromandel. Ce foible commerce auroit reçu quelque accroissement, si les habitans d'Amboine, et des petites îles qui en dépendent, avoient voulu se livrer à la culture du poivre et de l'indigo, dont les essais ont été heureux. Tout misérables que sont ces insulaires, on n'a pas réussi à les tirer de leur indolence; parce qu'on ne les a pas tentés par une récompense proportionnée à leurs travaux.

L'administration est un peu différente dans les îles de Banda, situées à trente lieues d'Amboine. Ces îles sont au nombre de cinq. Deux sont incultes et presque inhabitées ; les trois autres jouissent de l'avantage de produire la muscade exclusivement à tout l'univers.

Le muscadier a le port et le feuillage du poirier. Son tronc peu élevé, est recouvert, ainsi que les branches, d'une écorce lisse et cendrée. Ses feuilles, disposées alternativement, sont ovales, aiguës, vertes en-dessus, blanchâtres en-dessous, et répandent une odeur aromatique quand on les froisse. Aux fleurs, dont les caractères n'ont pas encore été assez observés, succède le fruit recouvert d'un brou, semblable pour la forme à celui du noyer ordinaire, mais plus charnu et succulent. Ce brou, parvenu à sa maturité, acquiert une couleur jaune foncée, et laisse appercevoir, en s'ouvrant, une enveloppe plus intérieure, membraneuse, d'un beau rouge, fendue par intervalles, connue sous le nom de macis, appliquée immédiatement sur la coque mince et cassante qui renferme la muscade. C'est le tems de la cueillir, sans quoi le macis se détacheroit, et la noix perdroit cette huile qui la conserve, et qui en

fait la force. Celle qu'on cueille avant une parfaite maturité, est confite au sucre, et n'est recherchée qu'en Asie.

Le fruit est neuf mois à se former. Quand on l'a cueilli, on détache sa première écorce, et on en sépare le macis, qu'on laisse sécher au soleil. Les noix demandent plus de préparation. Elles sont étendues sur des claies, où elles sèchent pendant six semaines à un feu modéré, dans des cabanes destinées à cet usage. Séparées alors de leur coque, elles sont jettées dans de l'eau de chaux: précaution nécessaire, pour qu'il ne s'y engendre point de vers.

La muscade est plus ou moins parfaite, suivant le terroir, l'exposition, l'âge et la culture de l'arbre. Bien différent du giroflier, le muscadier aime un terrein humide, couvert de plantes, et même ombragé par de grands arbres, pourvu qu'il n'en soit pas étouffé. Sous leur abri, il lève très-bien, et supporte les froids qui se font quelquefois sentir sur le sommet des montagnes. La muscade ronde est plus recherchée que la longue, qui n'en est qu'une variété. On estime sur-tout celle qui est récente, grasse, pesante, de bonne odeur, d'une saveur agréable, quoique amère, et qui, étant piquée, rend un suc huileux. Son usage immo-

déré produit des accès de folie, et quelquefois donne la mort. A petite dose, elle facilite la digestion, dissipe les vents, fortifie les viscères, et arrête la dyssenterie. L'huile figée que l'on retire par expression des muscades rebutées dans la vente, et celle que fournit le macis, sont employées extérieurement dans les maladies du genre nerveux.

On trouve à Amboine un giroflier sauvage, qui diffère de l'autre par son tronc plus élevé, ses feuilles beaucoup plus longues, ses matrices très-alongées, raboteuses à leur surface, et d'un goût désagréable. Les îles de Banda fournissent aussi cinq ou six espèces de muscadiers sauvages, que les Hollandais ont négligé de détruire, parce que leur fruit, peu aromatique et de nulle valeur dans le commerce, est simplement un objet de curiosité.

A l'exception de cette précieuse épicerie, les îles de Banda, comme toutes les Moluques, sont d'une stérilité affreuse. On n'y trouve le superflu, qu'aux dépens du nécessaire. La nature s'y refuse à la culture de tous les grains. La moële de sagou y sert de pain aux naturels du pays.

Comme cette nourriture ne seroit pas suffisante pour les Européens fixés dans les Molu-

ques, on leur permet d'aller chercher des vivres à Java, à Macassar, ou dans l'île extrêmement fertile de Bali. La compagnie porte elle-même à Banda quelques marchandises.

C'est le seul établissement des Indes orientales qu'on puisse regarder comme une colonie Européenne ; parce que c'est le seul où les Européens aient la propriété des terres. La compagnie trouvant les habitans de Banda sauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étoient impatiens du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs possessions ont été partagées à des blancs, qui tirent de quelques îles voisines des esclaves pour la culture. Ces blancs sont, la plupart, créoles ; ou des esprits chagrins, retirés du service de la compagnie. On voit aussi, dans la petite île Rosingin, des bandits flétris par les loix, ou des jeunes gens sans mœurs, dont les familles ont voulu se débarrasser : c'est ce qui l'a fait appeler l'*Ile de correction*. Ces malheureux n'y vivent pas longtems : mais les autres îles de Banda ne sont guère moins meurtrières. Cette grande consommation d'hommes a fait tenter de transporter à Amboine la culture de la muscade. La compagnie pouvoit y être excitée encore par deux autres puissans intérêts : celui de l'économie et

celui de la sûreté. Les expériences n'ont pas été heureuses ; et les choses sont restées dans l'état où elles étoient.

Pour s'assurer le produit exclusif des Moluques, qu'on appelle avec raison *les mines d'or* de la compagnie, les Hollandais ont employé tous les moyens que pouvoit leur fournir une avarice éclairée. La nature est venue à leur secours.

Les tremblemens de terre qui sont fréquens et terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuse. Ils font disparoître tous les ans des bancs de sable dans ces mers ; tous les ans ils y en forment de nouveaux. Ces révolutions, dont la politique exagère encore le nombre et les effets, doivent écarter le navigateur étranger qui manque des secours nécessaires pour se bien conduire.

Ce premier moyen d'un commerce exclusif est fortifié par un autre peut-être encore plus efficace. Durant une grande partie de l'année, les vaisseaux, repoussés par les vents et les courans contraires, ne peuvent aborder aux Moluques. Il faut donc attendre la mousson favorable qui suit ces tems orageux. Mais alors des gardes-côtes expérimentés et vigilans s'emparent de cet Océan devenu paisible, pour

écarter ou pour saisir tous les bâtimens que l'appât du gain y auroit pu conduire.

Ce sont ces tems calmes que les gouverneurs d'Amboine et de Banda emploient à parcourir les îles, où, dès les premiers jours de sa puissance, la compagnie détruisit les épiceries. Leur odieux ministère se réduit à lutter contre la libéralité de la nature, et à couper les arbres par-tout où ils repoussent. Tous les ans, ils sont obligés de recommencer leurs courses, parce que la terre, rebelle aux mains qui la dévastent, semble s'obstiner contre la méchanceté des hommes; et que la muscade et le girofle, renaissant sous le fer qui les extirpe, trompent une avidité cruelle, ennemie de tout ce qui ne croît pas pour elle seule. Ces abominables expéditions commencent et finissent par des fêtes, dont les détails feroient frémir l'ame la moins sensible, si la plume ne se refusoit à les retracer.

L'esprit de toutes les fêtes civiles et religieuses, depuis leur première origine jusqu'à nos jours, sous les cabanes du sauvage et dans les villes policées, est de rappeller quelque époque favorable, quelque événement heureux. Elles ont chacune leur caractère. Le prêtre fait retentir l'air du son de ses clo-

cles ; il ouvre les portes de son temple ; il appelle les citoyens au pied des autels ; il se revêt de ses ornemens les plus somptueux ; il élève ses mains vers le ciel ; il en implore la bienfaisance pour l'avenir, et lui témoigne sa reconnoissance pour le passé, par des chants d'allégresse. Au sortir du temple, la fête civile commence, et la joie se montre sous un autre aspect. Les tribunaux de la justice sont fermés. Le bruit qui a cessé dans les ateliers, éclate dans les rues et sur les places publiques. Les instrumens invitent à des danses, où les deux sexes, où les différens âges se confondent. Les pères et les mères se sont un peu relâchés de leur sévérité. Le vin coule dans les carrefours. Des illuminations suppléent à l'absence du soleil, et restituent au plaisir ce que la lumière du jour ôtoit à la liberté. Avec quelle impatience ces solemnités ne sont-elles pas attendues ? On en jouit longtems d'avance. C'est un sujet d'entretien longtems après qu'on les a célébrées. Et c'est ainsi qu'on fait oublier au peuple sa peine journalière, s'il est malheureux ; qu'on redouble son amour pour les auteurs de sa félicité, s'il est heureux ; et qu'on entretient dans les ames une étincelle d'enthousiasme

par le ressouvenir, ou des bons souverains qui ont gouverné dans les tems passés, ou des honnêtes et braves aïeux dont on est descendu. Il semble qu'aux Moluques, le but des fêtes instituées par les Hollandais, est d'éterniser la mémoire des atrocités qu'ils ont commises, et d'y entretenir au fond des cœurs le sentiment de la vengeance. Ce n'est que sous l'empire des démons, que les fêtes doivent être lugubres : mais telle est l'aversion de l'homme pour le travail, que, tristes ou gaies, le peuple aime les fêtes.

Pour s'assurer de plus en plus le commerce exclusif des épiceries, les Hollandais ont formé deux établissemens à Timor et à Célèbes.

IX. *Les Hollandais s'établissent à Timor.*

La première de ces deux îles a soixante lieues de long, sur quinze ou dix-huit de large. Elle est partagée en plusieurs souverainetés. Les Portugais y sont en grand nombre. Ces conquérans, qui, à leur arrivée dans les Indes, avoient pris un vol hardi et démesuré; qui avoient parcouru une carrière immense et remplie de précipices, avec une rapidité que rien n'arrêtoit; qui s'étoient si bien

accoutumés aux actions héroïques, que les exploits les plus difficiles ne leur coûtoient plus d'efforts : ces conquérans attaqués par les Hollandais, lorsque leur trop vaste empire, fatigué par son propre poids, étoit prêt à rouler de toutes parts, ne montrèrent aucune des vertus qui avoient fondé leur puissance. Forcés dans une citadelle, chassés d'un royaume, dispersés par une défaite, ils auroient dû chercher un asyle auprès de leurs frères, et se réunir sous des drapeaux jusqu'alors invincibles, pour arrêter les progrès de leurs ennemis, ou pour recouvrer leurs établissemens. Loin de prendre une résolution si généreuse, on leur vit mendier un emploi, ou quelque solde, auprès des mêmes princes Indiens qu'ils avoient si souvent outragés. Ceux qui avoient le plus contracté l'habitude de la mollesse et de la lâcheté, se réfugièrent à Timor, île pauvre et sans industrie, où ils pensèrent qu'un ennemi occupé de conquêtes utiles, ne les poursuivroit pas. Ils se trompèrent.

Ils furent chassés, en 1613, de la ville de Kupan par les Hollandais, qui y trouvèrent une forteresse qu'ils ont gardée depuis avec une garnison de cinquante hommes. La com-

pagnie y envoie tous les ans quelques grosses toiles ; et elle en retire de la cire, du caret, du bois de sandal et du cadiang, petite fève dont on se sert communément dans les vaisseaux Hollandais, pour varier la nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n'y a ni à gagner ni à perdre dans cet établissement ; la recette égale la dépense. Il y a long-tems que les Hollandais auroient abandonné Timor, s'ils n'avoient craint de voir s'y fixer quelque nation active, qui, de cette position favorable, troubleroit aisément le commerce des Moluques. Le même esprit de précaution les a attirés à Célèbes.

X. *Les Hollandais se rendent maîtres de Célèbes.*

Cette île, dont le diamètre est d'environ cent trente lieues, est très-habitable, quoique située au milieu de la Zone Torride. Les chaleurs y sont tempérées par des pluies abondantes, et par des vents frais. Ses habitans sont les plus braves de l'Asie Méridionale. Leur premier choc est furieux : mais une résistance de deux heures fait succéder un abattement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'ivresse de l'opium,

source unique de ce feu terrible, se dissipe, après avoir épuisé leurs forces, par des transports qui tiennent de la frénésie. Leur arme favorite, le *crid*, est d'un pied et demi de long. Il a la forme d'un poignard, dont la lame s'alonge en serpentant. On n'en porte qu'un à la guerre : mais les querelles particulières en exigent deux. Celui qu'on tient à la main gauche, sert à parer le coup, et l'autre à frapper l'ennemi. La blessure qu'il fait est très-dangereuse, et le duel se termine le plus souvent par la mort des deux combattans.

Une éducation austère rend les habitans de Célèbes ou les Macassarois agiles, industrieux, robustes. A toutes les heures du jour, leurs nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède. Ces onctions répétées, aident la nature à se développer avec liberté. On les sèvre un an après leur naissance, dans l'idée qu'ils auroient moins d'intelligence, s'il continuoient d'être nourris plus long-tems du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, les enfans mâles de quelque distinction, sont mis, comme en dépôt, chez un parent ou chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs mères, et par l'habitude d'une tendresse réciproque,

Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier.

Voilà certes des esclaves bien civilisés sur le point le plus important de la vie humaine. Quel est le peuple civilisé de l'Europe qui ait poussé aussi loin les soins de l'éducation ? Qui de nous s'est encore avisé de garantir sa postérité de la séduction paternelle et maternelle ? Les précautions prises à Célèbes, utiles dans toutes les conditions, seroient sur-tout nécessaires pour les enfans des rois.

La corruption s'échappe de tout ce qui les entoure. Elle attaque leur cœur et leur esprit par tous les sens à la fois. Comment seroient-ils sensibles à la misère, qu'ils ignorent et qu'ils n'éprouvent point? amis de la vérité, leurs oreilles n'ayant jamais été frappées que des accens de la flatterie ? admirateurs de la vertu, nourris au milieu d'indignes esclaves, tout occupés à préconiser leurs goûts et leurs penchans ? patiens dans l'adversité, qui ne les respecte pas toujours ? fermes dans les périls auxquels ils sont quelquefois exposés, lorsqu'ils ont été énervés par la mollesse et bercés sans cesse de l'importance de leur existence ? Comment apprécieroient-ils les services qu'on leur rend, connoîtroient-ils

la valeur du sang qu'on répand pour le salut de leur empire ou pour la splendeur de leur règne, imbus du funeste préjugé que tout leur est dû, et qu'on est trop honoré de mourir pour eux ? Etrangers à toute idée de justice, comment ne deviendroient-ils pas le fléau de la portion de l'espèce humaine dont le bonheur leur est confié ?

Heureusement leurs instituteurs pervers sont tôt ou tard châtiés par l'ingratitude ou par le mépris de leurs élèves. Heureusement ces élèves, misérables au sein de la grandeur, sont tourmentés toute leur vie par un profond ennui qu'ils ne peuvent éloigner de leurs palais. Heureusement, le morne silence de leurs sujets leur apprend de tems en tems la haine qu'on leur porte. Heureusement ils sont trop lâches pour la dédaigner. Heureusement les préjugés religieux qu'on a semés dans leurs ames reviennent sur eux et les tyrannisent. Heureusement, après une vie qu'aucun mortel, sans en excepter le dernier de leurs sujets, ne voudroit accepter, s'il en connoissoit toute la misère, ils trouvent les noires inquiétudes, la terreur et le désespoir assis au chevet de leur lit de mort.

Les peuples de Célèbes ne reconnoissoient

autrefois de dieux, que le soleil et la lune. On ne leur offroit des sacrifices, que dans les places publiques; parce qu'on ne trouvoit pas de matière assez précieuse pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces insulaires, le soleil et la lune étoient éternels, comme le ciel dont ils se partageoient l'empire. L'ambition les brouilla. La lune, fuyant devant le soleil, se blessa et accoucha de la terre : elle étoit grosse de plusieurs autres mondes, qu'elle mettra successivement au jour, mais sans violence; pour réparer la ruine de ceux que le feu de son vainqueur doit consumer.

Ces absurdités étoient généralement reçues à Célèbes; mais elles n'avoient pas dans l'esprit des grands et du peuple, la consistance que les dogmes religieux ont chez les autres nations. Il y a environ deux siècles que quelques chrétiens et quelques mahométans y ayant apporté leurs idées; le principal roi du pays se dégoûta entièrement du culte national. Frappé de l'avenir terrible, dont les deux nouvelles religions le menaçoient également, il convoqua une assemblée générale. Au jour indiqué, il monta sur un endroit élevé; et là, tendant ses mains vers le ciel, et se tenant debout, il adressa cette prière à l'être suprême.

» Grand Dieu, je ne me prosterne point
» à tes pieds, en ce moment, parce que je
» n'implore point ta clémence. Je n'ai à te
» demander qu'une chose juste ; et tu me la
» dois. Deux nations étrangères, opposées
» dans leur culte, sont venues porter la ter-
» reur dans mon ame, et dans celle de mes
» sujets. Elles m'assurent que tu me puniras
» à jamais, si je n'obéis à tes loix. J'ai donc
» le droit d'exiger de toi, que tu me les fasses
» connoître. Je ne demande point que tu me
» révèles les mystères impénétrables qui en-
» veloppent ton être, et qui me sont inutiles.
» Je suis venu pour t'interroger avec mon
» peuple, sur les devoirs que tu veux nous
» imposer. Parle, ô mon Dieu ! puisque tu es
» l'auteur de la nature, tu connois le fond de
» nos cœurs, et tu sais qu'il leur est impossible
» de concevoir un projet de désobéissance.
» Mais si tu dédaignes de te faire entendre à
» des mortels ; si tu trouves indigne de ton
» essence d'employer le langage de l'homme
» pour dicter les devoirs à l'homme ; je prends
» à témoin ma nation entière, le soleil qui
» m'éclaire, la terre qui me porte, les eaux
» qui environnent mon empire, et toi-même,
» que je cherche dans la sincérité de mon

» cœur, à connoître ta volonté, et je te pré-
» viens aujourd'hui, que je reconnoîtrai,
» pour les dépositaires de tes oracles, les pre-
» miers ministres de l'une ou de l'autre reli-
» gion que tu feras arriver dans nos ports. Les
» vents et les eaux sont les ministres de ta
» puissance ; qu'ils soient le signal de ta vo-
» lonté. Si dans la bonne-foi qui me guide,
» je venois à embrasser l'erreur, ma con-
» science seroit tranquille ; et c'est toi qui
» serois le méchant ».

Le peuple se sépara en attendant les ordres du ciel, et résolut de se livrer aux premiers missionnaires qui arriveroient à Célèbes. Les apôtres de l'Alcoran furent les plus actifs ; et le souverain se fit circoncire avec son peuple. Le reste de l'île ne tarda pas à suivre cet exemple.

Ce contre-tems n'empêcha pas les Portugais de s'établir à Célèbes. Ils s'y maintinrent, même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenoit et qui y attiroit les Anglais, étoit la facilité de se procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvoient le moyen d'avoir, malgré les précautions qu'on prenoit pour les écarter des lieux où elles croissent.

Les Hollandais, que cette concurrence em-

pêchoit de s'approprier le commerce exclusif du girofle et de la muscade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic, qu'ils appelloient une contrebande. Ils employèrent, pour y réussir, des moyens que la morale a en horreur, mais qu'une avidité sans bornes a rendus très-communs en Asie. En suivant, sans interruption, des principes atroces, ils parvinrent à chasser les Portugais, à écarter les Anglais, à s'emparer du port et de la forteresse de Macassar. Dès-lors, ils se trouvèrent maîtres absolus dans l'île, sans l'avoir conquise. Les princes qui la partagent, furent réunis dans une espèce de confédération. Ils s'assemblent de tems-en-tems, pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui est décidé, est une loi pour chaque état. Lorsqu'il survient quelque contestation, elle est terminée par le gouverneur de la colonie Hollandaise, qui préside à cette diète. Il éclaire de près ces différens despotes, qu'il tient dans une entière égalité, pour qu'aucun d'eux ne s'élève au préjudice de la compagnie. On les a tous désarmés, sous prétexte de les empêcher de se nuire les uns aux autres; mais, en effet, pour les mettre dans l'impuissance de rompre leurs fers.

Les

Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Célèbes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines et des soies en nature. Les Hollandais y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme-lacque, des toiles fines et grossières. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves et du tripam ; espèce de champignon, qui est plus parfait à mesure qu'il est plus rond et plus noir. Les douanes rapportent 83,000 l. à la compagnie. Elle tire beaucoup davantage des bénéfices de son commerce et des dîmes du territoire qu'elle possède en toute souveraineté. Ces objets réunis ne couvrent pas cependant les frais de la colonie : elle coûte 165,000 liv. au-delà. On sent bien qu'il faudroit l'abandonner, si elle n'étoit regardée, avec raison, comme la clef des îles à épiceries.

XI. *Les Hollandais sont reçus à Bornéo.*

L'établissement formé à Bornéo, a un but moins important. C'est une des plus grandes îles, et peut-être la plus grande que l'on connoisse. Ses anciens habitans en occupent l'intérieur. Les côtes sont peuplées de Macassarois, de Javanois, de Malais, d'Arabes, qui ont ajouté aux vices qui leur sont na-

turels, une férocité qu'on retrouveroit difficilement ailleurs.

Les Portugais cherchoient, vers l'an 1526, a s'établir à Bornéo. Trop foibles pour s'y faire respecter par les armes, ils imaginèrent de gagner la bienveillance d'un des souverains du pays en lui offrant quelques pièces de tapisserie. Ce prince imbécille prit les figures qu'elles représentoient, pour des hommes enchantés qui l'étrangleroient pendant la nuit, s'il les admettoit auprès de sa personne. Les explications qu'on donna pour dissiper ces vaines terreurs, ne le rassurèrent pas ; et il refusa opiniâtrement de recevoir les présens dans son palais, et d'admettre dans sa capitale ceux qui les avoient apportés.

Ces navigateurs furent pourtant reçus dans la suite : mais ce fut pour leur malheur. Ils furent tous massacrés. Un comptoir que les Anglais y formèrent quelques années après, eut la même destinée. Les Hollandais, qui n'avoient pas été mieux traités, reparurent, en 1748, avec une escadre. Quoique très-foible, elle en imposa tellement au prince qui posséde seul le poivre, qu'il se détermina à leur en accorder le commerce exclu-

sif. Seulement il lui fut permis d'en livrer cinq cent mille livres aux Chinois, qui de tous tems fréquentoient ses ports.

Depuis ce traité, la compagnie envoie à Benjarmassen du riz, de l'opium, du sel, et de grosses toiles : objets sur lesquels elle gagne à peine les dépenses de son établissement, quoiqu'elles ne passent pas annuellement, 33,000 l. Ses avantages se réduisent au bénéfice qu'on peut faire sur un petit nombre de diamans trouvés de loin en loin dans les rivières, et sur six cent mille pesant de poivre qu'elle obtient à 3½ livres le cent. Ses agens même ne peuvent tirer de Bornéo, pour leur commerce particulier, qu'une assez grande quantité de ces beaux joncs, dont l'usage s'étend de plus en plus dans nos contrées. On tire plus d'utilité de Sumatra.

XII. *Etablissement des Hollandais à Sumatra.*

Cette île a onze degrés d'étendue du Nord au Sud. L'équateur, qui la coupe obliquement, la divise en deux parties presque égales. Les chaleurs y sont tempérées par des vents de terre et de mer qui se succèdent régulièrement, et par des pluies très-abondantes, très-fréquentes dans une région cou-

verte de forêts, et où la millième partie du sol n'est pas défrichée. Sur ce vaste espace, les volcans sont infiniment multipliés; et de-là vient peut-être que les tremblemens de terre sont plus fréquens que destructeurs.

Le Sud de l'île est occupé par les Malais, dont les ancêtres n'eurent que six lieues de mer à traverser pour changer de patrie. On ignore l'époque de leur arrivée; et l'on n'est pas mieux instruit des obstacles qu'ils eurent à surmonter pour former leur établissement. Le gouvernement féodal, sous lequel ils étoient nés, fut celui qu'ils établirent. Chaque capitaine s'appropria un canton, dont il faisoit hommage à un chef plus accrédité. Cette subordination s'est successivement affoiblie; mais il en reste encore quelques traces.

La religion de ce peuple est un mahométisme mêlé de beaucoup d'autres fables. Son idée sur l'univers est sur-tout bizarre. Il croit que la terre, parfaitement immobile, est portée par un bœuf, le bœuf par une pierre, la pierre par un poisson, le poisson par l'eau, l'eau par l'air, l'air par les ténèbres, les ténèbres par la lumière. C'est là que finit son systême. L'allégorie, qui pouvoit envelopper ces absurdités, est entiérement perdue.

Les Malais ont peu de loix civiles. Leur code criminel est plus court encore. Des amendes qui se partagent entre la personne offensée ou ses héritiers et le magistrat, sont l'unique punition du meurtre et des autres crimes. Si le délit n'est pas démontré, on a recours à ces extravagantes et bizarres épreuves qui firent si long-tems l'opprobre de l'Europe.

Une des singularités de leurs mœurs, c'est de ne jamais faire de visites sans apporter avec eux quelque présent. Ce sont le plus souvent des oiseaux, des citrons, des noix de coco. Rien ne seroit plus malhonnête que de les refuser : mais c'est une impolitesse qui n'a point d'exemple.

Comme ces peuples ont peu de besoins de convention, et que la nature fournit aisément à leurs nécessités réelles, ils ne travaillent que rarement et avec une répugnance extrême. C'est dans des cabanes élevées sur des piliers de huit pieds de haut, construites de bambou et couvertes de feuilles de palmier, qu'ils logent. Leurs meubles se réduisent à quelques pots de terre. Une pièce de toile, tournée autour des reins, en forme de ceinture, est l'habillement ordinaire des deux sexes.

Au Nord-Ouest se trouve une autre nation, connue sous le nom de Batta. Elle est dans l'usage de manger les criminels, convaincus de trahison ou d'adultère. C'est l'espoir d'inspirer de l'horreur pour ces forfaits devenus communs, qui a seul, dit-on, donné naissance à une coutume si barbare.

C'est au Nord, et au Nord uniquement, qu'on trouve le benjoin, qui est principalement consommé en Perse. C'est là aussi que croît ce précieux camphre, dont l'usage est réservé aux Chinois, et sur-tout aux Japonois.

Le camphre est une huile ou résine volatile et pénétrante, propre à dissiper les tumeurs, à arrêter les progrès de l'inflammation, et connue de plus par l'usage qu'on en fait dans les feux d'artifice.

L'arbre qui donne le camphre est une espèce de laurier, commun au Japon, et dans quelques cantons de la Chine. Son tronc s'élève à la hauteur du chêne. Ses feuilles, disposées alternativement sur les rameaux, sont minces, luisantes, ovales, terminées en pointe, et exhalent, lorsqu'on les froisse, une odeur de camphre. Les fleurs, ramassées en bouquets, sont blanches, composées chacune de six pétales courts, au milieu desquels est

un pistil entouré de neuf étamines. Il devient, en mûrissant, une petite baie noirâtre de la grosseur d'un pois, et remplie d'une amande huileuse. Toutes les parties de la plante contiennent du camphre : mais on en retire une plus grande quantité du tronc ; et sur-tout des racines. Pour cet effet, on les coupe par tranches, et on les met avec de l'eau dans un vase de fer couvert de son chapiteau. La chaleur du feu allumé au-dessous fait élever le camphre, qui s'attache au chapiteau. Il est ramassé avec soin, et ensuite envoyé en Hollande, où on le purifie par une nouvelle distillation, avant de l'exposer en vente.

Le camphre que l'on tire de Sumatra est de beaucoup le plus parfait. Sa supériorité est si bien reconnue, que les Japonois et les Chinois eux-mêmes, donnent plusieurs quintaux du leur pour une livre de celui-là. L'arbre qui le produit n'est pas encore bien connu des botanistes. On sait seulement qu'il s'élève moins que le premier ; ses pétales sont plus alongés, son fruit plus gros, ses feuilles plus épaisses et moins odorantes, ainsi que le bois. Pour en extraire le camphre, on n'a point recours au feu ; mais, après avoir fendu le

tronc en éclats, on sépare cette substance toute formée et logée dans les interstices des fibres, tantôt grumelée, et tantôt figurée en lames ou en grains, plus recherchés, à raison de leur volume et de leur pureté. Chaque arbre donne environ trois livres d'un camphre léger, friable et très-soluble, qui se dissipe à l'air, mais beaucoup plus lentement que celui du Japon.

Le camphre commun n'est guère employé intérieurement, parce qu'il excite des nausées et porte à la tête. Il en est tout autrement de celui de Sumatra, qui fortifie l'estomac, dissipe les obstructions, et augmente l'activité des autres remèdes auxquels il est joint. L'un et l'autre paroissent la production d'un même arbre, qui probablement est un laurier. On est porté à le croire, parce que le vrai cannellier de Ceylan et le faux cannellier de Malabar, autres espèces du même genre, donnent, par la distillation, un véritable camphre, mais moins parfait et en moindre quantité.

Les terres du Nord-Est sont presque généralement submergées. Aussi n'y a-t-il presque pas de population. Le peu même qu'on y voit d'habitans sont corsaires. On les détruisit,

presque tous en 1760 : mais il est sorti, pour ainsi dire, de leurs cendres de nouveaux brigands, qui ont recommencé à infester le détroit de Malaca et d'autres parages moins célèbres.

Les montagnes de l'intérieur du pays sont remplies de mines. On en remue la superficie dans la saison sèche. Les pluies qui durent depuis novembre jusqu'en mars, et qui tombent en torrens, détachent de la terre l'or qui a pour matrice un spath très-blanc, et l'entraînent dans des circonvallations d'osier, destinées à le recevoir, et très-multipliées, afin que ce qui auroit pu échapper à la première, soit retenu dans quelqu'une de celles qui la suivent. Lorsque le ciel est redevenu serein, chaque propriétaire va, avec ses esclaves, recueillir les richesses, plus ou moins considérables, que le sort lui a données. Il les échange contre des toiles ou d'autres marchandises que lui fournissent les Anglais et les Hollandais.

Ces derniers ont tenté d'exploiter les mines de Sumatra, selon la méthode généralement pratiquée dans l'ancien et le nouvel hémisphère. Soit ignorance, soit infidélité, soit quelque autre cause, les deux expériences

n'ont pas réussi ; et la compagnie a vu enfin, après de trop grandes dépenses, qu'il ne lui convenoit pas de suivre plus long-tems une route de fortune si incertaine.

Avant l'arrivée des Européens aux Indes, le peu que Sumatra faisoit de commerce, étoit tout concentré dans le port d'Achem. C'est là que les Arabes et les autres navigateurs achetoient l'or, le camphre, le benjoin, les nids d'oiseaux, le poivre, tout ce que les Insulaires avoient à vendre. Les Portugais et les nations qui s'élevoient sur leurs ruines, fréquentoient aussi ce marché lorsque des révolutions, trop ordinaires dans ces contrées, le bouleversèrent.

A cette époque, les Hollandais imaginèrent de placer six comptoirs dans d'autres parties de l'île qui jouissoient de plus de tranquillité. Les avantages que, dans l'origine, on put retirer de ces foibles établissemens, se sont évanouis presque entièrement avec le tems.

Le plus utile, doit être celui de Palimban, situé à l'Est. Pour 66,000 liv. la compagnie y entretient un fort et une garnison de quatre-vingts hommes. On lui livre tous les ans deux millions pesant de poivre à 23 livres 2 sols

le cent, et un million et demi d'étain à 61 livres 12 sols le cent. Ce dernier article est tiré tout entier de l'île de Banka, qui n'est éloignée du continent que d'un mille et demi, et qui donne son nom au détroit fameux par où passent communément les vaisseaux qui se rendent directement des ports d'Europe à ceux de la Chine.

Quoique les Hollandais aient à très-bon marché les denrées qu'ils prennent à Palimban, ce prix est avantageux au souverain du canton, qui force ses sujets à les lui fournir à un moindre prix encore. Ce petit despote tire de Batavia une partie de la nourriture et du vêtement de ses états; et cependant on est obligé de solder avec lui en piastres. De cet argent, de l'or qu'on ramasse dans ses rivières, il a formé un trésor qu'on sait être immense. Un seul vaisseau Européen pourroit s'emparer de tant de richesses; et s'il avoit quelques troupes de débarquement, se main tenir dans un poste qu'il auroit pris sans pein Il paroît bien extraordinaire qu'une entr prise si utile et si facile, n'ait pas tent cupidité de quelque aventurier.

Une injustice, une cruauté de plu doivent rien coûter à des peuples

qui ont foulé aux pieds tous les droits, tous les sentimens de la nature, pour s'approprier l'Univers. Il n'y a pas une seule nation en Europe, qui ne pense avoir les plus légitimes raisons pour s'emparer des richesses de l'Inde. Au défaut de la religion, qu'il n'est plus honnête d'invoquer, depuis que ses ministres l'ont eux-mêmes décréditée par une cupidité et une ambition sans bornes, combien ne reste-t-il pas encore de prétextes à la fureur d'envahir? Un peuple monarchiste veut étendre au-delà des mers, la gloire et l'empire de son maître. Ce peuple, si heureux, veut bien aller exposer sa vie au bout d'un autre monde, pour tâcher d'augmenter le nombre des fortunés sujets qui vivent sous les loix du meilleur des princes. Un peuple libre, et maître de lui-même, est né sur l'Océan pour y régner. Il ne peut s'assurer l'empire de la mer, qu'en s'emparant de la terre : elle est au premier occupant, c'est-à-dire, à celui qui peut [illegible] chasser les plus anciens habitans ; il faut [illegible] subjuguer par la force ou par la ruse, et [illegible] exterminer pour avoir leurs biens. L'in[illegible]t du commerce, la dette nationale, la [illegible]té du peuple, l'exigent ainsi. Des ré[illegible]ins ont heureusement secoué le joug d'une

d'une tyrannie étrangère ; il faut qu'ils l'imposent à leur tour. S'ils ont brisé des fers, c'est pour en forger. Ils haïssent la monarchie ; mais ils ont besoin d'esclaves. Ils n'ont point de terres chez eux ; il faut qu'ils en prennent chez les autres.

XIII. *Commerce des Hollandais à Siam.*

Le commerce des Hollandais à Siam, fut d'abord assez considérable. Un despote, qui opprimoit ce malheureux pays, ayant, vers l'an 1660, manqué d'égards pour la compagnie, elle l'en punit, en abandonnant les comptoirs qu'elle avoit placés sur son territoire, comme si c'eût été un bienfait qu'elle retiroit. Ces républicains, qui affectoient un air de grandeur, vouloient alors qu'on regardât leur présence comme une faveur, comme une sûreté, comme une gloire. Ils avoient si bien réussi à établir ce singulier préjugé, que pour les rappeler, il fallut leur envoyer une ambassade éclatante, qui demanda pardon pour le passé, qui donna les plus fortes assurances pour l'avenir.

Ces déférences eurent cependant un terme, et ce fut le pavillon des autres puissances qui l'amena très-rapidement. Les affaires de la

compagnie, à Siam, ont toujours été en déclinant. Comme elle n'y a point de fort, elle n'a pas été en état de soutenir le privilège exclusif qui lui avoit été accordé. Le roi, malgré les présens qu'il exige, livre des marchandises aux navigateurs de toutes les nations, et en reçoit d'eux, à des conditions qui lui sont avantageuses. Seulement, on les oblige de s'arrêter à l'embouchure du Menan; au lieu que les Hollandais remontent ce fleuve jusqu'à la capitale de l'empire, où ils ont toujours un agent. Cette prérogative ne donne pas une grande activité à leurs affaires. Ils n'envoient plus qu'un vaisseau, chargé de chevaux de Java, de sucre, d'épiceries et de toiles. Ils en tirent de l'étain, à 77 livres le cent; de la gomme-laque, à 57 liv. 4 sols; quelques dents d'éléphant, à 3 liv. 12 sols la livre; et de tems en tems un peu de poudre d'or. On peut assurer qu'ils tiennent uniquement à cette liaison par le bois de Sapan, qu'on ne leur vend que 5 liv. 10 sols le cent, et qui leur est nécessaire pour l'arrimage de leurs vaisseaux. Sans ce besoin, ils auroient renoncé depuis long-tems à un commerce, dont les frais excèdent les bénéfices, parce que le roi, seul négociant de son royaume,

met les marchandises qu'on lui porte à un très-bas prix. Un plus grand intérêt tourna l'ambition des Hollandais vers Malaca.

XIV. *Situation des Hollandais à Malaca.*

Ces républicains, qui connoissoient l'importance de cette place, firent les plus grands efforts pour s'en emparer : mais ce fut deux fois inutilement. Enfin, s'il falloit s'en rapporter à un écrivain satyrique, on eût recours à un moyen que les peuples vertueux n'emploient jamais, et qui réussit souvent avec une nation dégénérée. On tenta le gouverneur Portugais qu'on savoit avare. Le marché fut conclu, et il introduisit l'ennemi dans la ville en 1641. Les assiégeans coururent à lui, et le massacrèrent, pour être dispensés de payer les 500,000 livres qui lui avoient été promises. Mais la vérité veut qu'on dise, pour l'honneur des Portugais, qu'ils ne se rendirent qu'après la défense la plus opiniâtre. Le chef des vainqueurs, par une jactance qui n'est pas de sa nation, demanda à celui des vaincus, quand il reviendroit ? *Lorsque vos péchés seront plus grands que les nôtres,* répondit gravement le Portugais.

Les conquérans trouvèrent une forteresse

solidement bâtie ; ils trouvèrent un climat fort sain, quoique chaud et humide : mais le commerce y étoit tout-à-fait tombé, depuis que des exactions continuelles en avoient éloigné toutes les nations. La compagnie ne l'y a pas fait revivre ; soit qu'elle y ait trouvé des difficultés insurmontables ; soit qu'elle ait manqué de modération ; soit qu'elle ait craint de nuire à Batavia. Ses opérations se réduisent à l'échange d'une petite quantité d'opium et de quelques toiles, avec un peu d'or, d'étain et d'ivoire.

Ses affaires seroient plus considérables, si les princes de cette région étoient plus fidèles au traité exclusif qu'ils ont fait avec elle. Malheureusement pour ses intérêts, ils ont formé des liaisons avec les Anglais, qui fournissent à meilleur marché à leurs besoins, et qui achètent plus cher leurs marchandises. Elle se dédommage un peu sur ses fermes et sur ses douanes qui lui donnent 220,000 liv. par an. Cependant ces revenus, joints aux bénéfices du commerce, ne suffisent pas pour l'entretien de la garnison et des facteurs. Il en coûte annuellement 44,000 livres à la compagnie.

Il fut un tems où ce sacrifice auroit pu pa-

roître léger. Avant que les Européens eussent doublé le cap de Bonne-Espérance, les Arabes et tous les autres navigateurs se rendoient à Malaca, où ils trouvoient les navigateurs des Moluques, du Japon et de la Chine. Lorsque les Portugais se furent emparés de cette place, ils n'attendirent pas qu'on y portât les marchandises de l'Est de l'Asie; ils les alloient chercher eux-mêmes, et faisoient leur retour par les îles de la Sonde. Les Hollandais devenus possesseurs de Malaca et de Batavia, se trouvèrent maîtres des deux seuls passages connus, et en état d'intercepter les vaisseaux de leurs ennemis dans des tems de trouble. On découvrit depuis les détroits de Lombock et de Baly; et Malaca perdit alors l'unique avantage qui lui donnât de l'importance. Heureusement pour les Hollandais, à cette époque, ils soumettoient Ceylan qui devoit leur donner la cannelle, comme les Moluques leur donnoient la muscade et le girofle.

XV. *Etablissement des Hollandais à Ceylan.*

Spilbergen, qui le premier de leurs navigateurs montra son pavillon sur les côtes de cette île délicieuse, trouva les Portugais occupés à bouleverser et le gouvernement et la

religion du pays ; à détruire, les uns par les autres, les souverains qui la partageoient; à s'élever sur les débris des trônes qu'ils renversoient successivement. Il offrit les secours de sa patrie à la cour de Candi : ils furent acceptés avec transport. *Vous pouvez assurer vos maîtres*, lui dit le monarque, *que s'ils veulent bâtir un fort, moi, ma femme, mes enfans, nous serons les premiers à porter les matériaux nécessaires.*

Les peuples de Ceylan ne virent dans les Hollandais que les ennemis de leurs tyrans, et ils se joignirent à eux. Par ces deux forces réunies, les Portugais furent entièrement chassés, vers 1658, après une guerre longue, sanglante, opiniâtre. Leurs établissemens tombèrent tous entre les mains de la compagnie, qui les occupe encore. A l'exception d'un espace assez borné sur la côte orientale, où l'on ne trouve point de port, et dont le souverain du pays tiroit son sel, ils formèrent autour de l'île un cordon régulier, qui s'étendoit depuis deux jusqu'à douze lieues dans les terres.

C'est uniquement à Maturé qu'on cultive, et même depuis assez peu de tems, le poivre et le café. Le territoire de Negombo produit

la meilleure cannelle. Columbo, connu par la bonté de son areque, est le chef-lieu de la colonie. Sans les dépenses que les Portugais avoient faites à cette place, les vices de sa rade auroient vraisemblablement déterminé leur vainqueur à établir son gouvernement et ses forces à Pointe de Gale, dont le port, quoique trop serré et d'un accès difficile, est fort supérieur. On trouveroit encore plus de commodités et de sûreté à Trinquemale; mais cet excellent et vaste port est placé dans un terrein trop ingrat, est trop éloigné de toutes les denrées vénales, pour qu'on en puisse faire raisonnablement un entrepôt. La destination des ports de Jaffanapatnam, de Manar et de Calpantin, est d'empêcher toute liaison d'affaires avec les peuples du continent voisin.

Ces précautions ont mis dans les mains de la compagnie toutes les productions de l'île. Celles qui entrent dans le commerce sont;

1o. Diverses pierres précieuses, la plupart d'une qualité très-inférieure. Ce sont les Chouliats de la côte de Coromandel qui les achètent, les taillent, et les répandent dans les différentes contrées de l'Inde.

2o. Le poivre, que la compagnie achète 8 sols 9 deniers la livre; le café, qu'elle ne

paie que 4 sols 4 deniers, et le cardamome, qui n'a point de prix fixe. Les naturels du pays sont trop indolens, pour que ces cultures, introduites par les Hollandais, puissent jamais devenir fort considérables.

3°. Une centaine de balles de mouchoirs, de pagnes et de guingans, d'un très-beau rouge, que les Malabares fabriquent à Jaffanapatnam, où ils sont établis depuis très-long-tems.

4°. Quelque peu d'ivoire, et environ cinquante éléphans. On le porte à la côte de Coromandel; et cet animal doux et pacifique, mais trop utile à l'homme pour rester libre dans une île, va sur le continent augmenter et partager les périls et les maux de la guerre.

5°. L'areque, que la compagnie achète à raison de 11 liv. l'ammonan, sorte de mesure qui est censée contenir vingt mille areques. Elle le vend 36 ou 40 liv. sur les lieux mêmes. L'areque est un fruit assez commun dans la plupart des contrées de l'Asie, et sur-tout à Ceylan. Il croît sur une espèce de palmier, qui a, comme le cocotier, des racines fibreuses, une tige cylindrique, marquée d'inégalités circulaires; de grandes feuilles ailées, engaînées à leur base, recouvertes d'un tissu réticulaire lorsqu'elles sont jeunes; des régi-

mes de fleurs mâles et femelles mêlées ensemble et renfermées avant leur épanouissement dans des spathes. On le distingue, parce que son tronc est également droit dans toute sa longueur; les divisions des feuilles sont plus larges; celles qui terminent la côte sont ordinairement tronquées et dentelées à la pointe. La plus grande différence consiste dans le fruit qui a la forme d'un œuf. Son écorce est lisse et assez épaisse. Le noyau qu'elle environne est blanchâtre, d'une substance analogue à celle de la muscade et de même grosseur, mais plus dure et veinée intérieurement. Ce fruit est d'un grand usage en Asie. Lorsqu'on le mange seul, comme font quelques Indiens, il appauvrit le sang et dessèche les fibres. Cet inconvénient n'est pas à craindre, lorsqu'il est mêlé avec le bétel.

Le bétel est une plante qui rampe ou grimpe comme le lierre, le long des arbres ou des supports auxquels elle s'attache par de petites racines. De chaque nœud de sa tige sarmenteuse, part une feuille presqu'en cœur, assez longue et rétrécie à son extrémité comme celle du liseron, marquée pour l'ordinaire de sept nervures, plus ou moins apparentes. Les fleurs disposées en épi serré, viennent

aux aisselles des feuilles et ressemblent aux fleurs du poivrier, avec lequel cette plante a beaucoup d'affinité. Le bétel croît par-tout et dans toute l'Inde, mais il ne prospère véritablement que dans les lieux humides et glaiseux. On en fait des cultures particulières, qui sont très-avantageuses, à cause de son usage habituel.

A toutes les heures du jour, même de la nuit, les Indiens mâchent des feuilles de bétel, dont l'amertume est corrigée par l'areque, qu'elles enveloppent toujours. On y joint constamment du chounam, espèce de chaux brûlée faite avec des coquilles. Les gens riches y ajoutent souvent des parfums, qui flattent leur vanité ou leur sensualité.

On ne peut se séparer avec bienséance pour quelque tems, sans se donner mutuellement du bétel dans une bourse : c'est un présent de l'amitié, qui soulage l'absence. Il faut avoir la bouche toujours parfumée de bétel, à moins qu'on ne doive se présenter à ses supérieurs. Les femmes galantes font le plus grand usage du bétel, comme d'un puissant attrait pour l'amour. On prend du bétel après les repas ; on mâche du bétel durant les visites ; on s'offre du bétel en s'abordant, en se quittant :

toujours du bétel. Si les dents ne s'en trouvent pas bien, l'estomac en est plus sain et plus fort. C'est, du moins, un préjugé généralement établi aux Indes.

60. La pêche des perles est encore un des revenus de Ceylan. On peut conjecturer, avec vraisemblance, que cette île, qui n'est qu'à quinze lieues du continent, en fut détachée dans des tems plus ou moins reculés, par quelque grand effort de la nature. L'espace qui la sépare actuellement de la terre, est rempli de bas-fonds, qui empêchent les vaisseaux d'y naviguer. Dans quelques intervalles seulement, on trouve quatre ou cinq pieds d'eau qui permettent à de petits bateaux d'y passer. Les Hollandais, qui s'en attribuent la souveraineté, y tiennent toujours deux chaloupes armées, pour exiger les droits qu'ils ont établis. C'est dans ce détroit que se fait la pêche des perles, qui fut autrefois d'un si grand rapport. Mais on a tellement épuisé cette source de richesses, qu'on n'y peut revenir que rarement. On visite, à la vérité, tous les ans le banc, pour savoir à quel point il est fourni d'huîtres; mais, communément, il ne s'y en trouve assez que tous les cinq ou six ans. Alors la pêche est affermée; et, tout

calculé, on peut la faire entrer dans les revenus de la compagnie pour 200,000 l. Il se trouve sur les mêmes côtes, une coquille appelée chanque, dont les Indiens de Bengale font des bracelets. La pêche en est libre; mais le commerce en est exclusif.

Après tout, le grand objet de la compagnie, c'est la cannelle, qui est le produit d'une espèce de laurier. La racine de cet arbre est rameuse, couverte d'une écorce très-odorante, dont on retire un véritable camphre par la distillation. Son tronc médiocrement haut, se partage en plusieurs branches. Ses feuilles, presque toujours opposées et subsistantes, sont ovales, aiguës, marquées de trois nervures principales. Elles sont d'un verd foncé, et ont l'odeur du girofle. C'est dans leur aisselle ou aux extrémités des rameaux, que l'on trouve des bouquets de fleurs blanches fort petites, composées chacunes de six pétales, de neuf étamines et d'un pistil qui devient en mûrissant une petite baie de la forme et de la consistance d'une olive, remplie d'un noyau osseux. Selon quelques observateurs, le pistil et les étamines sont séparés et portés sur deux individus différens, l'un mâle qui a les feuilles plus aiguës, et l'autre femelle qui les a plus

arrondies. La baie, bouillie dans l'eau, rend une huile qui surnage et qui se brûle. Si on la laisse congeler, elle acquiert de la blancheur et de la consistance, et l'on en fait des bougies d'une odeur agréable, mais dont l'usage est réservé au roi de Ceylan.

Le bois n'a point d'odeur. Il n'y a de précieux dans l'arbre que l'écorce, formée de trois couches, qui recouvre le tronc et les branches. Aux mois de février et de septembre, c'est-à-dire, lorsque la sève est la plus abondante, on enlève les deux couches extérieures, ayant soin de ne point endommager celle qui touche immédiatement le bois, pour qu'il puisse plus facilement recouvrer une nouvelle écorce que l'on enlève comme la première au bout de dix-huit mois. Ces écorces dépouillées de l'épiderme grise et raboteuse, coupées par lames et exposées au soleil, se roulent en se séchant.

Les vieux cannelliers ne donnent qu'une cannelle grossière et presque insipide : mais il suffit, pour les rajeunir, d'en couper le tronc. La souche produit alors beaucoup de nouvelles tiges qui ne laissent rien à desirer.

La cannelle, pour être excellente, doit être fine, unie, facile à rompre, mince, d'un jaune

tirant sur le rouge, odorante, aromatique, d'un goût piquant et cependant agréable. Celle dont les bâtons sont longs et les morceaux petits, est préférée par les connoisseurs. Elle contribue aux délices de la table, et fournit d'abondans secours à la médecine.

A Ceylan, l'art de dépouiller les cannelliers est une occupation particulière et la plus vile des occupations. Par cette raison, elle est abandonnée aux seuls Chalias, qui forment la dernière des castes. Tout autre individu qui se livreroit à ce métier, seroit ignominieusement chassé de sa tribu.

L'île entière n'est pas couverte de cannelliers, comme on le croit communément; et l'on ne peut pas dépouiller tous ceux qui y croissent. Les montagnes habitées par les Bédas, en sont remplies : mais cette nation singulière ne permet l'entrée de son pays, ni aux Européens, ni aux Chingulais; et pour y pénétrer, il faudroit livrer des combats sans nombre. Les Hollandais achètent la plus grande partie de la cannelle dont ils ont besoin, à leurs sujets de Negombo, de Columbo, de Pointe de Gale, les seuls districts de leur domination qui en fournissent. Le reste leur est livré par la cour de Candi, à un prix plus considérable. L'une

compensée par l'autre, elle ne leur revient qu'à 13 sols 2 deniers la livre.

Le revenu territorial, les douanes et les petites branches de commerce ne rendent pas annuellement à Ceylan, plus de 2,200,000 liv. Son administration et sa défense coûtent 2,420,000 livres. Le vuide est rempli par les bénéfices qu'on fait sur la cannelle. Elle doit fournir encore aux guerres qui se renouvellent trop souvent.

Dès les premiers combats, les peuples qui habitent les côtes et qui détestent le joug européen, se retirent la plupart dans l'intérieur des terres. Ils n'attendent pas même toujours les hostilités pour s'éloigner; et quelquefois ils prennent cette résolution à la moindre mésintelligence qu'ils remarquent entre leurs anciens et leurs nouveaux maîtres. Privés des bras qui leur donnoient des richesses, les usurpateurs sont alors obligés de pénétrer, les armes à la main, dans un pays coupé de tous côtés par des rivières, des bois, des ravins et des montagnes.

Les Hollandais, qui prévoyoient ces calamités, cherchèrent, dès les premiers tems de leur établissement, à séduire le roi de Candi par les moyens qui réussissent généralement le

mieux avec les despotes de l'Asie. Ils lui envoyoient des ambassadeurs; ils lui faisoient de riches présens; ils transportoient, sur leurs vaisseaux, ses prêtres à Siam, pour y étudier la religion, qui est la même que la sienne. Quoiqu'ils eussent conquis sur les Portugais les forteresses, les terres qu'ils occupoient, ils se contentoient d'être appelés par ce prince, *les gardiens de ses rivages*. Ils lui faisoient encore d'autres sacrifices.

Cependant des ménagemens si marqués, n'ont pas toujours été suffisans pour maintenir la paix : elle a été troublée à plusieurs reprises. La guerre qui a fini le 14 février 1766, a été la plus longue, la plus vive de celles que la défiance et des intérêts opposés ont excitées. Comme la compagnie donnoit la loi à un monarque chassé de sa capitale et errant dans les forêts, elle a fait un traité très-avantageux. On reconnoît sa souveraineté sur toutes les contrées dont elle étoit en possession avant les troubles. La partie des côtes qui étoit restée aux naturels du pays, lui est abandonnée. Il lui sera permis de peler la cannelle dans toutes les plaines; et la cour lui livrera la meilleure des montagnes, sur le pied de 2 liv. 7 s. 2 d. la livre. Ses commis

sont autorisés à étendre le commerce, partout où ils verront jour à le faire avantageusement. Le gouvernement s'engage à n'avoir nulle liaison avec aucune puissance étrangère; à livrer même tous les Européens qui pourroient s'être glissés dans l'île. Pour prix de tant de sacrifices, le roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produisoient; et ses sujets pourront y aller prendre, sans rien payer, le sel nécessaire à leur consommation. La compagnie pourroit, ce semble, tirer un grand avantage d'une si heureuse position.

A Ceylan, beaucoup plus encore que dans le reste de l'Inde, les terres appartiennent en propriété au souverain. Ce système destructeur a eu, dans cette île, les suites funestes qui en sont inséparables. Les peuples y vivent dans l'inaction la plus entière. Ils sont logés dans des cabanes; ils n'ont point de meubles; ils vivent de fruits; et les plus aisés n'ont pour vêtement, qu'une pièce de grosse toile, qui leur ceint le milieu du corps. Que les Hollandais fassent ce qu'on peut reprocher à toutes les nations qui ont établi des colonies en Asie, de n'avoir jamais tenté; qu'ils distribuent des terreins en propre aux familles:

elles oublieront, détesteront peut-être leur ancien souverain; elles s'attacheront au gouvernement qui s'occupera de leur bonheur; elles travailleront, elles consommeront. Alors l'île de Ceylan jouira de l'opulence à laquelle la nature l'a destinée. Elle sera à l'abri des révolutions, et en état de soutenir les établissemens du continent voisin, qu'elle est chargée de protéger.

XVI. *Commerce des Hollandais à la côte de Coromandel.*

A peine les Hollandais avoient paru aux Indes, qu'ils desirèrent d'avoir des comptoirs sur les côtes de Coromandel et d'Orixa. De l'aveu des souverains du pays, ils en formèrent, à des époques différentes, à la côte de la Pêcherie, à Negapatnam, à Sadraspatnam, à Paliacate, à Bimilipatnam. Ils tirent annuellement de ces divers établissemens, pour les marchés d'Asie ou d'Europe, quatre ou cinq mille balles de toile qui sont portées à Negapatnam, chef-lieu de tant de loges. Cet entrepôt étoit entiérement ouvert, lorsqu'en 1690, il y fut construit une citadelle assez régulière, mais peu étendue. Les maisons qu'on permit de bâtir tout-au-tour,

ayant rendu, avec le tems, les fortifications inutiles, on prit le parti en 1742 d'entourer la ville de murailles. Son territoire, d'abord très-borné, s'accrut successivement de dix ou douze villages qui se remplirent de manufactures.

En échange des marchandises qu'ils reçoivent, les Hollandais donnent du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain, du sucre, de l'areque, des bois de charpente, du poivre, des épiceries, de la toutenague, espèce de minéral qui participe du fer et de l'étain. Ils gagnent sur ces objets réunis 1,100,000 liv. auxquelles on peut ajouter 88,000 liv. que produisent les douanes. Les dépenses actuelles montent à 808,000 liv. et l'on peut avancer, sans crainte d'être accusé d'exagération, que le fret des navires absorbe le reste des bénéfices. Le produit net du commerce n'est donc, pour la compagnie, que le profit qu'elle peut faire sur la vente des toiles.

XVII. *Commerce des Hollandais à la côte de Malabar.*

Sa situation est encore moins bonne au Malabar. Les Portugais, dépouillés par-tout, se maintenoient avec quelque éclat dans cette

partie de l'Inde, lorsqu'en 1663, ils s'y virent attaqués par les Hollandais, qui leur enlevèrent Culan, Cananor, Grandganor et Cochin. Le général victorieux avoit à peine investi la dernière place, la seule importante, qu'il apprit la réconciliation de sa patrie avec le Portugal. Cette nouvelle fût tenue secrète. On précipita les travaux; et les assiégés, fatigués par des assauts continuels, se soumirent le huitième jour. Le lendemain une frégate, partie de Goa, apporta les articles de la paix. Le vainqueur ne justifia pas autrement sa mauvaise foi, qu'en disant, que ceux qui se plaignoient avec tant de hauteur, avoient tenu, quelques années auparavant, la même conduite dans le Brésil.

Après cette conquête, les Hollandais se crurent assurés d'un commerce considérable dans le Malabar. L'évènement n'a pas répondu aux espérances qu'on avoit conçues. La compagnie n'a pû réussir, comme elle l'espéroit, à exclure de cette côte les autres nations Européennes. Elle n'y trouve que les mêmes marchandises qu'elle a dans ses autres établissemens; et la concurrence les lui fait acheter plus cher que dans les marchés, où elle exerce un privilège exclusif.

Ses ventes se réduisent à un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de toutenague, de sucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre et de vif-argent. Le vaisseau qui a porté cette médiocre cargaison, s'en retourne à Batavia avec un chargement de kaire, pour les besoins du port. La compagnie gagne, au plus, sur ces objets, 396,000 livres qui, avec 154,000 livres que lui produisent ses douanes, forment une masse de 550,000 liv. Dans la plus profonde paix, l'entretien de ses établissemens lui coûte 510,400 livres, de sorte qu'il ne lui reste que 39,600 livres pour les frais de son armement : ce qui est évidemment insuffisant.

La compagnie tire du Malabar, il est vrai, deux millions pesant de poivre, qui est porté sur des chaloupes à Ceylan, où il est versé dans les vaisseaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il est encore vrai que, par ses capitulations, elle ne paie le cent du poivre que 38 liv. 8 sols, quoiqu'il coûte depuis 43 jusqu'à 48, aux associations rivales, et plus cher encore aux négocians particuliers ; mais le bénéfice qu'elle peut faire sur cet article, est plus qu'absorbé par les guerres sanglantes dont il est l'occasion.

Ces observations avoient sans doute échappé à Goloness, directeur-général de Batavia, lorsqu'il osa avancer que l'établissement de Malabar, qu'il avoit long-tems régi, étoit un des plus importans de la compagnie. « Je » suis si éloigné de penser comme vous, lui » dit le général Mossel, que je souhaiterois » que la mer l'eût englouti, il y a un siècle ».

XVIII. *Etablissement des Hollandais au cap de Bonne-Espérance.*

Quoi qu'il en soit, les Hollandais s'apperçurent, au milieu de leurs succès, qu'il leur manquoit un lieu de relâche où ceux de leurs vaisseaux, qui alloient aux Indes ou qui en revenoient, pussent trouver des rafraîchissemens. On étoit embarrassé du choix, lorsque le chirurgien Van-Riebeck proposa, en 1650, le cap de Bonne-Espérance, qui avoit été méprisé mal-à-propos par les Portugais. Un séjour de quelques semaines, avoit mis cet homme judicieux, en état de voir qu'une colonie seroit bien placée à cette extrémité méridionale de l'Afrique, pour servir d'entrepôt au commerce de l'Europe avec l'Asie. On lui confia le soin de former cet établissement. Ses vues furent dirigées sur un bon

plan. Il fit régler qu'il seroit donné un terrein convenable, à tout homme qui s'y voudroit fixer. On devoit avancer des grains, des bestiaux et des ustensiles, à ceux qui en auroient besoin. Des jeunes femmes, tirées des maisons de charité, leur seroient associées pour adoucir leurs fatigues et les partager. Il étoit libre à tous ceux qui, dans trois ans, ne pourroient se faire au climat, de revenir en Europe, et de disposer de leurs possessions comme ils le voudroient. Ces arrangemens pris, on mit à la voile.

La grande contrée qu'on se proposoit de mettre en valeur, étoit habitée par les Hottentots, peuples divisés en plusieurs hordes, dont chacune forme une petite république indépendante. Des cabanes couvertes de peaux, dans lesquelles on n'entre qu'en rampant, et qui sont distribuées sur une ligne circulaire, composent leurs bourgades. Ces huttes ne servent guère qu'à serrer quelques denrées, quelques ustensiles de ménage. Hors le tems des pluies, l'Hottentot n'y entre jamais. On le voit toujours couché à sa porte. C'est là, qu'aussi peu touché de l'avenir que du passé, il dort, il fume, il s'enivre.

La conduite des bestiaux est l'unique oc-

cupation de ces sauvages. Comme il n'y a qu'un troupeau pour chaque village et qu'il est commun à tous, chacun est chargé de le garder à son tour. Cette fonction doit être accompagnée d'une vigilance continuelle, parce que le pays est rempli de bêtes féroces et voraces. Chaque jour le berger envoie à la découverte. Si un léopard, si un tigre se sont montrés dans le voisinage, la bourgade entière prend les armes. On vole à l'ennemi; et il est bien rare qu'il échappe à une multitude de flèches empoisonnées, ou à des pieux aiguisés et durcis au feu.

Les Hottentots n'ayant ni richesses, ni signes de richesses, et leurs moutons qui font tout leur bien, étant en commun, il doit y avoir parmi eux peu de sujets de division. Aussi sont-ils unis entre eux par les liens d'une concorde inaltérable. Jamais même ils n'auroient de guerre avec leurs voisins, sans les querelles que le bétail égaré ou enlevé occasionne entre les bergers.

Ils sont, comme tous les peuples pasteurs, remplis de bienveillance; et ils tiennent quelque chose de la mal-propreté, de la stupidité des animaux qu'ils conduisent. Ils ont institué un ordre dont on honore ceux qui ont vaincu

quelques-uns

quelques-uns des monstres destructeurs de leurs bergeries. L'apothéose d'Hercule n'eut pas une autre origine.

On ne parviendroit que difficilement à décrire la langue de ces sauvages avec nos caractères. C'est une espèce de ramage, composé de sifflemens et de sons bizarres qui n'ont presque point de rapport avec les nôtres.

La fable, qui donnoit aux femmes de cette nation un tablier de chair, tombant du milieu du ventre, jusqu'aux parties naturelles, est enfin décréditée. On a vérifié que ces femmes sont à-peu-près conformées comme on en voit beaucoup d'autres dans les climats chauds, où les organes extérieurs de la volupté, tant supérieurs qu'environnans, prennent plus de volume et d'étendue que dans les contrées tempérées.

Mais il est très-vrai que les Hottentots n'ont qu'un testicule. On l'a souvent remarqué. Les mêmes vues d'utilité, la présence des mêmes périls, inspirent les mêmes moyens, et dans le fond des forêts, et dans la société. Je ne sais même si cette observation ne doit pas s'étendre jusqu'aux animaux. Les oiseaux ont un ramage qui leur est propre. C'en est

un autre, lorsqu'ils ont à veiller à la conservation de leurs petits, ou à la leur. Ces signes passagers, comme le besoin, sont-ils, ne sont-ils pas réfléchis? c'est ce que nous ignorons. Mais il est certain qu'ils sont en eux, comme en nous, des effets de l'intérêt, de la crainte, de la colère, et que l'habitude les rend conventionnels. C'est ainsi que, dans les révolutions, les factieux ont des signes à l'aide desquels ils se reconnoissent, malgré le tumulte et au milieu de la mêlée : c'est une croix, une plume, une écharpe, un ruban; c'est un cri, c'est un mot, c'est le son d'un instrument qui réveille ceux auxquels il s'adresse, tandis qu'il laisse dans l'assoupissement du sommeil ou dans la sécurité ceux qui n'en ont pas la clef.

Telle fut, selon toute apparence, la première origine de la plupart de ces usages singuliers que nous retrouvons chez les Sauvages, et même dans les sociétés policées. Ce furent des traits caractéristiques de la horde à laquelle ils appartenoient, des marques auxquelles ils se reconnoissoient. La circoncision des Juifs et des Mahométans n'eut peut-être pas d'autre but que les nez écrasés, que les têtes applaties ou allongées,

que les oreilles pendantes et percées, que les figures tracées sur la peau, les brûlures, les chevelures longues ou courtes, et la mutilation de certains membres. Par l'amputation du prépuce, un Juif dit à un autre, et moi je suis Juif aussi. Par l'amputation d'un testicule, un Hottentot dit à un autre Hottentot, et moi je suis aussi Hottentot. Et pourquoi ces distinctions n'auroient-elles pas été destinées à transmettre le sentiment, ou de la haine, ou de l'amitié, la conformité d'un culte religieux; à terminer le souvenir d'un bienfait ou d'une injustice, et à en recommander à une classe d'hommes la vengeance ou la reconnoissance envers une autre classe?

Plus la condition des hommes sera vagabonde, plus ces sortes de réclames seront utiles. Deux individus, qui n'auront eu aucune sorte de liaison dans leur contrée, se rencontrent dans une contrée éloignée. Aussitôt ils se reconnoissent, ils s'approchent avec confiance, ils s'embrassent, ils se confient leurs peines, leurs plaisirs, leurs besoins, et ils se secourent. Les législateurs, jaloux d'isoler les peuples qu'ils avoient civilisés, des nations barbares qui les entouroient, et craignant encore qu'avec le tems ils ne se

fondissent dans la masse générale, mirent ces signes sous la sanction des Dieux. Les Sauvages les ont rendus aussi permanens qu'il étoit possible, par la considération qu'ils y ont attachée et par la violence qu'ils ont fait constamment à la nature. Et c'est ainsi que le monde brut n'ayant aucun système fixe d'éducation, d'association et de morale, il y suppléa par des habitudes universelles. Le physique du climat fit le reste. Les enfans de la nature furent soumis, sans s'en douter, à une espèce singulière d'autorité qui les domina sans les vexer; et c'est ainsi que les Hottentots prirent les mœurs des pâtres.

Mais sont-ils heureux, me demanderez-vous? Et moi je vous demanderai, quel est l'homme si entêté des avantages de nos sociétés, si étranger à nos peines, qui ne soit quelquefois retourné par la pensée au milieu des forêts, et qui n'ait du moins envié le bonheur, l'innocence et le repos de la vie patriarchale? Eh bien! cette vie est celle de l'Hottentot. Aimez-vous la liberté? il est libre. Aimez-vous la santé? il ne connoît d'autre maladie que la vieillesse. Aimez-vous la vertu? il a des penchans qu'il satisfait sans remords, mais il n'a point de vices. Je sais

bien que vous vous éloignerez avec dégoût d'un homme emmaillotté, pour ainsi dire, dans les entrailles des animaux. Croyez-vous donc que la corruption dans laquelle vous êtes plongés, vos haînes, vos perfidies, votre duplicité, ne révoltent pas plus ma raison, que la mal-propreté de l'Hottentot ne révolte mes sens ?

Vous riez avec mépris des superstitions de l'Hottentot. Mais vos prêtres ne vous empoisonnent-ils pas en naissant de préjugés qui font le supplice de votre vie, qui sèment la division dans vos familles, qui arment vos contrées les unes contre les autres ? Vos pères se sont cent fois égorgés pour des questions incompréhensibles. Ces tems de frénésie renaîtront, et vous vous massacrerez encore.

Vous êtes fiers de vos lumières ; mais à quoi vous servent-elles ? de quelle utilité seroient-elles à l'Hottentot ? Est-il donc si important de savoir parler de la vertu sans la pratiquer ? Quelle obligation vous aura le Sauvage, lorsque vous lui aurez porté des arts sans lesquels il est satisfait, des industries qui ne feroient que multiplier ses besoins et ses

travaux, des loix dont il ne peut se promettre plus de sécurité que vous n'en avez ?

Encore si, lorsque vous avez abordé sur ses rivages, vous vous étiez proposé de l'amener à une vie plus policée, à des mœurs qui vous paroissoient préférables aux siennes, on vous excuseroit. Mais vous êtes descendus dans son pays pour l'en dépouiller. Vous ne vous êtes approchés de sa cabane que pour l'en chasser, que pour le substituer, si vous le pouviez, à l'animal qui laboure sous le fouet de l'agriculteur, que pour achever de l'abrutir, que pour satisfaire votre cupidité.

Fuyez, malheureux Hottentots, fuyez ! enfoncez-vous dans vos forêts. Les bêtes féroces qui les habitent sont moins redoutables que les monstres sous l'empire desquels vous allez tomber. Le tigre vous déchirera peut-être ; mais il ne vous ôtera que la vie. L'autre vous ravira l'innocence et la liberté. Ou si vous vous en sentez le courage, prenez vos haches, tendez vos arcs, faites pleuvoir sur ces étrangers vos flèches empoisonnées. Puisse-t-il n'en rester aucun pour porter à leurs citoyens la nouvelle de leur désastre !

Mais hélas ! vous êtes sans défiance, et

vous ne les connoissez pas. Ils ont la douceur peinte sur leurs visages. Leur maintien promet une affabilité qui vous en imposera. Et comment ne vous tromperoit-elle pas ? c'est un piège pour eux-mêmes. La vérité semble habiter sur leurs lèvres. En vous abordant, ils s'inclineront. Ils auront une main placée sur la poitrine. Ils tourneront l'autre vers le ciel, ou vous la présenteront avec amitié. Leur geste sera celui de la bienfaisance; leur regard celui de l'humanité : mais la cruauté, mais la trahison sont au fond de leur cœur. Ils disperseront vos cabanes; ils se jetteront sur vos troupeaux; ils corrompront vos femmes; ils séduiront vos filles. Ou vous vous plierez à leurs folles opinions, ou ils vous massacreront sans pitié. Ils croient que celui qui ne pense pas comme eux est indigne de vivre. Hâtez-vous donc, embusquez-vous; et lorsqu'ils se courberont d'une manière suppliante et perfide, percez-leur la poitrine. Ce ne sont pas les représentations de la justice, qu'ils n'écoutent pas, ce sont vos flèches qu'il faut leur adresser. Il en est tems; Riebeck approche. Celui-ci ne vous fera peut-être pas tout le mal que je vous annonce; mais cette feinte modération ne sera pas

imitée par ceux qui le suivront. Et vous, cruels Européens, ne vous irritez pas de ma harangue. Ni l'Hottentot, ni l'habitant des contrées qui vous restent à dévaster ne l'entendront. Si mon discours vous offense, c'est que vous n'êtes pas plus humains que vos prédécesseurs; c'est que vous voyez dans la haine que je leur ai vouée, celle que j'ai pour vous.

Riebeck, se conformant aux idées malheureusement reçues chez les Européens, commença par s'emparer du territoire qui étoit à sa bienséance, et il songea ensuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *Pourquoi*, dit leur envoyé à ces étrangers, *pourquoi avez-vous semé nos terres? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux? De quel œil verriez-vous ainsi usurper vos champs? Vous ne vous fortifiez que pour réduire, par degrés, les Hottentots à l'esclavage.* Ces représentations furent suivies de quelques hostilités. Les Hollandais, qui étoient encore foibles, calmèrent les esprits par beaucoup de promesses et quelques présens. Tout fut pacifié, et ils continuèrent depuis assez paisiblement leurs usurpations.

Il est prouvé que la compagnie dépensa, dans l'espace de vingt ans, quarante-six mil-

lions de livres pour élever la colonie à l'éta où elle est aujourd'hui. C'est le plus bel établissment du monde, si l'on en croit la plupart des navigateurs, qui, fatigués d'une longue traversée, ont aisément séduits par les commodités qu'ils trouvent dans cette relâche renommée. Voyons si la réflexion confirmera ces éloges dictés par l'enthousiasme.

Le cap de Bonne-Espérance, dont les parages sont si orageux, termine la pointe la plus méridionale de l'Afrique. A seize lieues de cette fameuse montagne est un péninsule formée au Nord par la baie de la Table, et au Sud par False-Baie. C'est à la première des deux baies, qui ne sont séparées que par une distance de neuf mille toises, qu'abordent tous les bâtimens durant la plus grande partie de l'année : mais depuis le 20 mai jusqu'au 20 septembre la rade est si dangereuse, l'on y a éprouvé de si grands malheurs, qu'il est défendu aux vaisseaux Hollandais d'y mouiller. Ils se rendent tous à l'autre baie, où, dans cette saison, l'on n'a rien à craindre.

Le ciel du cap seroit très-agréable, si les vents n'y étoient presque continuels et communément violens. On est dédommagé de l'espèce d'incommodité qu'ils causent, par la dé-

licieuse température, dont ils font jouir un climat qui, par sa latitude, devroit être embrasé. L'air de ce séjour est si pur, qu'on le regarde comme un remède presque souverain pour la plupart des maladies apportées d'Europe, et qu'il n'est pas sans utilité pour les maladies contractées aux Indes. Peu d'infirmités affligent les colons. La petite vérole même n'y a pénétré que tard. Cette contagion apportée, dit-on, par un bâtiment Danois, y fit d'abord, et y fait encore par intervalles, grands ravages.

Le sol de cet établissement ne répond pas à sa réputation. Les Hollandais n'y virent à leur arrivée, que d'immenses bruyères, quelques arbustes, une espèce d'oignon qui, lorsqu'il est cuit, a le goût de la châtaigne, et qu'on a nommé pain des Hottentots. Par-tout où la chûte périodique de ces plantes n'avoit pas déposé un sédiment gras, la terre n'étoit qu'un sable stérile. On n'est pas encore parvenu à la féconder, même dans le voisinage de la capitale, où les encouragemens n'ont pas manqué. A l'exception de quelques vallées où les eaux ont entraîné le peu de terre qui couvroit les montagnes, l'intérieur du pays n'est pas plus fertile, et il est encore moins

arrosé que les côtes où rien n'est pourtant si rare qu'un ruisseau ou une fontaine. Delà vient que quoique la colonie ne soit pas nombreuse, ses habitans sont dispersés sur cent cinquante lieues le long des rivages de la mer, et sur près de cinquante dans les terres.

La ville du cap, la seule qui soit dans la colonie, est composée d'environ mille maisons, toutes bâties de brique, et, à cause de la violence des vents, couvertes de chaume. Les rues sont larges et coupées à angles droits. Dans la principale est un canal, bordé des deux côtés, d'un plant d'arbres. Dans un quartier plus écarté, on voit encore un canal : mais la pente des eaux y est si rapide, que les écluses se touchent presque les unes les autres.

A l'extrémité de la ville, est le jardin, si renommé, de la compagnie. Il a huit à neuf cent toises de long. Un ruisseau l'arrose. Pour en défendre les plantes, contre la fureur des vents, on a entouré chaque quarré, de chênes taillés en palissades, excepté dans l'allée du milieu où on les laisse croître de toute leur hauteur. Ces arbres, quoique médiocrement élevés, forment un spectacle délicieux dans une contrée où il n'y a que peu de bois, même taillis, et où l'on est réduit à tirer de

Batavia tous ceux de charpente. Les légumes occupent la plus grande partie du terrein. Le petit espace consacré à la botanique, n'a que peu de plantes. La ménagerie, qui joint le jardin, est également déchue. Elle renfermoit autrefois un plus grand nombre d'oiseaux et de quadrupèdes, inconnus dans nos climats.

Ce sont les vignes qui couvrent principalement les campagnes voisines de la capitale. Leur produit est presqu'assuré dans un climat où la grêle et la gelée ne sont pas à craindre. Il semble que sous un ciel si pur, dans un terrein sablonneux, avec la facilité de choisir les meilleures expositions, on devroit obtenir une boisson exquise. Cependant, que ce soit le vice du climat ou la négligence des cultivateurs, elle est d'une qualité fort inférieure, à l'exception d'un vin sec, aigrelet et assez agréable, qui tire son origine de Madère, et que consomment les colons riches. Celui que l'Europe connoît sous le nom de Constance, et qui est blanc en partie et en partie rouge, n'est cueilli que dans un territoire de quinze arpens, sur des seps apportés autrefois de Perse. Pour en augmenter la quantité, on y mêle un vin muscat assez bon, que produisent des côteaux voisins. Une partie est livrée à la

compagnie

compagnie, au prix qu'elle-même a fixé ; le reste est vendu, à raison de douze cents francs la barrique, à tous ceux qui se présentent pour l'acheter.

Les grains se cultivent à une plus grande distance du cap. Ils sont toujours abondans et à un prix modique, à cause de la facilité des défrichemens, de l'abondance des engrais, de la faculté de laisser reposer les terres.

A quarante ou cinquante lieues du port, s'arrêtent les cultures. Dans un plus grand éloignement, il ne seroit pas possible de voiturer les denrées avec avantage. Les campagnes ne sont plus couvertes que de nombreux troupeaux qui deux ou trois fois l'année, sont conduits au chef-lieu de la colonie. Ils y sont échangés contre quelques marchandises apportées d'Europe et des Indes, ou absolument nécessaires ou seulement agréables. Les paisibles habitans de ces lieux écartés, connoissent peu le pain, et se nourrissent assez généralement de viandes fraîches ou salées, mêlées avec des légumes qui n'ont pas moins de goût à cette extrémité de l'Afrique que dans nos contrées. Nos fruits, qui la plupart n'ont pas dégénéré, sont une autre de leurs ressources. Ils tirent moins d'utilité des végétaux d'Asie, qui viennent mal,

dont quelques-uns même, tels que le sucre et le café, n'ont jamais pu être naturalisés.

Lorsque la compagnie forma son établissement du Cap, elle assigna gratuitement à chacun des premiers colons un terrein d'une lieue en quarré. Ces concessions et celles qui les suivirent, ont été depuis grevées d'un impôt à chaque mutation.

Cette innovation n'est pas le seul reproche que les colons fassent au monopole. Ils se plaignent du bas prix qu'il met aux denrées qu'il exige pour ses besoins. Ils se plaignent des entraves dont il embarrasse le débit des productions qu'il ne retient pas. Ils se plaignent des droits accordés à différens officiers sur tout ce qui est vendu dans le pays ou même exporté. Ils se plaignent de la défense qui leur est faite d'expédier le moindre bâtiment pour communiquer entr'eux ou pour aller chercher sur les côtes voisines les bois que la nature leur a refusés. Ils se plaignent de ce que, par des formalités aussi multipliées qu'inutiles, on les a réduits à emprunter à un intérêt excessif un argent qui donneroit plus d'extension à leurs cultures. Ils se plaignent de ce qu'étant la plupart Luthériens, il ne leur est pas permis de se procurer, à leur dépens, les consolations

de la religion. Ils forment une infinité d'autres plaintes, toutes graves, et qui la plupart paroissent fondées.

On devroit se hâter d'autant plus de redresser ces griefs, que les colons sont plus intéressans. Les mœurs sont simples, même dans la capitale. On n'y connoît aucun genre de spectacle; on n'y joue point; on n'y fait que très rarement des visites; on y parle peu. Les plaisirs des femmes se bornent à rendre heureux leurs époux, leurs enfans, leurs serviteurs, leurs esclaves mêmes.

Tandis qu'elles se livrent à ces soins touchans, les hommes s'occupent tout entiers des affaires extérieures. Sur le soir, lorsque les vents sont tombés, chaque famille réunie, va jouir de l'exercice de la promenade, de la douceur de l'air. La vie d'un jour est celle de toute l'année; et l'on ne s'apperçoit pas que cette uniformité nuise au bonheur.

Un trait à remarquer dans les mœurs de cette colonie, c'est qu'on y retrouve l'usage le plus précieux de la candeur des premiers âges. Une jeune personne devient-elle sensible, un aveu naïf suit de près cette impression délicieuse. L'amour, dit-elle, est une passion naturelle qui doit faire le charme de sa vie et

la dédommager du danger d'être mère. Celui qui a eu le bonheur de lui plaire est aussi-tôt chéri publiquement, s'il éprouve le goût qu'il inspire. Dans des liens libres et sacrés, que l'ambition, l'avarice et la vanité n'ont point formés, la confiance se joint à la tendresse; et ces deux sentimens produisent dans des ames simples, tranquilles et constantes, une union que les années et les événemens n'altèrent que très-rarement.

La colonie, qui n'a que sept cents hommes de troupes régulières pour sa défense, compte quinze mille Européens, Hollandais, Allemands et Français, dont la quatrième partie est en état de porter les armes. Ce nombre se seroit accru, si de funestes préjugés de religion n'eussent repoussé une infinité de malheureux, disposés à aller chercher la paix et l'abondance sous ces heureux climats. On ne comprend pas comment une république qui admet avec tant de succès tous les cultes dans ses provinces, a pu souffrir qu'une compagnie formée dans son sein, portât une odieuse intolérance au-delà des mers. Si le gouvernement a jamais la force de réprimer un abus si opposé à ses principes, la colonie se peuplera en raison de ses subsistances; et alors on pourra

sans inconvénient abolir la servitude qui, quoique moins pesante que partout ailleurs, est toujours une dégradation de l'espèce humaine.

Les esclaves sont au nombre de quarante ou cinquante mille. Les uns ont été achetés aux côtes d'Afrique ou à Madagascar; les autres viennent des îles Malaises. Ils sont nourris comme leurs maîtres, et ne sont condamnés qu'aux mêmes travaux. De tous les établissemens que l'Europe a formés dans les autres parties du monde, c'est le seul peut-être où les blancs aient daigné partager avec les noirs les occupations heureuses, nobles et vertueuses de la paisible agriculture.

Si les Hottentots avoient pu adopter ce goût, c'eût été un grand avantage pour la colonie : mais les foibles hordes de ces Africains qui étoient restées dans les limites des établissemens Hollandais, périrent toutes dans une épidémie en 1713. Il n'échappa aux horreurs de cette contagion qu'un très-petit nombre de familles, qui sont de quelque utilité pour la garde des troupeaux et pour le service domestique. Les tribus plus puissantes et qui occupoient les bords des rivières, le voisinage des bois, les terres abondantes en pâturages, obligées d'abandonner successivement les tombeaux et la

demeure de leurs pères, se sont toutes éloignées des frontières de leur oppresseur. L'injustice qu'elles éprouvoient a beaucoup ajouté à l'éloignement qu'elles avoient naturellement pour tous nos travaux. La vie oisive et indépendante que ces sauvages mènent dans leurs déserts, a pour eux des charmes inexprimables. Rien ne peut les en détacher. Un d'entre eux fut pris au berceau. On l'éleva dans nos mœurs et dans notre croyance. Il fut envoyé aux Indes et utilement employé dans le commerce. Les circonstances l'ayant ramené dans sa patrie, il alla visiter ses parens dans leur cabane. La singularité de ce qu'il vit le frappa. Il se couvrit d'une peau de brebis, et alla rapporter au fort ses habits Européens. « Je viens, » dit-il au gouverneur, je viens renoncer pour » toujours au genre de vie que vous m'aviez » fait embrasser. Ma résolution est de suivre » jusqu'à la mort la religion et les usages de » mes ancêtres. Je garderai pour l'amour de » vous le collier et l'épée que vous m'avez donnés. Trouvez bon que j'abandonne tout le » reste ». Il n'attendit point de réponse, et se dérobant par la fuite, on ne le revit jamais.

Quoique le caractère des Hottentots ne soit pas tel que l'avarice Hollandaise le desireroit,

la compagnie tire des avantages solides de sa colonie. A la vérité, la dîme du bled et du vin qu'elle perçoit, ses douanes et ses autres droits ne lui rendent pas au-delà de cent mille écus. Elle ne gagne pas cent mille livres sur les draps, les toiles, la clinquaillerie, le charbon de terre, quelques autres objets peu importans qu'elle y débite. Les frais inséparables d'un si grand établissement et ceux que la corruption y ajoute, absorbent au-delà de ces profits réunis. Aussi son utilité a-t-elle une autre base.

Les vaisseaux Hollandais qui vont aux Indes ou qui en reviennent, trouvent au Cap un asyle sûr, un ciel agréable, pur et tempéré, les nouvelles importantes des deux mondes. Ils y prennent du beurre, du fromage, du vin, des farines, une grande abondance de légumes salés pour leur navigation et pour leurs établissemens d'Asie, même depuis quelque tems deux ou trois cargaisons de bled pour l'Europe. Ces commodités et ces ressources augmenteroient encore, si la compagnie abdiquoit enfin les funestes préjugés qui n'ont cessé de l'égarer.

Jusqu'à nos jours, les productions du Cap ont eu si peu de valeur, que leurs cultivateurs ne pouvoient ni se vêtir, ni se procurer

aucune des commodités que leur sol ne leur donnoit pas. La raison de cet avilissement des denrées étoit qu'il étoit défendu aux colons de les vendre aux navigateurs étrangers, que la position, la guerre ou d'autres raisons attiroient dans leurs ports. La jalousie du commerce, l'un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité, avoit inspiré cette interdiction barbare. Le but d'un si odieux systême étoit de dégoûter des Indes les autres nations commerçantes. Elles ne pouvoient attendre des secours que de l'administration, qui, pour ne pas s'écarter de son plan, les mettoit toujours à un prix excessif. Depuis même que l'expérience d'un siècle entier a fait abandonner des vues si chimériques, et qu'on a perdu l'espoir d'éloigner de l'Asie les autres peuples, les habitans du Cap n'ont pas été autorisés à un commerce libre de toutes leurs denrées. A la vérité, Tulbagh et quelques autres chefs éclairés se sont montrés plus faciles, ce qui a répandu un peu d'aisance : mais on a toujours été réduit à endormir ou à corrompre le monopole. La compagnie ne verra-t-elle jamais que les richesses des colons doivent tôt ou tard devenir les siennes ? En adoptant les idées que nous osons lui pro-

poser, elle suivra l'esprit de ses fondateurs, qui ne faisoient rien au hasard, et qui n'avoient pas attendu les événemens heureux dont nous avons rendu compte, pour s'occuper du soin de donner un centre à leur puissance. Ils avoient jetté les yeux sur Java dès 1609.

XIX. *Empire des Hollandais dans l'île de Java.*

Cette île, qui peut avoir deux cents lieues de long, sur une largeur de trente et quarante, paroissoit avoir été conquise par les Malais à une époque assez reculée. Un mahométisme fort superstitieux en étoit le culte dominant. Il y avoit encore, dans l'intérieur du pays, quelques idolâtres; et c'étoient les seuls hommes de Java qui ne fussent point parvenus au dernier degré de la dépravation. L'île, autrefois soumise à un seul monarque, se trouvoit alors partagée entre plusieurs souverains, qui étoient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ces dissensions éternelles avoient entretenu, chez ces peuples, l'oubli des mœurs et l'esprit militaire. Ennemis de l'étranger, sans confiance entre eux; on ne voyoit point de nation qui parût mieux sentir la haine. C'est là que l'homme étoit un loup pour l'homme. Il sembloit que

l'envie de se nuire, et non le besoin de s'entr'aider, les eût rassemblés en société. Le Javanois n'abordoit point son frère, sans avoir le poignard à la main; toujours en garde contre un attentat, ou toujours prêt à le commettre. Les grands avoient beaucoup d'esclaves qu'ils achetoient, qu'ils faisoient à la guerre, ou qui s'engageoient pour dettes. Ils les traitoient avec inhumanité. C'étoient les esclaves qui cultivoient la terre, et qui faisoient tous les travaux pénibles. Le Javanois mâchoit du bétel, fumoit de l'opium, vivoit avec ses concubines, combattoit ou dormoit. On trouvoit dans ce peuple beaucoup d'esprit; mais il y restoit peu de traces de principes moraux. Il sembloit moins un peuple peu avancé, qu'une nation dégénérée. C'étoient des hommes, qui, d'un gouvernement réglé, étoient passés à une espèce d'anarchie; et qui se livroient sans frein aux mouvemens impétueux que la nature donne dans ces climats.

Un caractère si corrompu ne changea rien aux vues de la compagnie sur Java. Elle pouvoit être traversée par les Anglais, alors en possession d'une partie du commerce de cette île. Cet obstacle fut bientôt levé. La

foiblesse de Jacques Iᵉʳ, et la corruption de son conseil, rendoient ces fiers Bretons si timides, qu'ils se laissèrent supplanter, sans faire des efforts dignes de leur courage. Les naturels du pays, privés de cet appui, furent asservis. Ce fut l'ouvrage du tems, de l'adresse, de la politique.

Une des maximes fondamentales des Portugais, avoit été d'engager les princes qu'ils vouloient mettre ou tenir sous l'oppression, d'envoyer leurs enfans à Goa, pour y être élevés aux dépens de la cour de Lisbonne, et s'y naturaliser, en quelque manière, avec ses mœurs et ses principes. Mais cette idée, bonne en elle-même, les conquérans l'avoient gâtée, en admettant ces jeunes gens à leurs plaisirs les plus criminels, à leurs plus honteuses débauches. Il arrivoit de-là que ces Indiens, mûris par l'âge, ne pouvoient s'empêcher de haïr, de mépriser du moins des instituteurs si corrompus. En adoptant cette pratique, les Hollandais la perfectionnèrent. Ils cherchèrent à bien convaincre leurs élèves de la foiblesse, de la légéreté, de la perfidie de leurs sujets; et plus encore de la puissance, de la sagesse, de la fidélité de la compagnie. Avec cette méthode, ils affermi-

rent leurs usurpations : mais, il faut le dire ; la perfidie, la cruauté, furent aussi les moyens qu'employèrent les Hollandais.

Le gouvernement de l'île, qui avoit pour unique base les loix féodales, sembloit appeller la discorde. On arma le père contre le fils, le fils contre le père. Les prétentions du foible contre le fort, du fort contre le foible, furent appuyées suivant les circonstances. Tantôt on prenoit le parti du monarque, et tantôt celui des vassaux. Si quelqu'un montroit sur le trône des talens redoutables, on lui suscitoit des concurrens. Ceux que l'or ou les promesses ne séduisoient pas, étoient subjugués par la crainte. Chaque jour amenoit quelque révolution, toujours préparée par les tyrans, et toujours à leur avantage. Il se trouvèrent enfin les maîtres des postes importans de l'intérieur, et des forts bâtis sur les côtes.

L'exécution de ce plan d'usurpation n'étoit encore qu'ébauchée, lorsqu'on établit à Java un gouverneur qui eut un palais, des gardes, un extérieur imposant. La compagnie crut devoir s'écarter des principes d'économie qu'elle avoit suivis jusqu'alors. Elle étoit persuadée que les Portugais avoient tiré un grand avan-

tage de la cour brillante que tenoient les vice-rois de Goa; qu'on devoit éblouir les peuples de l'Orient pour mieux les subjuguer; et qu'il falloit frapper l'imagination et les yeux des Indiens, plus aisés à conduire par les sens que les habitans de nos climats.

Les Hollandais avoient une autre raison; pour se donner un air de grandeur. On les avoit peints à l'Asie comme des pirates; sans patrie, sans loix et sans maître. Pour faire tomber ces calomnies, ils proposèrent à plusieurs états voisins de Java, d'envoyer des ambassadeurs au prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet leur procura le double avantage d'en imposer aux Orientaux, et de flatter l'ambition du stathouder, dont la protection leur étoit nécessaire pour les raisons que nous allons dire.

Lorsqu'on avoit accordé à la compagnie son privilège exclusif, on y avoit assez mal-à-propos compris le détroit de Magellan, qui ne devoit avoir rien de commun avec les Indes orientales. Isaac Lemaire, un de ces négocians riches et entreprenans, qu'on devroit regarder par-tout comme les bienfaiteurs de leur patrie, forma le projet de pénétrer dans la mer du Sud, par les terres

australes; puisque la seule voie, connue alors pour y arriver, étoit interdite. Deux vaisseaux qu'il expédia en 1615, passèrent par un détroit, qui depuis a porté son nom, situé entre le cap de Horn et l'île des Etats, et furent conduits par les événemens à Java. Ils y furent confisqués, et ceux qui les montoient, envoyés prisonniers en Europe.

Cet acte de tyrannie révolta les esprits déjà prévenus contre tous les commerces exclusifs. Il parut absurde, qu'au lieu des encouragemens que méritent ceux qui tentent des découvertes, un état purement commerçant mît des entraves à leur industrie. Le monopole, que l'avarice des particuliers souffroit impatiemment, devint plus odieux, quand la compagnie donna aux concessions qui lui avoient éte faites plus d'étendue qu'elles n'en devoient avoir. On sentoit que son orgueil et son crédit augmentant avec sa puissance, les intérêts de la nation seroient sacrifiés dans la suite aux intérêts, aux fantaisies même de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qu'il auroit succombé sous la haine publique, et qu'on ne lui auroit pas renouvellé son privilège qui alloit expirer, s'il n'avoit été soutenu par le prince Maurice, favorisé par les Etats-Géné-

raux, et encouragé à faire tête à l'orage, par la consistance que lui donnoit son établissement à Java.

Quoique divers mouvemens, plusieurs guerres, quelques conspirations aient troublé la tranquillité de cette île, elle ne laisse pas d'être assujettie aux Hollandais, de la manière dont il leur convient qu'elle le soit.

Bantam en occupe la partie occidentale. Un de ses despotes, qui avoit remis la couronne à son fils, fut rappellé au trône en 1680, par son inquiétude naturelle, par la mauvaise conduite de son successeur, et par une faction puissante. Son parti alloit prévaloir; lorsque le jeune monarque, assiégé par une armée de trente mille hommes dans sa capitale, où il n'avoit pour appui que les compagnons de ses débauches, implora la protection des Hollandais. Ils volèrent à son secours, battirent ses ennemis, le délivrèrent d'un rival, et rétablirent son autorité. Quoique l'expédition eût été vive, courte, rapide, et par conséquent peu dispendieuse; on ne laissa pas de faire monter les dépenses de la guerre à des sommes prodigieuses. La situation des choses ne permettoit pas de discuter le prix d'un si grand service, et l'épuisement des

finances ôtoit la possibilité de l'acquitter. Dans cette extrémité, le foible roi se détermina à se mettre dans les fers, à y mettre ses descendans, en accordant à ses défenseurs le commerce exclusif de ses états.

La compagnie maintient ce grand privilège avec trois cent soixante-huit hommes, distribués dans deux mauvais forts, dont l'un sert d'habitation à son gouverneur, et l'autre de palais au roi. Cet établissement ne lui coûte que 110,000 livres, qu'elle retrouve sur les marchandises qu'elle y débite. Elle a, en pur bénéfice, ce qu'elle peut gagner sur trois millions pesant de poivre, qu'on s'est obligé de lui livrer à 28 livres 3 sols le cent.

C'est peu de chose en comparaison de ce que la compagnie tire de Cheribon, qu'elle a réduit sans effort, sans intrigue et sans dépenses. A peine les Hollandais s'étoient établis à Java, que le sultan de cet état resserré, mais très-fertile, se mit sous leur protection, pour éviter le joug d'un voisin plus puissant que lui. Il leur livre annuellement trois millions trois cent mille livres pesant de riz, à 25 livres 12 sols le millier. Un million de sucre, dont le plus beau est payé 15 liv. 6 sols 8 deniers le cent; un million deux

cent mille livres de café, à 4 sols 4 den. la livre; cent quintaux de poivre, à 5 sols 2 d. la livre; trente mille livres de coton, dont le plus beau n'est payé que 1 liv. 11 s. 4 den. la livre; six cent mille livres d'areque, à 13 liv. 4 s. le cent. Quoique des prix si bas soient un abus manifeste de la foiblesse des habitans, cette injustice n'a jamais mis les armes à la main du peuple de Cheribon, le plus doux, le plus civilisé de l'île. Cent Européens suffisent pour le tenir dans les fers. La dépense de cet établissement ne monte pas au-dessus de 45,100 livres, qu'on gagne sur les toiles qu'on y porte.

L'empire de Mataran, qui s'étendoit autrefois sur l'île entière, dont il embrasse encore la plus grande partie, a été subjugué plus tard. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattoit encore pour son indépendance, lorsque le fils et le frère d'un souverain, mort en 1704, se disputèrent sa dépouille. La nation se partagea entre les deux concurrens. Celui que l'ordre de la succession appelloit au trône, prenoit si visiblement le dessus, qu'il ne devoit pas tarder à se voir tout-à-fait le maître, si les Hollandais ne se fussent déclarés pour son rival. Les intérêts que ces

républicains avoient embrassés, prévalurent à la fin : mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus répétés, plus savans, plus opiniâtres qu'on ne devoit s'y attendre. Le jeune prince qu'on vouloit priver de la succession du roi son père, montra tant d'intrépidité, de prudence et de fermeté, qu'il auroit triomphé, sans l'avantage que ses ennemis tiroient de leurs magasins, de leurs forteresses et de leurs vaisseaux. Son oncle occupa sa place : mais ce ne fut que pour s'en montrer indigne.

La compagnie, en lui remettant le sceptre, lui dicta des loix. Elle choisit le lieu où il devoit fixer sa cour, et s'assura de lui par une citadelle où est établi une garde qui n'a de fonction apparente, que celle de veiller à la conservation du prince. Après toutes ces précautions, elle se fit un art de l'endormir dans le sein des voluptés, d'amuser son avarice par des présens, de flatter sa vanité par des ambassades éclatantes. Depuis cette époque, le prince et ses successeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devoient jouer, n'ont été que les vils instrumens du despotisme de la compagnie. Elle n'a besoin, pour le soutenir, que de trois

cents cavaliers et de quatre cents soldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte 835,000 livres.

On est bien dédommagé de cette dépense par les avantages qu'elle assure. Les ports de cet état sont devenus les chantiers où l'on construit tous les petits bâtimens, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiseries nécessaires pour ses différens établissemens de l'Inde, et pour une partie des colonies étrangères. Elle y charge encore les productions que le royaume s'est obligé à lui livrer, c'est-à-dire, quinze millions pesant de riz, à 17 liv. 12 sols le millier; tout le sel qu'elle demande à 10 livres 7 sols 10 deniers le millier; cent mille livres de poivre, à 21 liv. 2 sols 4 den. le cent; tout l'indigo qu'on cueille à 3 liv. 2 sols la livre; le cadjang, dont ses vaisseaux ont besoin, à 28 l. 3 s. 2 d. le millier; le fil de coton, depuis 13 sols jusqu'à 1 liv. 13 s. suivant sa qualité; le peu qu'on y cultive de cardamome à un prix honteux.

La compagnie dédaigna long-tems toute liaison avec Balimbuam, situé à la pointe orientale de l'île. Sans doute qu'elle ne voyoit point de jour à tirer avantage de cette

contrée. Quel qu'ait été le motif des Hollandais, ce pays a été attaqué dans les derniers tems. Après deux ans de combats opiniâtres et de succès variés, les armes de l'Europe ont prévalu en 1768. Le prince Indien, vaincu et prisonnier, a fini ses jours dans la citadelle de Batavia ; et sa famille a été embarquée pour le cap de Bonne-Espérance, où elle terminera, dans l'île Roben, une carrière déplorable.

Nous ignorons quel usage les vainqueurs ont fait de leur conquête. Nous ne savons pas davantage quel profit il leur reviendra d'avoir détrôné le roi de Madure, île fertile et voisine de Mataram, pour y placer son fils comme gouverneur. Ce qui nous est malheureusement trop connu, c'est qu'indépendamment du joug tyrannique de la compagnie, tous les peuples de Java ont à supporter les vexations plus odieuses, s'il est possible, de ses trop nombreux agens. Ces hommes avides et injustes se servent habituellement de faux poids et de fausses mesures pour grossir la quantité de denrées ou de marchandises qu'on doit leur livrer. Cette infidélité, dont ils profitent seuls, n'a jamais été punie ; et rien ne fait espérer qu'elle puisse l'être un jour.

Du reste, la compagnie, contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanois, en sappant peu-à-peu les mauvaises loix qui l'entretenoient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s'être assurée d'un commerce entièrement exclusif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'île. Tout son domaine se réduit au petit royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnèrent la conquête de cet état, et la tyrannie qui la suivit, en firent un désert. Il resta inculte et sans industrie.

Les Hollandais, ceux sur-tout qui vont chercher la fortune aux Indes, n'étoient guère propres à tirer ce sol excellent d'un si grand anéantissement. On imagina plusieurs fois de recourir aux Allemands, dont, avec l'encouragement de quelques avances ou de quelques gratifications, on auroit dirigé les travaux de la manière la plus utile pour la compagnie. Ce que ces hommes laborieux auroient fait dans les campagnes, des ouvriers en soie tirés de la Chine, des tisserands en toile appellés du Coromandel, l'auroient exécuté dans des ateliers pour la prospérité des manufactures. Comme ces projets utiles ne favorisoient en rien l'intérêt particulier, ils restèrent toujours

de simples projets. Enfin, les généraux Imohff et Mossel, frappés d'un si grand désordre, ont cherché à y remédier.

Pour y réussir, ils ont vendu à des Chinois, à des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppression avoit mises dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en étoit promis. Les nouveaux propriétaires ont consacré la plus grande partie de leur domaine à l'éducation des troupeaux, dont ils trouvoient un débit libre, facile et avantageux. L'industrie se seroit tournée vers des objets plus importans, si la compagnie n'eût pas exigé qu'on lui livrât toutes les productions au même prix que dans le reste de l'île. Le monopole a réduit les cultures à dix mille livres pesant d'indigo, à vingt-cinq mille livres de coton, à cent cinquante mille livres de poivre, à dix millions de sucre, à quelques autres articles peu importans.

Ces produits, ainsi que tous ceux de Java, sont portés à Batavia, bâti sur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra, au sixième degré de latitude méridionale.

Une ville, qui donnoit un entrepôt si considérable, a dû s'embellir successivement. Ce-

pendant, à l'exception d'une église recemment bâtie, aucun monument n'y a de l'élégance ou de la grandeur. Les édifices publics sont généralement lourds, sans grace et sans proportions. Si les maisons ont des commodités et une distribution convenable à la nature du climat, leurs façades sont trop uniformes et de mauvais goût. En aucun lieu du monde, les rues ne sont plus larges et mieux percées. Par-tout, elles offrent aux gens de pied des trottoirs propres et solides. La plupart sont traversées par des canaux bordés des deux côtés de superbes arbres qui donnent un ombrage délicieux; et ces canaux, tous navigables, portent les denrées et les marchandises jusqu'aux magasins destinés à les recevoir. Quoique la chaleur, qui devroit être naturellement excessive à Batavia, y soit tempérée par un vent de mer fort agréable, qui s'élève tous les jours à dix heures, et qui dure jusqu'à quatre; quoique les nuits soient rafraîchiés par des vents de terre qui tombent à l'aurore, l'air est très-mal sain dans cette capitale des Indes Hollandaises et le devient tous les jours davantage. Il est prouvé par des registres d'une autorité certaine, que, depuis 1714 jusqu'en 1776, il a péri, dans l'hôpital seulement,

quatre-vingt-sept mille matelots ou soldats. Parmi les habitans, à peine en voit-on un dont le visage annonce une santé parfaite. Jamais les traits ne sont animés de couleurs vives. La beauté, si impérieuse ailleurs, est sans mouvement et sans vie. L'on parle de la mort avec autant d'indifférence que dans les armées. Annonce-t-on qu'un citoyen qui se portoit bien, n'est plus, nulle surprise pour un événement si ordinaire. L'avarice se borne à dire : *Il ne me devoit rien*, ou bien : *Il faut que je me fasse payer par ses héritiers.*

On ne sera point étonné de ce vice du climat, si l'on considère que, pour la facilité de la navigation, Batavia a été placé sur les bords d'une mer, la plus sale qui soit au monde ; dans une plaine marécageuse et souvent inondée ; le long d'un grand nombre de canaux remplis d'une eau croupissante, couverts des immondices d'une cité immense ; entourés de grands arbres qui gênent la circulation de l'air, et s'opposent à la dispersion des vapeurs fétides qui s'en élèvent.

Pour diminuer les dangers et le dégoût de ces exhalaisons infectes, on brûle, sans interruption, des bois et des résines aromatiques ; on s'enivre d'odeurs ; on remplit les apparte-

mens

mens d'innombrables fleurs, la plupart inconnues dans nos contrées. Les chambres même où l'on couche, respirent le plus délicat, le plus pur de tous les parfums. Ces précautions sont en usage jusque dans les campagnes, où tous les champs, tous les jardins sont entourés d'eaux stagnantes et mal-saines. Elles ne suffisent pas même pour y conserver, et encore moins pour y rétablir la santé. Aussi les gens opulens ont-ils sur des montagnes très-élevées, qui terminent la plaine, des habitations où ils vont plusieurs fois dans l'année, respirer un air frais et sain. Malgré les volcans qu'on y voit fumer continuellement, et qui occasionnent d'assez fréquens tremblemens de terre, les malades ne tardent pas à y recouvrer leurs forces; mais pour les perdre de nouveau après leur retour à Batavia.

Cependant la population est immense dans cette cité célèbre. Indépendamment des cent cinquante mille esclaves, dispersés sur un vaste territoire, perdu en objets d'agrément, ou consacré à la culture, il y en a beaucoup d'employés dans la ville même au service domestique. C'étoient originairemen des hommes indépendans, enlevés la plupart par force ou par adresse, aux Moluques, à Célèbes, ou

dans d'autres îles. Cette atrocité a rempli leurs cœurs de rage; et jamais ils ne perdent le desir d'empoisonner ou de massacrer des maîtres barbares.

Les Indiens libres sont moins aigris. Il s'en trouve de tous les pays situés à l'Est de l'Asie. Chaque peuple conserve sa physionomie, sa couleur, son habillement, ses usages, son culte et son industrie. Il a un chef qui veille à ses intérêts, qui termine les différens étrangers à l'ordre public. Pour contenir tant de nations diverses et si ennemies les unes des autres, il a été porté des loix atroces, et ces loix sont maintenues avec une sévérité impitoyable. Elles ne sont impuissantes que contre les Européens, qui sont rarement punis, et qui ne le sont presque jamais de peines capitales.

Entre ces nations, les Chinois méritent une attention particulière. Depuis long-tems ils se portoient en foule à Batavia, où ils avoient amassé des trésors immenses. En 1740, ils furent soupçonnés ou accusés de méditer des projets funestes. On en fit un massacre horrible, soit pour les punir, soit pour s'enrichir de leurs dépouilles. Comme ce sont les sujets les plus abjects de cette célèbre contrée qui s'expatrient, ce traitement injuste et jamais mérité, ne les

a pas éloignés d'un établissement où il y a de gros gains à faire, et l'on en compte environ deux cents mille dans la colonie. Ils y exercent presque exlusivement tous les genres d'industrie. Ils y sont les seuls bons cultivateurs; ils y conduisent toutes les manufactures. Cette utilité, si publique et si étendue, n'empêche pas qu'ils ne soient asservis à une forte capitation et à d'autres tributs plus humilians encore. Un pavillon arboré sur un lieu élevé, les avertit tous les mois de leurs obligations. S'ils manquent à quelqu'une, une amende considérable est la moindre des peines qu'on leur inflige.

Il peut y avoir dix mille blancs dans la ville. Quatre mille d'entr'eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point inconcevable. Cette dégradation doit être singulièremett attribuée à l'usage généralement reçu, d'abandonner leur éducation à des esclaves.

Malgré la quantité prodigieuse d'insectes, plus dégoûtans que dangereux, qui couvrent le pays, la plupart de ces hommes blancs y mènent une vie délicieuse, au moins en apparence. Les plaisirs de tous les genres se succèdent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Indépendamment de ce que peut fournir pour une chère délicate un sol abondant en produc-

républicains avoient embrassés, prévalurent à la fin : mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus répétés, plus savans, plus opiniâtres qu'on ne devoit s'y attendre. Le jeune prince qu'on vouloit priver de la succession du roi son père, montra tant d'intrépidité, de prudence et de fermeté, qu'il auroit triomphé, sans l'avantage que ses ennemis tiroient de leurs magasins, de leurs forteresses et de leurs vaisseaux. Son oncle occupa sa place : mais ce ne fut que pour s'en montrer indigne.

La compagnie, en lui remettant le sceptre, lui dicta des loix. Elle choisit le lieu où il devoit fixer sa cour, et s'assura de lui par une citadelle où est établi une garde qui n'a de fonction apparente, que celle de veiller à la conservation du prince. Après toutes ces précautions, elle se fit un art de l'endormir dans le sein des voluptés, d'amuser son avarice par des présens, de flatter sa vanité par des ambassades éclatantes. Depuis cette époque, le prince et ses successeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devoient jouer, n'ont été que les vils instrumens du despotisme de la compagnie. Elle n'a besoin, pour le soutenir, que de trois

cents cavaliers et de quatre cents soldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte 835,000 livres.

On est bien dédommagé de cette dépense par les avantages qu'elle assure. Les ports de cet état sont devenus les chantiers où l'on construit tous les petits bâtimens, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiseries nécessaires pour ses différens établissemens de l'Inde, et pour une partie des colonies étrangères. Elle y charge encore les productions que le royaume s'est obligé à lui livrer, c'est-à-dire, quinze millions pesant de riz, à 17 liv. 12 sols le millier; tout le sel qu'elle demande à 10 livres 7 sols 10 deniers le millier; cent mille livres de poivre, à 21 liv. 2 sols 4 den. le cent; tout l'indigo qu'on cueille à 3 liv. 2 sols la livre; le cadjang, dont ses vaisseaux ont besoin, à 28 l. 3 s. 2 d. le millier; le fil de coton, depuis 13 sols jusqu'à 1 liv. 13 s. suivant sa qualité; le peu qu'on y cultive de cardamome à un prix honteux.

La compagnie dédaigna long-tems toute liaison avec Balimbuam, situé à la pointe orientale de l'île. Sans doute qu'elle ne voyoit point de jour à tirer avantage de cette

contrée. Quel qu'ait été le motif des Hollandais, ce pays a été attaqué dans les derniers tems. Après deux ans de combats opiniâtres et de succès variés, les armes de l'Europe ont prévalu en 1768. Le prince Indien, vaincu et prisonnier, a fini ses jours dans la citadelle de Batavia; et sa famille a été embarquée pour le cap de Bonne-Espérance, où elle terminera, dans l'île Roben, une carrière déplorable.

Nous ignorons quel usage les vainqueurs ont fait de leur conquête. Nous ne savons pas davantage quel profit il leur reviendra d'avoir détrôné le roi de Madure, île fertile et voisine de Mataram, pour y placer son fils comme gouverneur. Ce qui nous est malheureusement trop connu, c'est qu'indépendamment du joug tyrannique de la compagnie, tous les peuples de Java ont à supporter les vexations plus odieuses, s'il est possible, de ses trop nombreux agens. Ces hommes avides et injustes se servent habituellement de faux poids et de fausses mesures pour grossir la quantité de denrées ou de marchandises qu'on doit leur livrer. Cette infidélité, dont ils profitent seuls, n'a jamais été punie; et rien ne fait espérer qu'elle puisse l'être un jour.

Du reste, la compagnie, contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanois, en sappant peu-à-peu les mauvaises loix qui l'entretenoient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s'être assurée d'un commerce entièrement exclusif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'île. Tout son domaine se réduit au petit royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnèrent la conquête de cet état, et la tyrannie qui la suivit, en firent un désert. Il resta inculte et sans industrie.

Les Hollandois, ceux sur-tout qui vont chercher la fortune aux Indes, n'étoient guère propres à tirer ce sol excellent d'un si grand anéantissement. On imagina plusieurs fois de recourir aux Allemands, dont, avec l'encouragement de quelques avances ou de quelques gratifications, on auroit dirigé les travaux de la manière la plus utile pour la compagnie. Ce que ces hommes laborieux auroient fait dans les campagnes, des ouvriers en soie tirés de la Chine, des tisserands en toile appellés du Coromandel, l'auroient exécuté dans des ateliers pour la prospérité des manufactures. Comme ces projets utiles ne favorisoient en rien l'intérêt particulier, ils restèrent toujours

de simples projets. Enfin, les généraux Imohff et Mossel, frappés d'un si grand désordre, ont cherché à y remédier.

Pour y réussir, ils ont vendu à des Chinois, à des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppression avoit mises dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en étoit promis. Les nouveaux propriétaires ont consacré la plus grande partie de leur domaine à l'éducation des troupeaux, dont ils trouvoient un débit libre, facile et avantageux. L'industrie se seroit tournée vers des objets plus importans, si la compagnie n'eût pas exigé qu'on lui livrât toutes les productions au même prix que dans le reste de l'île. Le monopole a réduit les cultures à dix mille livres pesant d'indigo, à vingt-cinq mille livres de coton, à cent cinquante mille livres de poivre, à dix millions de sucre, à quelques autres articles peu importans.

Ces produits, ainsi que tous ceux de Java, sont portés à Batavia, bâti sur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra, au sixième degré de latitude méridionale.

Une ville, qui donnoit un entrepôt si considérable, a dû s'embellir successivement. Ce-

pendant, à l'exception d'une église recemment bâtie, aucun monument n'y a de l'élégance ou de la grandeur. Les édifices publics sont généralement lourds, sans grace et sans proportions. Si les maisons ont des commodités et une distribution convenable à la nature du climat, leurs façades sont trop uniformes et de mauvais goût. En aucun lieu du monde, les rues ne sont plus larges et mieux percées. Par-tout, elles offrent aux gens de pied des trottoirs propres et solides. La plupart sont traversées par des canaux bordés des deux côtés de superbes arbres qui donnent un ombrage délicieux; et ces cananx, tous navigables, portent les denrées et les marchandises jusqu'aux magasins destinés à les recevoir. Quoique la chaleur, qui devroit être naturellement excessive à Batavia, y soit tempérée par un vent de mer fort agréable, qui s'élève tous les jours à dix heures, et qui dure jusqu'à quatre; quoique les nuits soient rafraîchiés par des vents de terre qui tombent à l'aurore, l'air est très-mal sain dans cette capitale des Indes Hollandaises et le devient tous les jours davantage. Il est prouvé par des registres d'une autorité certaine, que, depuis 1714 jusqu'en 1776, il a péri, dans l'hôpital seulement,

quatre-vingt-sept mille matelots ou soldats. Parmi les habitans, à peine en voit-on un dont le visage annonce une santé parfaite. Jamais les traits ne sont animés de couleurs vives. La beauté, si impérieuse ailleurs, est sans mouvement et sans vie. L'on parle de la mort avec autant d'indifférence que dans les armées. Annonce-t-on qu'un citoyen qui se portoit bien, n'est plus, nulle surprise pour un événement si ordinaire. L'avarice se borne à dire : *Il ne me devoit rien*, ou bien : *Il faut que je me fasse payer par ses héritiers.*

On ne sera point étonné de ce vice du climat, si l'on considère que, pour la facilité de la navigation, Batavia a été placé sur les bords d'une mer, la plus sale qui soit au monde ; dans une plaine marécageuse et souvent inondée ; le long d'un grand nombre de canaux remplis d'une eau croupissante, couverts des immondices d'une cité immense ; entourés de grands arbres qui gênent la circulation de l'air, et s'opposent à la dispersion des vapeurs fétides qui s'en élèvent.

Pour diminuer les dangers et le dégoût de ces exhalaisons infectes, on brûle, sans interruption, des bois et des résines aromatiques ; on s'enivre d'odeurs ; on remplit les apparte-

mens

mens d'innombrables fleurs, la plupart inconnues dans nos contrées. Les chambres même où l'on couche, respirent le plus délicat, le plus pur de tous les parfums. Ces précautions sont en usage jusque dans les campagnes, où tous les champs, tous les jardins sont entourés d'eaux stagnantes et mal-saines. Elles ne suffisent pas même pour y conserver, et encore moins pour y rétablir la santé. Aussi les gens opulens ont-ils sur des montagnes très-élevées, qui terminent la plaine, des habitations où ils vont plusieurs fois, dans l'année, respirer un air frais et sain. Malgré les volcans qu'on y voit fumer continuellement, et qui occasionnent d'assez fréquens tremblemens de terre, les malades ne tardent pas à y recouvrer leurs forces; mais pour les perdre de nouveau après leur retour à Batavia.

Cependant la population est immense dans cette cité célèbre. Indépendamment des cent cinquante mille esclaves, dispersés sur un vaste territoire, perdu en objets d'agrément, ou consacré à la culture, il y en a beaucoup d'employés dans la ville même au service domestique. C'étoient originairemen des hommes indépendans, enlevés la plupart par force ou par adresse, aux Moluques, à Célèbes, ou

dans d'autres îles. Cette atrocité a rempli leurs cœurs de rage; et jamais ils ne perdent le desir d'empoisonner ou de massacrer des maîtres barbares.

Les Indiens libres sont moins aigris. Il s'en trouve de tous les pays situés à l'Est de l'Asie. Chaque peuple conserve sa physionomie, sa couleur, son habillement, ses usages, son culte et son industrie. Il a un chef qui veille à ses intérêts, qui termine les différens étrangers à l'ordre public. Pour contenir tant de nations diverses et si ennemies les unes des autres, il a été porté des loix atroces, et ces loix sont maintenues avec une sévérité impitoyable. Elles ne sont impuissantes que contre les Européens, qui sont rarement punis, et qui ne le sont presque jamais de peines capitales.

Entre ces nations, les Chinois méritent une attention particulière. Depuis long-tems ils se portoient en foule à Batavia, où ils avoient amassé des trésors immenses. En 1740, ils furent soupçonnés ou accusés de méditer des projets funestes. On en fit un massacre horrible, soit pour les punir, soit pour s'enrichir de leurs dépouilles. Comme ce sont les sujets les plus abjects de cette célèbre contrée qui s'expatrient, ce traitement injuste et jamais mérité, ne les

a pas éloignés d'un établissement où il y a de gros gains à faire, et l'on en compte environ deux cents mille dans la colonie. Ils y exercent presque exlusivement tous les genres d'industrie. Ils y sont les seuls bons cultivateurs ; ils y conduisent toutes les manufactures. Cette utilité, si publique et si étendue, n'empêche pas qu'ils ne soient asservis à une forte capitation et à d'autres tributs plus humilians encore. Un pavillon arboré sur un lieu élevé, les avertit tous les mois de leurs obligations. S'ils manquent à quelqu'une, une amende considérable est la moindre des peines qu'on leur inflige.

Il peut y avoir dix mille blancs dans la ville. Quatre mille d'entr'eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point inconcevable. Cette dégradation doit être singulièremett attribuée à l'usage généralement reçu, d'abandonner leur éducation à des esclaves.

Malgré la quantité prodigieuse d'insectes, plus dégoûtans que dangereux, qui couvrent le pays, la plupart de ces hommes blancs y mènent une vie délicieuse, au moins en apparence. Les plaisirs de tous les genres se succèdent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Indépendamment de ce que peut fournir pour une chère délicate un sol abondant en produc-

tions qui lui sont propres, ou que l'art y a naturalisées, les tables sont surchargées de ce que l'Europe et l'Asie fournissent de plus rare et de plus exquis. On y prodigue les vins les plus chers. Les eaux même de l'île, regardées avec raison comme mal-saines ou peu agréables, sont remplacées par celles de *Selfe*, arrivées avec de grands frais du fond de l'Allemagne.

Une dissipation si générale chez un peuple que, dans le reste du globe, on trouve si économe et si laborieux, semble annoncer une corruption qui n'a plus de bornes. Cependant les mœurs ne sont guère plus libres à Batavia que dans les autres établissemens formés par les Européens aux Indes. Les liens même du mariage y sont peut-être moins relâchés qu'ailleurs. Il n'y a que des hommes sans engagement qui se permettent d'avoir des concubines, le plus souvent esclaves. Les prêtres avoient cherché à rompre le cours de ces liaisons toujours obscures, en refusant de baptiser les enfans qui leur devoient le jour: ils sont moins sévères, depuis qu'un charpentier qui vouloit que son fils eût une religion, se mit en disposition de le faire circoncire.

Le luxe a fait encore plus de résistance que

le concubinage. Les femmes, qui ont toutes l'ambition de se distinguer par la richesse des habits, par la magnificence des équipages, poussent à l'excès ce goût pour le faste. Jamais elles ne se montrent en public qu'avec un cortège nombreux d'esclaves, traînées dans des chars dorés, ou portées dans de superbes palanquins. La compagnie voulut en 1758 modérer leur passion pour les diamans. Ses réglemens furent reçus avec mépris. C'eût été, en effet, une étrange singularité que l'usage des pierreries fût devenu étranger au pays même où elles naissent, et que des négocians eussent réussi à régler aux Indes un luxe qu'ils apportent, pour le répandre ou pour l'augmenter dans nos contrées. La force et l'exemple d'un gouvernement Européen luttent en vain contre les loix et les mœurs du climat d'Asie.

Cependant on retrouve quelques traits du caractère Hollandais dans les campagnes. Rien n'est plus agréable que les environs de Batavia. Ils sont couverts de maisons propres et riantes; de potagers remplis de légumes fort supérieurs à ceux de nos climats; de vergers, dont les fruits variés ont un goût exquis; de bosquets, qui donnent un ombrage délicieux; de jardins fort ornés, même avec goût. Il est

du bon air d'y vivre habituellement ; et les gens en place ne vont guère à la ville que pour les affaires du gouvernement. On arrive à ces retraites charmantes par des chemins larges, unis, faciles, bordés d'arbres plantés au cordeau et taillés avec symétrie.

Batavia est situé dans l'enfoncement d'une baie profonde, couverte par plusieurs îles de grandeur médiocre, qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'est proprement qu'une rade ; mais on y est en sûreté contre tous les vents et dans toutes les saisons, comme dans le meilleur port. Les bâtimens qui y arrivent ou qui en partent, reçoivent une partie de leur cargaison et les réparations dont ils ont besoin dans la petite île d'Ornus, qui n'en est éloignée que de deux lieues, et où l'on a formé des chantiers et des magasins. Ces navires entroient, il y a soixante ans, dans la rivière qui se jette dans la mer, après avoir fertilisé les terres et rafraîchi la ville. Elle n'est plus accessible que pour des bateaux, depuis qu'il s'est formé à son embouchure un banc de boue, qui devient tous les jours plus impraticable. C'est dit-on, la suite de la pratique qu'ont contractée tous les hommes riches de détourner les eaux du fleuve, pour en entourer leurs mai-

sons de campagne. Quelle que soit la cause du désordre, il faut le combattre par les moyens les plus efficaces. L'importance de Batavia mérite bien qu'on s'occupe sérieusement de tout ce qui peut soutenir l'éclat et l'utilité de sa rade. Elle est la plus considérable de l'Inde.

On y voit aborder tous les vaisseaux que la compagnie expédie d'Europe pour l'Asie, à l'exception de ceux qui doivent se rendre à Ceylan, dans le Bengale et à la Chine. Ils s'y chargent en retour des productions et des marchandises que fournit Java, de toutes celles qui y ont été portées des différens comptoirs, des différens marchés, repandus sur ces riches côtes, dans ces vastes mers.

Les établissemens Hollandais de l'Est sont les lieux qui, à raison de leur situation, de leurs denrées et de leurs besoins, entretiennent avec Batavia les liaisons les plus vives et les plus suivies. Indépendamment des navires que le gouvenement y avoit envoyés, on en voit arriver beaucoup de bâtimens particuliers. Il leur faut des passeports. Ceux qui auroient négligé cette précaution, imaginée pour prévenir les versemens frauduleux, seroient saisis par des chaloupes qui

croisent continuellement dans ces parages. Parvenus à leur destination, ils livrent à la compagnie les objets de leur chargement dont elle s'est réservé le privilège exclusif, et vendent les autres à qui bon leur semble. La traite des esclaves forme une des principales branches du commerce libre. Elle s'élève annuellement à six mille des deux sexes. C'est dans ce vil et malheureux troupeau que les Chinois prennent des femmes qu'il ne leur est permis, ni d'amener, ni de faire venir de leur patrie.

Ces importations sont grossies par celle d'une douzaine de jonques, parties d'Emuy, de Limpo et de Canton, avec environ deux mille Chinois, conduits tous les ans à Java dans l'espérance d'y acquérir des richesses. Le thé, les porcelaines, les soies écrues, les étoffes de soie et les toiles de coton qu'elles y portent, peuvent valoir 3,000,000 liv.

On leur donne en échange de l'étain et du poivre, mais secrètement, parce que le commerce en est interdit aux particuliers. On leur donne du tripam, cueilli sur les bords de la mer aux Moluques. On leur donne des nageoires de requin et des nerfs de cerfs, dont les vertus réelles ou imaginaires sont

inconnues dans nos contrées. On leur donne ces nids si renommés dans tout l'Orient, qui se trouvent en plusieurs endroits, et principalement sur les côtes de la Cochinchine. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de hauteur, de trois pouces de tour, et du poids de demi-once, sont l'ouvrage d'une espèce d'hirondelle, qui a la tête, la poitrine, les aîles d'un beau bleu, et le corps d'un blanc de lait. Elle les compose de frai de poisson, ou d'une écume gluante, que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache par le bas et par le côté. Leur goût est naturellement fade : mais comme on les croit favorables à la passion pour les femmes, qui est générale dans ces régions, l'art a cherché et peut-être réussi à les rendre agréables par divers assaisonnemens.

Avec ces productions, les Chinois reçoivent à Batavia une solde en argent. Elle est toujours grossie par les secours que leurs concitoyens établis à Java font passer à des familles qui leur sont chères, et par les sommes plus considérables qu'emportent tôt ou tard ceux d'entr'eux qui, contens de la fortune qu'ils ont faite, s'en retournent dans leur pays qu'ils perdent rarement de vue.

Les Espagnols des Philippines fréquentent aussi Batavia. Anciennement, ils y achetoient des toiles. Ils n'y prennent plus que la cannelle dont ils ont besoin pour leur consommation et pour l'approvisionnement d'une partie du Mexique. C'est avec l'or, qui est une production de leurs îles même ; c'est avec la cochenille et les piastres venues d'Acapulco, qu'ils paient cet important objet.

Rarement les Français vont-ils à Batavia pendant la paix. Le besoin des subsistances les y a souvent attirés dans les deux dernières guerres. On les y verra moins, lorsque l'île de France et Madagascar se seront mis en état de nourrir leurs escadres et leurs troupes.

Quelques-uns des vaisseaux Anglais qui vont directement d'Europe à la Chine, relâchent à cette rade. C'est pour y vendre de la clinquaillerie, des armes, des vins, des huiles, d'autres articles moins considérables qui appartiennent tous aux équipages. On y voyoit aussi arriver autrefois de loin en loin les navigateurs de cette nation qui font le commerce d'Inde en Inde. Ils y viennent en bien plus grand nombre, depuis que leurs armemens se sont multipliés, depuis que leurs affaires se sont étendues. Leurs ventes se

réduisent à peu de chose ; mais leurs achats sont considérables. Ils y chargent, en particulier, beaucoup d'araque, boisson exquise faite avec du riz, du syrop de sucre, du vin de cocotier, qu'on laisse fermenter ensemble et qu'ensuite on distille.

Toutes les denrées, toutes les marchandises qui entrent à Batavia ou qui en sortent doivent cinq pour cent. Cette douane est affermée 1,900,800 livres. La somme seroit plus forte, si ce qui appartient à la compagnie ou qui est destiné pour elle étoit soumis aux droits ; si les principaux agens de ce grand corps ne se dispensoient pas le plus souvent de les payer ; si les fraudes étoient moins multipliées parmi les personnes de tous les ordres. Un revenu qui doit étonner, c'est celui que forment les jeux de hasard. Il en coûte annuellement 384,000 liv. aux Chinois pour avoir la liberté de les ouvrir. On y accourt de tous les côtés avec la fureur si ordinaire dans les climats ardens où les passions ne connoissent pas de borne. Là, vont s'ensevelir les fortunes de la plupart des hommes libres ; là, tous les esclaves vont dissiper ce qu'il leur a été possible de ravir à la vigilance de leurs maîtres. Il y a d'autres impo-

sitions encore dans cette capitale des Indes Hollandaises, sans que cependant elles couvrent les dépenses d'un entrepôt qui s'élèvent assez régulièrement à 6,600,000 livres.

XX. *Manière dont sont conduites les affaires de la compagnie aux Indes et en Europe.*

Le conseil qui domine sur tous les établissemens formés par la compagnie, réside à Batavia. Il est composé du gouverneur des Indes Hollandaises, d'un directeur général, de cinq conseillers et d'un petit nombre d'assesseurs qui n'ont point de voix, mais qui remplacent les conseillers morts, jusqu'à ce qu'on leur ait donné des successeurs.

C'est la direction d'Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l'argent, quiconque est parent ou protégé du général, y peut arriver. Lorsque ce chef n'est plus, le directeur et les conseillers lui donnent provisoirement un successeur, qui ne manque guère d'être confirmé. S'il ne l'étoit pas, il n'entreroit plus au conseil : mais il jouiroit des honneurs attachés au poste qu'il auroit occupé passagèrement.

Le général rapporte au conseil les affaires de

de l'île de Java; et chaque conseiller, celles de la province des Indes qui lui est confiée. Le directeur a l'inspection de la caisse et des magasins de Batavia qui versent dans tous les autres établissemens. Tous les achats, toutes les ventes sont de son ressort. Sa signature est indispensable dans toutes les opérations de commerce.

Quoique tout doive se décider, dans le conseil, à la pluralité des voix, rarement les volontés du général y sont-elles contrariées. Il doit cet empire à la déférence qu'ont pour lui les membres qui lui doivent leur élévation, et au besoin qu'ont les autres de sa faveur pour pousser plus rapidement leur fortune. Si, dans quelque occasion, il éprouvoit une résistance trop contraire à ses vues, il seroit le maître de suivre son avis, en se chargeant de l'événement.

Le général, comme tous les autres administrateurs, n'est mis en place que pour cinq ans. Communément il y reste toute sa vie. On en a vu autrefois qui abdiquoient les affaires, pour couler à Batavia des jours paisibles; mais les dégoûts que leur donnoient leurs successeurs, ont fait résoudre les derniers chefs à mourir dans leur poste. Durant long-tems, ils

eurent une grande représentation. Le général Imhoff la supprima, comme inutile et embarrassante. Quoique tous les ordres puissent aspirer à cette dignité, aucun militaire n'y est jamais parvenu, et on n'y a vu que peu de gens de loi. Elle est presque toujours remplie par des marchands ; parce que l'esprit de la compagnie est purement mercantile. Ceux qui sont nés dans l'Inde, ont rarement assez d'intrigue ou de talent pour y arriver. Le général actuel n'est pourtant jamais venu en Europe.

Les appointemens de ce premier officier sont médiocres. Il n'a que 2,200 livres par mois, et une subsistance égale à la paie. La liberté qu'il a de prendre dans les magasins tout ce qu'il veut, au prix courant, et celle qu'il se donne de faire le commerce qui lui convient, sont la mesure de sa fortune. Celle des conseillers est aussi toujours fort considérable, quoique la compagnie ne leur donne que 440 livres par mois, et des denrées pour une pareille somme.

Le conseil ne s'assemble que deux fois par semaine, à moins que des événemens extraordinaires n'exigent un travail plus suivi. Il donne tous les emplois civils et militaires de

l'Inde, excepté ceux d'écrivain et de sergent, qu'on a cru pouvoir abandonner sans inconvénient aux gouverneurs particuliers. Tout homme qui est élevé à quelque poste, est obligé de jurer qu'il n'a rien promis, ni rien donné, pour obtenir sa place. Cet usage, qui est fort ancien, familiarise avec les faux sermens, et ne met aucun obstacle à la corruption. Mais si l'on pesoit tous les sermens absurdes et ridicules qu'il faut prêter aujourd'hui dans la plupart des états, pour entrer dans quelque corps ou profession que ce soit, on seroit moins étonné de voir continuer par des prévarications, là où l'on a commencé par un parjure.

Tant que la bonne foi régna sur la terre, la simple promesse suffit pour imprimer la confiance. Le serment naquit de la perfidie. On n'exigea de l'homme qu'il prît le Dieu qui l'entendoit, à témoin de sa véracité, que lorsqu'il ne mérita plus d'être cru. Magistrats, souverains, que faites-vous donc? Ou vous faites attester le ciel et lever la main à l'homme de bien, et c'est une injure inutile; ou celui à qui vous ordonnez le serment, est un méchant. Et de quel prix peut être à vos yeux le serment d'un méchant?

Mon serment est-il contraire à ma sécurité ? il devient absurde. Est-il conforme à mon intérêt ? il est superflu. Est-ce connoître le cœur humain, que de placer le débiteur entre sa ruine et le mensonge, le criminel entre la mort et le parjure ? Celui que la vengeance, l'intérêt et la scélératesse auront déterminé au faux témoignage, sera-t-il arrêté par la crainte d'un crime de plus ? Ignore-t-il, en approchant du tribunal de la loi, qu'on exigera de lui cette formalité ? et ne l'a-t-il pas méprisée au fond de son cœur avant que de s'y soumettre ? N'est-ce pas une espèce d'impiété que d'introduire le nom de Dieu dans nos misérables débats ? N'est-ce pas un moyen bizarre de rendre le ciel complice d'un forfait, que de souffrir l'interpellation de ce ciel qui n'a jamais réclamé et qui ne réclamera pas davantage ? Quelle ne doit donc pas être l'intrépidité du faux témoin, lorsqu'il a impunément appellé sur sa tête la vengeance divine sans crainte d'être convaincu ? Le serment paroît tellement avili et prostitué par sa fréquence, que les faux témoins sont aussi communs que les voleurs.

Toutes les combinaisons de commerce, sans en excepter celles du cap de Bonne Espé-

rance, sont faites par le conseil, et le résultat en vient toujours à sa connoissance. Les vaisseaux même qui partent directement du Bengale, de Ceylan et de la Chine, ne portent en Europe que les factures de leurs cargaisons. Leurs comptes, comme tous les autres, se rendent à Batavia, où l'on tient le livre général de toutes les affaires.

Le conseil des Indes n'est pas un corps isolé, ni même indépendant. Il est subordonné à la direction qui subsiste dans les Provinces-Unies. Quoiqu'elle soit une, dans toute la rigueur du terme, le soin de vendre deux fois l'an les marchandises, est partagé entre les six chambres intéressées dans ce commerce. Leurs opérations sont proportionnées au fonds qui leur appartient.

L'assemblée générale qui conduit les opérations de la compagnie, est composée des directeurs de toutes les chambres. Amsterdam en nomme huit, la Zélande, quatre; les autres chambres, un chacune; et l'état, un seul. On voit qu'Amsterdam ayant la moitié des voix, n'a besoin que d'en gagner une, pour donner la loi dans les délibérations, où tout se décide à la pluralité des suffrages.

Ce corps, composé de dix-sept personnes,

s'assemble deux ou trois fois l'année, pendant six ans à Amsterdam, et pendant deux ans à Middelbourg. Les autres chambres sont trop peu considérables pour jouir de cette prérogative. Quelques esprits mystérieux imaginèrent, vers le milieu du dernier siècle, qu'un profond secret pourroit rendre les opérations plus fructueuses; et il fut choisi quatre des plus éclairés ou des plus puissans, d'entre les députés, pour les revêtir du droit de régler les affaires d'une importance remarquable, sans l'aveu de leurs collègues, sans l'obligation même de les consulter.

Malgré les vices qu'il est aisé d'appercevoir dans ces singulières institutions, la compagnie s'éleva à des prospérités très-éclatantes. Tâchons de trouver les causes de ce phénomène politique.

XXI. *Causes de la prospérité de la compagnie.*

Les Hollandais dûrent leurs premiers succès au bonheur qu'ils eurent de s'emparer, dans moins d'un demi-siècle, de plus de trois cents vaisseaux portugais. Ces bâtimens, dont les uns étoient destinés pour l'Europe, et les autres pour différentes échelles de l'Inde, étoient chargés des dépouilles de l'Asie. Ces

richesses, que les équipages avoient la fidélité de ne point entamer, formoient à la compagnie des retours immenses, ou servoient à lui en procurer. De cette manière, les ventes étoient fort considérables, quoique les envois fussent très-médiocres.

L'affoiblissement de la marine portugaise enhardit à attaquer les établissemens de cette nation, et en facilita extrêmement la conquête. On trouva des forteresses solidement bâties, munies d'une artillerie nombreuse, approvisionnées de tout ce que le gouvernement et les riches particuliers d'une nation conquérante avoient dû naturellement rassembler. Pour juger sainement de cet avantage, il ne faut que faire attention à ce qu'il en a coûté aux autres peuples, pour obtenir la permission de se fixer où leur intérêt les appeloit; pour bâtir des maisons, des magasins, des forts; pour acquérir l'arrondissement nécessaire à leur conservation ou à leur commerce.

Lorsque la compagnie se vit en possession de tant d'établissemens si riches et si solides, elle ne se livra pas à une ambition trop vaste. C'est son commerce qu'elle voulut étendre, et non ses conquêtes. On n'eut guère à lui re-

procher d'injustices, que celles qui sembloient nécessaires à sa puissance. Le sang des peuples de l'Orient ne coula plus, comme au tems où l'envie de se distinguer par des exploits guerriers et par la manie des conversions, montroit par-tout les Portugais aux Indes sous un appareil menaçant.

Les Hollandais sembloient être venus plutôt pour venger, pour délivrer les naturels du pays, que pour les subjuguer. Ils n'eurent de guerres contre eux, que pour en obtenir des établissemens sur les côtes, et pour les forcer à des traités de commerce. A la vérité, ce n'étoit pas pour l'avantage de ces peuples, qui même y perdoient une grande partie de leur liberté : mais, d'ailleurs, les nouveaux dominateurs, un peu moins barbares que les conquérans qu'ils avoient chassés, laissoient les Indiens se gouverner eux-mêmes, et ne les contraignoient pas à changer leurs loix, leurs mœurs et leur religion.

Par la manière de placer et de distribuer leurs forces, ils surent contenir les peuples que leur conduite leur avoit d'abord conciliés. A l'exception de Cochin et de Malaca, ils n'eurent sur le continent que des comptoirs et de petits forts. C'est dans les îles de Java

et de Ceylan, qu'ils établiront leurs troupes et leurs magasins ; c'est de-là que leurs vaisseaux soutenoient leur autorité, et protégoient leur commerce dans le reste des Indes.

Il y étoit très-considérable, depuis que la ruine de la puissance Portugaise avoit fait tomber dans leurs mains les épiceries. Quoique la consommation s'en fit principalement en Europe, leurs heureux possesseurs ne laissoient pas d'en placer, mais à un prix inférieur, une assez grande quantité aux Indes. Ils y débitoient annuellement dix mille livres pesant de macis, cent mille livres de muscade, cent cinquante mille livres de girofle, deux cens mille livres de cannelle, trois ou quatre millions de poivre. C'étoit assez généralement le débouché des productions imparfaites qui n'auroient pas été vendues dans nos contrées.

Le soin d'exporter et de répandre les épiceries, aida les Hollandais à s'approprier beaucoup d'autres branches de commerce. Avec le tems, ils parvinrent à s'emparer du cabotage de l'Asie, comme ils étoient en possession de celui de l'Europe. Ils occupoient à cette navigation un grand nombre de vaisseaux et de matelots, qui, sans rien coûter à la compagnie, faisoient sa sûreté.

Des avantages si décisifs écartèrent longtems les nations qui auroient voulu partager le commerce de l'Inde, ou les firent échouer. L'Europe reçut les productions de ce riche pays, des mains des Hollandais. Ils n'éprouvèrent même jamais dans leur patrie les gênes qui depuis se sont introduites par-tout ailleurs. Le gouvernement instruit que la pratique des autres états ne devoit ni ne pouvoit lui servir de règle, permit constamment à la compagnie de vendre librement, et sans limitation, ses marchandises à la métropole. Lorsque ce corps fut établi, les Provinces-Unies n'avoient ni manufactures, ni matières premières pour en élever. Ce n'étoit donc pas alors un inconvénient, c'étoit plutôt une grande sagesse, de permettre aux citoyens, de les engager même à s'habiller des toiles et des étoffes des Indes Les différens genres d'industrie que la révocation de l'édit de Nantes fit passer à la république, pouvoient lui donner l'idée de ne plus tirer de si loin son vêtement; mais la passion qu'avoit alors l'Europe, pour les modes de France, présentant aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n'eut pas seulement la pensée de rien changer à l'ancien usage. Depuis que la

cherté de la main-d'œuvre, qui est une suite nécessaire de l'abondance de l'argent, a fait tomber les manufactures, et réduit la nation à un commerce d'économie, les étoffes de l'Asie ont été plus favorisées que jamais. On a senti qu'il y avoit moins d'inconvénient à enrichir les Indiens, que les Anglais ou les Français, dont la prospérité ne sauroit manquer d'accélérer la ruine d'un état qui ne soutient son opulence que par l'aveuglement, les guerres ou l'indolence des autres puissances.

XXII. *Décadence de la compagnie.*

Cet ordre de choses avoit porté la fortune de la compagnie, à une hauteur dont elle est enfin descendue. Quelques détails rendront cette vérité sensible.

Les premiers fonds de cette association commerçante ne furent que de 14,211,648 liv. Ils en fut fourni 8,084,813 par Amsterdam; 2,934,540 liv. 8s. par la Zélande; 1,180,905 par Enchuysen; 1,034,000 par Delft; 587,109 liv. 12 s. par Horn; et enfin 390,280 par Rotterdam.

Ce capital, qui n'a jamais été augmenté, et qui, depuis l'origine jusqu'au 1er janvier 1778, a rendu, année commune, vingt-un

et un dix-septième pour cent, fut divisé par sommes de 6,600 liv. qu'on nomma actions. Leur nombre fut de 2,153. On les vendit comptant, on les vendit à crédit, comme toutes les marchandises. Les formalités se réduisoient à substituer le nom de l'acheteur, à celui du vendeur, sur les livres de la compagnie, seul titre qu'eussent les propriétaires. L'avidité et l'esprit de calcul imaginèrent une autre manière de prendre part à ce trafic. Des hommes qui n'avoient point d'actions à vendre, des hommes qui n'en vouloient pas acheter, s'engageoient réciproquement, les uns à en livrer, les autres à en recevoir un nombre déterminé, à un prix convenu et à un tems fixe. Leur valeur, à cette époque, fixoit le sort des joueurs. Celui qui avoit perdu, soldoit avec de l'argent, et la négociation se trouvoit finie.

Le desir de gagner, la crainte de perdre dans ces spéculations hardies, causoient ordinairement dans les esprits la fermentation la plus vive. On inventoit de bonnes ou de mauvaises nouvelles; on accréditoit ou l'on combattoit celles qui se répandoient; on cherchoit à surprendre le secret des cours et à corrompre leurs ministres. La tranquillité publique fut si souvent troublée par ces intérêts opposés,

que le gouvernement crut devoir prendre des mesures pour arrêter l'excès de cet agiotage. On déclara que toute vente d'actions à terme seroit nulle ; à moins qu'il ne fût prouvé par les registres, que le vendeur, dans le tems du marché, en avoit la propriété. Les gens délicats ne se crurent pas dispensés par cette loi, de l'obligation de tenir leurs engagemens : mais elle devoit rendre, et rendit en effet ces opérations plus rares.

Dans des tems heureux, les actions s'élevèrent à un prix presque incroyable. Elles acquirent jusqu'à huit fois leur valeur originaire. On les a vues décheoir successivement. Au tems où nous écrivons, elles ne gagnent plus qu'environ 360 pour cent. C'est même plus qu'on n'en obtiendroit ailleurs qu'en Hollande, où l'on peut, où l'on sait se contenter d'un intérêt de deux et trois quarts pour cent.

Ce signe de décadence en annonce un autre. Le dividende, qui étoit monté à trente et quarante pour cent, n'est plus que de douze et demi depuis plusieurs années. S'arrêtera-t-il à ce terme, ou baissera-t-il encore ? Essayons de former quelques conjectures raisonnables sur cet important objet.

Le capital de la compagnie, ses dettes payées, ne passoit pas 62,480,000 liv. à la fin de 1751. Dans cette somme même, il n'y avoit en argent, en bon papier, et en marchandises dans les magasins ou sur les mers d'Europe et des Indes, que 38,060,000 l. Le reste consistoit en créances équivoques ou désespérées, en armes, en vivres, en artillerie, en munitions de guerre, en bestiaux, en esclaves, en quelques autres effets qui n'entroient point dans le commerce.

A la même époque, les bénéfices annuels s'élevoient à 27,940,000 livres. Mais pour les obtenir, il falloit dépenser 20,460,000 l. C'étoit donc 7,480,000 liv. qu'il restoit pour le dividende, et pour faire face aux guerres, aux incendies, aux naufrages, à tant d'autres malheurs que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni empêcher.

Cette situation alarmoit si vivement Mossel, le plus habile des chefs qui aient gouverné les Indes Hollandaises, qu'il regardoit la compagnie comme un corps épuisé, qui ne se soutenoit que par des cordiaux. C'étoit, suivant son expression, un vaisseau qui couloit bas, et dont la submersion étoit retardée par la pompe.

Quelques démarches que nous ayons faites, il ne nous a pas été possible d'obtenir un bilan postérieur à celui dont nous venons de nous occuper. Mais que doivent donc penser les intéressés, de l'opiniâtreté avec laquelle on les laisse dans l'ignorance de leur situation? Ou que leurs affaires sont dans le plus grand désordre; ou que les personnages auxquels ils en ont confié l'administration, sont de malhonnêtes gens, dont le projet constant est d'ordonner, de disposer de tout à leur gré; de piller, sans s'exposer à aucune sorte de réclamation; ou que s'ils s'exposent au soupçon de malversation, c'est pour se garantir du reproche d'impéritie. Nous sommes, se doivent-ils dire à eux-mêmes, nous sommes dans les mains d'ignorans ou de fripons; et de ces deux suppositions, quelle que soit celle qu'ils adoptent, quel en doit être l'effet? La méfiance des actionnaires, le décri des actions et la décadence de la compagnie. Quand on réfléchit un peu profondément sur cette conduite ténébreuse, on ne sait qui il faut blâmer davantage, ou des propriétaires indolens qui peuvent demander d'autorité un compte à des gens qui ne sont, après tout, que leurs commettans, et qui certes ne se trou-

seront jamais enveloppés dans leur ruine ; ou de la tyrannie insolente de ces représentans, à qui leurs concitoyens ont confié leur fortune, et qui en usent comme de la leur ; ou de la connivence perfide des chefs de l'état, qui n'osent, ou ne peuvent, ou ne veulent pas interposer leur autorité dans une circonstance aussi importante. Quoi qu'il en soit, le mystère dont la compagnie fait une obligation sous serment, à ses agens, n'empêche pas de voir que sa situation devient de jour en jour plus fâcheuse. Elle-même a été forcée de mettre les nations dans la confidence de sa détresse, en diminuant de plus en plus ses répartitions. Il reste à démêler les vraies causes d'une vérité si affligeante.

XXIII. *Raisons de la décadence de la compagnie.*

La première de toutes fut cette multitude de petites guerres qui se succédèrent sans interruption. A peine les habitans des Moluques étoient revenus de l'étonnement que leur avoient causé les victoires des Hollandais, sur un peuple qu'on regardoit comme invincible, qu'ils parurent impatiens du joug. La compagnie, qui craignit les suites de ce

mécontentement, attaqua le roi de Ternate, pour le forcer à consentir qu'on extirpât le girofle par-tout, excepté à Amboine. Les Insulaires de Banda furent tous exterminés, parce qu'ils refusoient d'être esclaves. Macassar, qui voulut appuyer leurs intérêts, occupa long-tems des forces considérables. La perte de Formose entraîna la ruine des comptoirs du Tonkin et de Siam. On fut obligé d'avoir recours aux armes, pour soutenir le commerce exclusif de Sumatra. Malaca fut assiégé, son territoire ravagé, sa navigation interceptée par des pirates. Négapatnam fut attaqué deux fois. Cochin eut à soutenir les efforts des rois de Calicut et de Travancor. Les troubles ont été presque continuels à Ceylan, aussi fréquens et plus vifs encore à Java, où l'on n'aura jamais de paix solide, qu'en mettant un prix raisonnable aux denrées qu'on exige. Toutes ces guerres ont été ruineuses, et plus ruineuses qu'elles ne devoient l'être, parce que ceux qui les conduisoient les faisoient servir à leur fortune particulière.

Ces dissensions éclatantes ont été suivies, en beaucoup d'endroits, de vexations odieuses. On en a éprouvé au Japon, à la Chine, à

Camboge, à Aracan, dans le Gange, à Achem, au Coromandel, à Surate, en Perse, à Bassora, à Moka, dans d'autres lieux encore. On ne trouve dans la plupart des contrées de l'Inde, que des despotes qui préfèrent le brigandage au commerce, qui n'ont jamais connu de droit que celui du plus fort, et à qui tout ce qui est possible, paroît juste.

Les bénéfices que faisoit la compagnie dans des lieux où son commerce n'étoit pas troublé, couvrirent long-tems les pertes que la tyrannie ou l'anarchie lui occasionnoient ailleurs. Les autres nations Européennes lui firent perdre ce dédommagement. Leur concurrence la réduisit à acheter plus cher, et à vendre à meilleur marché. Peut-être ses avantages naturels l'auroient-ils mise en état de soutenir ce revers, si ses rivaux n'avoient pris le parti de livrer aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde. Il faut entendre par ce mot, les opérations nécessaires pour porter les marchandises d'une contrée de l'Asie à une autre contrée de l'Asie; de la Chine, du Bengale, de Surate, par exemple; aux Philippines, en Perse, et en Arabie. C'est par le moyen de cette circulation, et par des échanges multipliés, que les

Hollandais obtenoient pour rien, ou pour presque rien, les riches cargaisons qu'ils portoient dans nos climats. L'activité, l'économie, l'intelligence des marchands libres, chassèrent la compagnie de toutes les échelles où la faveur étoit égale.

Cette révolution, qui lui montroit si bien la route qu'elle devoit suivre, ne l'éclaira pas même sur une pratique ruineuse en commerce. Elle avoit pris l'habitude de porter toutes les marchandises de l'Inde et d'Europe à Batavia, d'où on les versoit dans les différens comptoirs, où la vente en étoit avantageuse. Cet usage occasionnoit des frais et une perte de tems, dont l'énormité des bénéfices avoit dérobé les inconvéniens. Lorsque les autres nations se livrèrent à une navigation directe, il devenoit indispensable d'abandonner un systême, mauvais en lui-même, insoutenable par les circonstances. L'empire de la coutume prévalut encore; et la crainte que ses employés n'abusassent d'un changement, empêcha, dit-on, la compagnie d'adopter une méthode dont tout lui démontroit la nécessité.

Ce motif ne fut vraisemblablement qu'un prétexte, qui servoit de voile à des intérêts

particuliers. L'infidélité des commis étoit plus que tolérée. Les premiers avoient eu la plupart une conduite exacte. Ils étoient dirigés par des amiraux qui parcouroient tous les comptoirs, qui avoient un pouvoir absolu dans l'Inde, et qui, à la fin de chaque voyage, rendoient compte en Europe de leur administration. Dès que le gouvernement eût été rendu sédentaire, les agens, moins surveillés, se relâchèrent. Ils se livrèrent à cette mollesse, dont on contracte si aisément l'habitude dans les pays chauds. On se vit réduit à en multiplier le nombre, et personne ne se fit un point capital d'arrêter un désordre, qui donnoit aux gens puissans la facilité de placer toutes leurs créatures. Elles passoient en Asie avec le projet de faire une fortune considérable et rapide. Le commerce étoit interdit. Les appointemens étoient insuffisans pour vivre. Tous les moyens honnêtes de s'enrichir, étoient ôtés. On eut recours aux malversations. La compagnie fut trompée dans toutes ses affaires, par des facteurs qui n'avoient point d'intérêt à sa prospérité. L'excès du désordre fit imaginer d'allouer pour tout ce qui se vendroit, pour tout ce qui s'achèteroit, une gratification de cinq pour cent, qui

devoit être partagée entre tous les employés, suivant leurs grades. Ils furent obligés, à cette condition, de jurer que leur compte étoit fidèle. Cet arrangement ne subsista que cinq ans, parce qu'on s'apperçut que la corruption ne diminuoit pas. On supprima la gratification et le serment. Depuis cette époque, les administrateurs mirent à leur industrie le prix que leur dictoit la cupidité.

La contagion qui avoit d'abord infecté les comptoirs subalternes, gagna peu-à-peu les principaux établissemens, et, avec le tems, Batavia même. On y avoit vu d'abord une si grande simplicité, que les membres du gouvernement, vêtus dans le cours ordinaire de la vie comme de simples matelots, ne prenoient des habits décens que dans le lieu même de leurs assemblées. Cette modestie étoit accompagnée d'une probité si marquée, qu'avant 1650, il ne s'étoit pas fait une seule fortune remarquable : mais ce prodige inoui de vertu ne pouvoit durer. On a vu des républiques guerrières vaincre et conquérir pour la patrie, et porter dans le trésor public les dépouilles des nations. On ne verra jamais les citoyens d'une république commerçante, amasser pour un corps particulier de l'état,

des richesses, dont il ne leur revient ni gloire, ni profit. L'austérité des principes républicains, dut céder à l'exemple des peuples Asiatiques. Le relâchement fut plus sensible dans le chef-lieu de la colonie, où les matières du luxe arrivant de toutes parts, le ton de magnificence sur lequel on crut devoir monter l'administration, donna du goût pour les choses d'éclat. Ce goût corrompit les mœurs, et la corruption des mœurs rendit égaux tous les moyens d'accumuler des richesses. Le mépris même des bienséances fut poussé si loin, qu'un gouverneur général se voyant convaincu d'avoir poussé le pillage des finances au-delà de tous les excès, ne craignit point de justifier sa conduite, en montrant un plein-pouvoir signé de la compagnie.

Comment eût-on remédié à la conduite des administrateurs, dont on n'avoit pas prévu le dérangement dans les commencemens de la république, où les mœurs étoient pures et frugales? Dans ces établissemens Hollandais, les loix avoient été faites pour des hommes vertueux : il faut d'autres loix pour d'autres mœurs.

Le désordre auroit pu être arrêté dans son origine, s'il n'avoit dû faire les mêmes pro-

grès en Europe qu'en Asie. Mais comme un fleuve débordé roule plus de limon qu'il ne grossit ses eaux, les vices qu'entraînent les richesses, croissent encore plus que les richesses mêmes. Les places de directeurs confiées d'abord à des négocians habiles, tombèrent, à la longue, dans des maisons puissantes, et s'y perpétuèrent avec les magistratures qui les y avoient fait entrer. Ces familles occupées de vues de politique, ou de soins d'administration, ne virent dans les postes qu'elles arrachoient à la compagnie, que des émolumens considérables, et la facilité de placer leurs parens; quelques-unes mêmes l'abus qu'elles pouvoient faire de leur crédit. Les détails, les discussions, les opérations les plus importantes de commerce, furent abandonnées à un secrétaire qui, sous le nom plus imposant d'avocat, devint le centre de toutes les affaires. Des administrateurs qui ne s'assembloient que deux fois l'année, le printems et l'automne, à l'arrivée et au départ des flottes, perdirent l'habitude et le fil d'un travail qui demande une attention continue. Ils furent obligés d'accorder une confiance entière à un homme chargé par état de faire l'extrait de toutes les dépêches qui

arrivoient de l'Inde, et de dresser le modèle des réponses qu'on devoit y rapporter. Ce guide, quelquefois peu éclairé, souvent corrompu, toujours dangereux, jetta ceux qu'il conduisoit dans des précipices, ou les y laissa tomber.

L'esprit de commerce est un esprit d'intérêt, et l'intérêt produit toujours la division. Chaque chambre voulut avoir ses chantiers, ses arsenaux, ses magasins pour les vaisseaux qu'elle étoit chargée d'expédier. Les places furent multipliées, et les infidélités encouragées par une conduite si vicieuse.

Il n'y eut point de département qui ne se fît une loi de fournir, comme il en avoit le droit, des marchandises, en proportion de ses armemens. Ces marchandises n'étoient pas également propres pour leur destination; et on ne les vendit point, ou on les vendit mal.

Lorsque les circonstances exigèrent des secours extraordinaires, cette vanité puérile, qui craint de montrer de la foiblesse en montrant des besoins, empêcha de faire des emprunts en Hollande, où on n'auroit payé qu'un intérêt de trois pour cent. On en ordonna à Batavia, où l'argent coûtoit six, plus souvent encore dans le Bengale, à la côte

côte de Coromandel, où il coûtoit neuf, et quelquefois beaucoup davantage. Les abus se multiplioient de toutes parts.

Les états-généraux chargés d'examiner tous les quatre ans la situation de la compagnie; de s'assurer qu'elle se tient dans les bornes de son octroi, qu'elle rend justice aux intéressés, qu'elle fait son commerce d'une manière qui n'est pas préjudiciable à la république : les états-généraux auroient pu et dû arrêter le désordre. Ils ne remplirent leur devoir en aucune occasion, ni dans aucun tems. Jamais on ne présenta à cette assemblée qu'un état de situation si confus, que les hommes les plus versés dans les matières de comptabilité n'en auroient pas débrouillé le chaos, après les plus longues veilles; et cependant, par une complaisance dont nous craindrions d'approfondir les motifs, il fut toujours approuvé d'une voix unanime, sans le plus court délai, sans la plus légère discussion.

Nous nous lassons de parcourir les désordres qui ont corrompu le régime d'une association, autrefois si florissante. Les couleurs du tableau sont trop sombres. Voyons quels

remèdes il conviendroit d'appliquer à des maux si graves et si multipliés.

XXIV. *Moyens qui restent à la compagnie pour rétablir ses affaires.*

On commencera par se bien convaincre que le gouvernement de la compagnie est trop compliqué, en Europe même. Une direction partagée entre tant de chambres, entre tant de directeurs, entraîne nécessairement des inconvéniens sans nombre. Il n'est pas possible que le même esprit préside par-tout, que les opérations ne se ressentent des vues opposées de ceux qui les conduisent dans des lieux divers, sans concert et sans dépendance. L'unité si nécessaire dans les arts, est également précieuse dans les affaires. Inutilement on objecteroit qu'il est important pour tous les états démocratiques, que les richesses y soient divisées, qu'il y règne entre les fortunes des citoyens la plus grande égalité possible. Cette maxime, vraie en elle-même, ne sauroit être appliquée à une république sans territoire, qui n'existe que par le commerce. Il faudra donc soumettre à une inspection unique tous les achats, toutes les ventes; il faudra les réunir dans un même port.

L'économie sera le moindre des avantages que la compagnie trouvera dans ce changement.

De ce centre, où toutes les lumières seront réunies, on ira chercher, on ira combattre les désordres jusque dans le fond de l'Asie. La conduite que tiennent les Hollandais avec les princes Indiens, auxquels la force a arraché un commerce exclusif, sera un des premiers abus qui se présenteront. Depuis trop long-tems, on les traite avec une hauteur insultante; on veut pénétrer à découvert les mystères de leur gouvernement; on cherche à les engager dans des querelles avec des voisins; on entretient la division parmi leurs sujets; on leur montre une défiance pleine d'animosité; on les force à des sacrifices qu'ils n'ont pas promis; on les prive des avantages que leur assurent leurs capitulations: tous ces actes d'une tyrannie intolérable, occasionnent de fréquentes divisions, qui dégénèrent quelquefois en hostilités. Pour rétablir une harmonie, qui devient tous les jours plus nécessaire et plus difficile, il faut employer des agens qui joignent à l'esprit de modération, la connoissance des intérêts, des usages, de la langue, de la religion, des mœurs de ces nations. Il se peut que la com-

pagnie n'ait pas actuellement de tels instrumens : mais il lui convient de les former. Peut-être même en trouveroit-elle parmi les chefs des comptoirs, que tout l'invite à abandonner.

Les négocians de toutes les nations, auxquels la nature a donné l'esprit d'observation, conviennent unanimement que les Hollandais ont trop multiplié leurs établissemens dans l'Inde ; et qu'en se bornant à un moindre nombre, ils auroient beaucoup diminué leur dépense, sans rien retrancher de l'étendue de leurs affaires. Il n'est pas possible que la compagnie ait ignoré ce qui est si généralement connu. On peut penser qu'elle n'a été déterminée à conserver des comptoirs qui lui étoient à charge, que pour n'être pas soupçonnée de l'impuissance de les soutenir. Cette foible considération ne l'arrêtera plus. Toute son attention doit être de bien distinguer ce qu'il lui convient de proscrire, de ce qu'il lui est avantageux de maintenir. Elle a sous ses yeux une suite de faits et d'expériences qui l'empêcheront de se méprendre sur un arrangement de cette importance.

Dans les comptoirs subalternes, que les intérêts de son commerce la détermineront à

conserver, elle détruira les fortifications inutiles; elle supprimera les conseils que le faste, plutôt que la nécessité, lui a fait établir; elle proportionnera le nombre de ses employés à l'étendue de ses affaires. Que la compagnie se rappelle ces tems heureux, où deux ou trois facteurs, choisis avec intelligence, lui expédioient des cargaisons infiniment plus considérables que celles qui lui sont arrivées depuis; où elle obtenoit sur les marchandises des bénéfices énormes, qui, avec le tems, se sont perdus dans les mains de ses nombreux agens: alors elle ne balancera pas à revenir à ses anciennes maximes, et à préférer une simplicité qui l'enrichissoit, à un vain éclat qui la ruine.

La réforme s'établira plus difficilement dans les colonies importantes. Les agens de la compagnie y forment un corps plus nombreux, plus accrédité, plus riche dans les proportions, et par conséquent moins disposé à rentrer dans l'ordre. Il faudra pourtant les y ramener; parce que les abus qu'ils ont introduits ou laissé établir, causeroient nécessairement avec le tems la ruine totale des intérêts qu'ils conduisent. On auroit peine à voir ailleurs des malversations égales à celles qui règnent dans les atte-

liers, les magasins, les chantiers, les arsenaux de Batavia, et des autres grands établissemens.

Ces arrangemens en ameneroient de plus considérables. La compagnie établit, dès son origine, des règles fixes et précises, dont il n'étoit jamais permis de s'écarter, pour quelque raison, ni dans quelque occasion que ce pût être. Ses employés étoient de purs automates, dont elle avoit monté d'avance les moindres mouvemens. Cette direction absolue et universelle, lui parut nécessaire pour corriger ce qu'il y avoit de vicieux dans le choix de ses agens, la plupart tirés d'un état obscur, et communément privés de cette éducation soignée qui étend les idées. Elle-même ne se permettoit pas le moindre changement, et elle attribuoit à cette invariable uniformité le succès de ses entreprises. Des malheurs assez fréquens qu'entraîna ce système, ne le lui firent pas abandonner; et elle fut toujours opiniâtrément fidèle à son premier plan. Il est nécessaire qu'elle adopte d'autres maximes; et qu'après avoir choisi ses facteurs avec plus de précaution, elle abandonne des intérêts éloignés et qui changent tous les jours, à leur activité et à leurs lumières.

Ses vues s'étendront plus loin. Lasse de

lutter avec désavantage contre les négocians libres des autres nations, elle se déterminera à livrer aux particuliers le commerce d'Inde en Inde. Cette heureuse innovation rendra ses colonies plus riches et plus fortes. On les verra bientôt remplies d'hommes entreprenans, qui en verseront les abondantes et précieuses productions dans tous les marchés. Elle-même tirera plus de profit des droits perçus dans ses comptoirs, qu'elle n'en pouvoit attendre des opérations compliquées et languissantes qui s'y faisoient si rarement.

A cette époque tomberont ces trop ruineux armemens qu'on ne cesse de reprocher à la compagnie. Un peu après le commencement du siècle, elle adopta dans ses chantiers une construction vicieuse, qui lui fit perdre beaucoup de navires et de très-riches cargaisons. Ces expériences funestes la ramenèrent aux méthodes généralement reçues ; mais, par des considérations blâmables, elle continua d'employer dans sa navigation un tiers de bâtimens de plus qu'il ne falloit. Cette corruption, qui n'auroit dû trouver d'excuse dans aucun tems, est devenue sur-tout intolérable, depuis que les matériaux qui servent aux opérations navales sont montés à de très-hauts prix ; depuis

qu'il a fallu donner aux navigateurs une solde plus considérable.

Ces réformes amèneront l'extension du commerce. Relativement aux mœurs et aux circonstances, il fut autrefois très-considérable : mais il s'arrêta, malgré le grand accroissement que prenoit, en Europe, la consommation ; malgré les nouveaux débouchés qu'offroient l'Afrique et le Nouveau-Monde. On le vit même rétrograder, puisque son produit n'augmenta pas, quoique les marchandises eussent presque doublé de valeur. Actuellement les ventes ne s'élèvent pas au dessus de quarante à quarante-cinq millions ; somme qu'elles donnoient il y a soixante ans, et même plus long-tems.

On y trouve des toiles, du thé, de la soie ; des porcelaines, du borax, de l'étain, du camphre, de la toutenague, du salpêtre, du coton, de l'indigo, du poivre, du café, du sucre, des bois de teinture, quelques autres objets plus ou moins considérables, achetés dans les différens marchés de l'Asie, ou produits par le territoire de la compagnie. Ces productions, ces marchandises sont aussi la plupart fournies par celles des nations Européennes qui ont formé des liaisons aux Indes.

Il n'y a guère que la cannelle, le girofle, la muscade, le macis, dont la consommation s'élève annuellement à douze millions, qui appartiennent exclusivement aux ventes Hollandaises.

Après les améliorations que nous nous sommes permis de proposer, l'ordre se trouveroit rétabli pour quelque tems. Nous disons pour quelque tems, parce que toute colonie, supposant l'autorité dans une contrée, et l'obéissance dans une autre contrée éloignée, est un établissement vicieux dans son principe. C'est une machine dont les ressorts se relâchent, se brisent sans cesse, et qu'il faut réparer continuellement.

XXV. *Malheurs qui menacent la compagnie.*

Quand même il seroit possible que la compagnie trouvât un remède efficace et durable aux maux qui la fatiguent depuis si longtems, elle n'en seroit pas moins menacée de perdre le commerce exclusif des épiceries.

On a soupçonné long-tems que ces riches productions croissoient dans des régions inconnues. Il se répandoit obscurément de tous côtés que les Malais, qui seuls avoient des relations avec ces contrées, avoient porté

du girofle et de la muscade dans plusieurs marchés. Ce bruit vague n'a jamais été confirmé par des faits certains ; et il a fini par tomber dans l'oubli, comme toutes les erreurs vulgaires.

En 1774, le navigateur Anglais Forrest partit de Balambangan, dans la vue d'éclaircir enfin, si les épiceries croissoient dans la nouvelle Guinée, comme le bruit en étoit répandu depuis fort long-tems. A peu de distance de cette contrée sauvage, il trouva, dans l'île de Manaswary, un muscadier, dont le fruit ne différoit que par une forme oblongue de celui qui a tant de célébrité. Cet homme entreprenant arracha cent pieds de cet arbre utile, et les planta en 1776 à Bunwoot, île saine, fertile, couverte des plus beaux arbres, inhabitée, de dix-huit milles de circonférence seulement, et que la Grande-Bretagne tient de la libéralité du roi de Mindanao. C'est là qu'est certainement cultivé le muscadier, et vraisemblablement aussi le giroflier, puisqu'il est prouvé que Forrest a abordé à plusieurs des Moluques.

Un fait certain, et aujourd'hui généralement connu, c'est que les Français ont réussi en 1771 et en 1772, à tirer des Moluques des

muscadiers et des girofliers qu'ils ont transplantés sur leur territoire. Si ces plants qui ont commencé à donner quelques fruits, en procurent un jour beaucoup et de bonne qualité : voilà une révolution dans cette branche importante de commerce.

Il ne tenoit qu'à la France de partager avec les seuls Hollandais cette source féconde de richesses. On n'auroit eu, pour jouir de cet avantage, qu'à concentrer, dans un seul point facile à garder, les acquisitions qu'on venoit de faire. Soit générosité, soit imprudence, le gouvernement a voulu que cette culture fût établie dans plusieurs de ses possessions. Des arbres multipliés en tant de lieux ouverts, passeront nécessairement dans les colonies des autres nations; et en peu de tems, des productions assujetties, durant des siècles, à un monopole odieux, deviendront un bien commun à la plupart des peuples.

Peut-être n'y aura-t-il guère que les anciens possesseurs de ces productions précieuses, qui en soient désormais privés. Les seules îles où elles aient crû jusqu'ici n'ont et ne peuvent avoir que ce genre d'utilité; la garde en est très-dispendieuse et le climat meurtrier. Quel motif pourroient avoir leurs maîtres pour

cette route détournée, pour éviter les croisières ennemies; on a continué à s'en servir en tems de paix, pour empêcher la contrebande. Il ne paroissoit pas aisé d'engager des équipages, qui sortoient d'un climat brûlant, à braver les frimats du Nord. Deux mois de gratification, surmontèrent cette difficulté. L'usage a prévalu de la donner, lors même que les vents contraires, ou les tempêtes poussent les flottes dans la Manche. Une fois seulement les directeurs de la chambre d'Amsterdam tentèrent de la supprimer. Ils furent sur le point d'être brûlés par la populace, qui, comme toute la nation, désapprouve le despotisme de ce corps puissant, et gémit de son privilège. La marine de la compagnie est commandée par des officiers qui ont tous commencé par être matelots ou mousses. Ils sont pilotes, ils sont manœuvriers : mais ils n'ont pas la première idée des évolutions navales. D'ailleurs, les vices de leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire, ni de l'inspirer à l'espèce d'hommes qui leur est soumise.

La formation des troupes de terre est encore plus mauvaise. A la vérité, des soldats déserteurs de toutes les nations de l'Europe, devroient avoir de l'intrépidité, mais ils sont si mal nour-

ris, si mal habillés, si fatigués par le service, qu'ils n'ont aucune volonté. Leurs officiers, la plupart tirés d'une profession vile, où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne sont pas faits pour leur communiquer l'esprit militaire. Le mépris qu'un peuple, qui n'est que marchand, a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, joint à l'éloignement qu'il a pour la guerre, achève de les avilir, de les décourager. A toutes ces causes de relâchement, de foiblesse et d'indiscipline, on peut en ajouter une qui est commune aux deux services de terre et de mer.

Il n'existe peut-être pas, dans les gouvernemens les moins libres, une manière de se procurer des matelots et des soldats, moins honnête et plus vicieuse que celle qui, depuis long-tems, est mise en usage par la compagnie. Ses agens, auxquels le peuple a donné le nom de *vendeurs d'ames*, toujours en activité sur le territoire, ou même hors des limites de la république, cherchent par-tout des hommes crédules, qu'ils puissent déterminer à s'embarquer pour les Indes, sous l'espérance d'une fortune rapide et considérable. Ceux qui se laissent leurrer par cet appât, sont enrôlés, et reçoivent deux mois de paie, qu'on livre

toujours à leur séducteur. Ils forment un engagement de 300 livres au profit de l'embaucheur, chargé par cet arrangement, de leur fournir quelques vêtemens, qu'on peut estimer le dixième de cette valeur. La dette est constatée par un billet de la compagnie, qui n'est payé que dans le cas où les débiteurs vivent assez long-tems pour que leur solde y puisse suffire.

Une société qui se soutient malgré ce mépris pour la profession militaire, et avec des soldats si corrompus, doit faire juger des progrès qu'a faits l'art de la négociation dans ces derniers siècles. Il a fallu suppléer sans cesse à la force par des traités, de la patience, de la modestie et de l'adresse : mais on ne sauroit trop avertir des républicains, que ce n'est-là qu'un état précaire ; et que les moyens les mieux combinés en politique, ne résistent pas toujours au torrent de la violence et des circonstances. La sûreté de la compagnie exigeroit des troupes composées de citoyens : mais cet ordre de choses n'est point praticable. La dépopulation de la Hollande en seroit une suite nécessaire. Le gouvernement s'y opposeroit, et diroit à ce corps déjà trop favorisé.

« La défense et la conservation de notre » pays nous est tout autrement à cœur que le

» bon ordre de vos affaires. A quoi nous servi-
» roit l'or dont vos flottes reviendroient char-
» gées, si nos provinces devenoient désertes?
» Si nous renonçons jamais au service des
» étrangers, ce sera dans nos armées et non
» sur vos vaisseaux que nous les remplacerons.
» N'expatrions, n'exposons à la mort que le
» moins de nos concitoyens qu'il sera possible.
» Les chefs de nos comptoirs sont assez opu-
» lens pour se garantir, par tous les moyens
» connus, des funestes influences d'un climat
» empesté. Et que nous importe que des Alle-
» mands, auxquels d'autres Allemands succé-
» deront, périssent ou ne périssent pas, s'il
» s'en trouve toujours assez que la misère chas-
» sera de leur patrie, et qui se laisseront ber-
» cer d'une fortune qu'ils ne feront point! Leur
» paie cesse, au moment où ils expirent; nos
» coffres continuent à se remplir, et nos pro-
» vinces ne se vuident point. La compagnie
» n'a de sûreté que celle de la république; et
» où sera celle de la république si, par une
» dépopulation constante, nous réduisons no-
» tre contrée à la misérable condition de nos
» colonies »?

La compagnie ne sera jamais donc servie que
par des troupes étrangères; et jamais elle ne

parviendra à leur inspirer cet esprit public, cet enthousiasme pour la gloire, qu'elle n'a pas elle-même. Un corps est toujours à cet égard, comme un gouvernement qui ne doit jamais conduire ses troupes que par les principes sur lesquels porte sa constitution. L'amour du gain, l'économie, sont la base de l'administration de la compagnie. Voilà les motifs qui doivent attacher le soldat à son service. Il faut, qu'employé dans des expéditions de commerce, il soit assuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il emploiera pour les faire réussir, et que la solde lui soit payée en actions. Alors les intérêts personnels, loin d'affoiblir le ressort général, lui donneront de nouvelles forces.

Que si ces réflexions ne déterminent pas la compagnie à porter la réforme dans cette partie importante de son administration, qu'elle se réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Si elle étoit attaquée dans l'Inde, elle se verroit enlever ses établissemens en beaucoup moins de tems qu'elle n'en mit pour les conquérir sur les Portugais. Ses meilleures places sont sans défense, et la marine seroit hors d'état de les protéger. On ne voit pas un seul vaisseau de ligne dans les ports; et il ne seroit pas possible d'armer en guerre les bâti-

mens marchands. Les plus forts de ceux qui retournent en Europe, n'ont pas cent hommes; et en réunissant ce qui est dispersé sur tous ceux qui naviguent dans les Indes, on ne trouveroit pas de quoi former un seul équipage. Tout homme accoutumé à calculer des probabilités, ne craindra pas d'avancer que la puissance Hollandaise pourroit être détruite en Asie, avant que le gouvernement eût eu le tems de venir au secours de la compagnie. Ce colosse, d'une apparence gigantesque, a pour base unique les Moluques. Six vaisseaux de guerre, et quinze cents hommes de débarquement, seroient plus que suffisans pour en faire la conquête. Cette révolution peut être l'ouvrage des Français et des Anglais.

Si la cour de Versailles formoit cette entreprise, son escadre partie de l'île de France, fondroit sur Ternate, où ses hostilités porteroient la première nouvelle de son arrivée dans ces mers. Un fort sans ouvrages extérieurs, et qui peut être battu de dessus les vaisseaux, ne feroit pas une longue résistance. Amboine, qui avoit autrefois un rempart, un mauvais fossé, quatre petits bastions, a été si souvent bouleversé par des tremblemens de terre, qu'il doit être hors d'état d'arrêter deux jours

un ennemi entreprenant. Banda présente des difficultés particulières. Il n'y a point de fonds autour de ces îles, et il y règne des courans violens ; de sorte que si on manquoit deux ou trois canaux qui y conduisent, on seroit emporté sans ressource au-dessous du vent : mais cet obstacle seroit aisément levé par les pilotes d'Amboine. On n'auroit qu'à battre un mur, sans fossé ni chemin couvert, seulement défendu par quatre bastions en mauvais état. Un petit fort bâti sur une hauteur qui commande la place, ne prolongeroit pas la défense de vingt-quatre heures.

Tous ceux qui ont vu de près et bien vu les Moluques, s'accordent à dire, qu'elles ne tiendroient pas un mois contre les forces qu'on vient d'indiquer. Si, comme il est vraisemblable, les garnisons excessivement réduites par économie, énervées par la malignité du climat, aigries par les traitemens qu'elles éprouvent, refusoient de se battre, ou se battoient mollement, la conquête seroit plus rapide. Pour lui donner le degré de solidité dont elle seroit digne, il faudroit s'emparer de Batavia; ce qui seroit moins difficile qu'il ne doit le paroître. L'escadre, avec ceux de ses soldats qu'elle n'auroit pas laissés en

garnison, avec la partie des troupes Hollandaises qui se seroit donnée au parti vainqueur, avec huit ou neuf cents hommes qu'elle recevroit à tems, viendroit sûrement à bout de cette entreprise.

A la vérité, il ne seroit pas possible de former par mer le siège de la place. Sous ses murs, l'eau est généralement si basse, que les vaisseaux ne pourroient jamais assez approcher des fortifications pour les battre. Il faudroit donc avoir recours au débarquement. Peut-être l'a-t-on rendu impraticable en plusieurs endroits, sur-tout à l'embouchure de la rivière qui embellit la ville. Mais sur des côtes plates, par-tout accessibles pour des chaloupes, il faut s'accoutumer à regarder la descente comme exécutée.

L'assaillant une fois établi à terre, ne trouveroit qu'une cité d'une lieue de circonférence, défendue par un double fossé plus ou moins profond; par un rempart peu élevé et qui tombe en ruine; par une citadelle irrégulière et mal entretenue; par quelques Indiens, sans valeur et sans expérience, ramassés de divers pays; par un petit nombre de troupes blanches, mécontentes de leur sort, et commandées par des officiers qui

n'ont ni élévation, ni expérience. Doit-on présumer que de pareils obstacles arrêteroient des guerriers entreprenans et animés par l'espoir d'un butin immense ? Non sans doute. Aussi l'espoir des Hollandais a-t-il une autre base.

Le climat de Batavia est si meurtrier, qu'une partie considérable des soldats qu'on y porte de nos contrées, périssent dans l'année. Un grand nombre de ceux qui échappent à la mort, languissent dans les hôpitaux. A peine en reste-t-il le quart qui puisse faire régulièrement le service de la place. Les Hollandais se flattent qu'en ajoutant aux causes ordinaires de destruction le secours d'une inondation générale, qui est toujours aisée, ils creuseroient un tombeau aux assaillans, ou les forceroient à se rembarquer. Les aveugles ! qui ne voient pas que tous ces moyens de ruine ont besoin du secours du tems ; et que la prise de la place ne seroit qu'un coup de main, pour une nation aguerrie et entreprenante.

Le plan de conquête que pourroit former la France, conviendroit également aux intérêts de la Grande-Bretagne ; avec cette différence, que les Anglais commenceroient peut-être par se rendre maîtres du Cap de Bonne-

Espérance, relâche excellente qui faciliteroit leur navigation aux Indes.

Les deux côtés de la baie qui conduit à la capitale de cette fameuse colonie, sont défendus par des redoutes multipliées et judicieusement placées : mais leurs batteries seroient aisément démontées par les vaisseaux qui peuvent mouiller assez près de la terre pour les battre. Le plus fort, placé près du rivage, auroit le même sort. Il résisteroit encore moins au plus foible ennemi qui l'attaqueroit par terre. Construit sans art, dominé, ne pouvant contenir que cinq ou six cents défenseurs, il seroit nécessairement réduit en moins d'un jour avec quelques bombes. Les colons, dispersés dans un espace immense et séparés les uns des autres par des déserts, n'auroient pas le tems de venir au secours. Peut-être ne le voudroient-ils pas, quand ils le pourroient. Il doit être permis de soupçonner que l'oppression, dans laquelle ils gémissent, leur fait désirer un changement de domination.

XXVI. *Motifs que peut avoir la république pour ne pas laisser périr la compagnie.*

Si la république ne regarde pas comme imaginaires les dangers que l'amour du bien gé-

néral des nations nous fait pressentir pour son commerce et ses possessions des Indes, elle ne doit rien oublier pour les prévenir. C'est un des soins les plus importans qui puissent l'occuper. Quels avantages l'état n'a-t-il pas tirés, depuis deux siècles, de ces régions lointaines? quels avantages n'en tire-t-il pas encore?

D'abord, l'association marchande qui régit les divers établissemens qu'elle-même y a formés, sans aucun secours du gouvernement, a successivement acheté le renouvellement de son privilège. Elle obtint, en 1602, son premier octroi pour 55,000 livres. Vingt ans après, il fut gratuitement renouvellé. Depuis 1643, jusqu'en 1646, on ne fit que le prolonger de six en six mois, pour des raisons qui ne nous sont pas connues. A cette époque, un don de 3,300,000 l. le fit accorder de nouveau pour vingt-cinq ans. Ce terme n'étoit pas encore expiré, lorsqu'en 1665 le monopole fut autorisé jusqu'en 1700, à condition qu'il entretiendroit à l'état vingt bâtimens de guerre, tous le tems que dureroient les hostilités commencées entre la république et l'Angleterre. 6,600,000 livres méritèrent au corps privilégié la con-

tinuation de ses opérations jusqu'en 1740. Les deux années suivantes, son sort fut précaire. Puis il acquit de la consistance pour douze ans, en payant trois pour cent de ses répartitions, et ensuite pour vingt ans, moyennant une somme de 2,640,000 livres en argent ou en salpêtre. En 1774, ses prérogatives furent bornées à deux ans et bientôt étendues à vingt, sous la condition qu'il sacrifieroit trois pour cent de son dividende.

Dans des tems de crise, la compagnie a donné des secours au trésor public, déjà épuisé ou prêt à l'être. On l'a, il est vrai, remboursé un peu plutôt un peu plus tard de ses avances : mais une conduite si noble soulageoit et encourageoit les citoyens.

Les besoins des flottes et des armées exigeoient beaucoup de salpêtre. La compagnie s'est obligée à le fournir à un prix modique, et a de cette manière soulagé le fisc.

Les manufactures de Harlem et de Leyde voyoient diminuer tous les jours leur activité. La compagnie a retardé leur décadence et prévenu peut-être leur ruine entière en s'engageant à exporter pour 440,000 livres des étoffes sorties de ces ateliers. Elle s'est

aussi soumise à les pourvoir de soies, à des conditions qui lui sont certainement onéreuses.

Le revenu perpétuel de trente-trois actions et un tiers a été accordé au stadhouder. Il est à desirer que ce sacrifice, fait par la compagnie au premier magistrat de l'état, tourne au profit de la république.

Les marchandises qui étoient envoyées aux Indes, celles qui en arrivoient, étoient autrefois soumises à des droits assez considérables. C'étoient des formalités très-embarassantes. On vit, il y a trente ans, que ces impôts rendoient régulièrement 850,000 liv. et depuis cette époque, la compagnie paie cette somme au fisc chaque année.

Indépendamment des charges que doit porter le corps en général, les intéressés ont encore à remplir des obligations particulières. Depuis plus d'un siècle, ils payoient annuellement à l'état six pour cent de la valeur primitive de chaque action. En 1777, ce droit a été réduit à quatre et demi pour cent; et il ne pourra être augmenté de nouveau que lorsque le dividende sera remonté au-dessus de douze et demi pour cent. Les intéressés devoient encore pour chaque action un impôt, nommé *Ampt-Geld*,

et qui de trente-neuf livres 12 sols est tombé depuis peu à 4 livres 8 sols.

Qu'on ajoute à toutes ces taxations le profit que donnent à l'état des ventes de quarante-cinq millions, obtenues avec quatre ou cinq millions de numéraire, et dont la quatrième partie ne se consomme pas sur le territoire de la république. Qu'on y ajoute les gros bénéfices que la revente de ces marchandises procure à ses négocians, et les vastes spéculations dont elle est la source. Qu'on y ajoute la multiplicité et l'étendue des fortunes particulières, faites anciennement ou de nos jours dans l'Inde. Qu'on y ajoute l'expérience que cette navigation donne à ses matelots, l'activité qu'elle donne à sa marine. Alors, on aura une idée juste des ressources que le gouvernement a trouvées dans ses possessions d'Asie. Le privilège exclusif qui les exploite, devroit même procurer de plus grands avantages aux Provinces-Unies; et le motif en est sensible.

Aucune nation, quel que fût son régime, n'a jamais douté que tous les biens qui existent dans un état, ne dussent contribuer aux dépenses du gouvernement. La raison de ce grand principe, est à la portée de tous les esprits. Les fortunes particulières tiennent

essentiellement à la fortune publique. L'une ne sauroit être ébranlée, sans que les autres en souffrent. Ainsi, quand les sujets d'un empire le servent de leur bourse ou de leur personne, ce sont leurs propres intérêts qu'ils défendent. La prospérité de la patrie, est la prospérité de chaque citoyen. Cette maxime, vraie dans toutes les législations, est sur-tout sensible dans les associations libres.

Cependant il est des corps dont la cause, soit par sa nature, soit par son étendue, soit par sa complication, est plus essentiellement liée à la cause commune. Telle est en Hollande la compagnie des Indes. Son commerce a essentiellement les mêmes ennemis que la république ; sa sûreté ne peut avoir d'autre fondement que celle de l'état.

Les dettes publiques ont, de l'aveu de tous les hommes éclairés, sensiblement affoibli les Provinces-Unies, et altéré la félicité générale, par l'augmentation progressive des impôts, dont elles ont été la source. Jamais on ne ramènera la république à sa splendeur primitive, sans la décharger de l'énorme fardeau sous lequel elle succombe ; et ce secours, elle doit l'attendre principalement d'une compa-

gnie qu'elle a toujours encouragée, toujours protégée, toujours favorisée. Pour mettre ce corps puissant en état de faire des sacrifices et de grands sacrifices à la patrie, il ne sera pas nécessaire de diminuer les bénéfices des intéressés : il suffira de le rappeller à une économie, à une simplicité, à une administration qui furent les principes des ses premières prospérités.

XXVII. *Ancienne sagesse des Hollandais, et leur corruption actuelle.*

Une réforme si nécessaire ne se fera pas attendre. Cette confiance est due à un gouvernement qui chercha toujours à retenir dans son sein une multitude de citoyens, et à n'en employer qu'un petit nombre dans ses établissemens éloignés. C'étoit aux dépens de l'Europe entière que la Hollande augmentoit sans cesse le nombre de ses sujets. La liberté de conscience dont on y jouissoit, et la douceur des loix, y attiroient tous les hommes qu'opprimoient en cent endroits l'intolérance et la dureté du gouvernement.

Elle procuroit des moyens de subsistance à quiconque vouloit s'établir et travailler chez

elle. On voyoit les habitans des pays que dévastoit la guerre, aller chercher en Hollande un asyle et du travail.

L'agriculture n'y pouvoit pas être un objet considérable, quoique la terre y fût très-bien cultivée : mais la pêche du hareng lui tenoit lieu d'agriculture. C'étoit un nouveau moyen de subsistance, une école de matelots. Nés sur les eaux, ils labouroient la mer; ils en tiroient leur nourriture; ils s'aguerrissoient aux tempêtes. A force de risques, ils apprenoient à vaincre les dangers.

Le commerce de transport, qu'elle faisoit continuellement d'une nation de l'Europe à l'autre, étoit encore un genre de navigation qui ne consommoit pas les hommes, et les faisoit subsister par le travail.

Enfin, la navigation qui dépeuple une partie de l'Europe, peuploit la Hollande. Elle étoit comme une production du pays. Ses vaisseaux étoient ses fonds de terre, qu'elle faisoit valoir aux dépens de l'étranger.

Peu de ses habitans connoissoient les commodités qu'on ne pouvoit se procurer qu'à haut prix; tous, ou presque tous, ignoroient le luxe. Un esprit d'ordre, de frugalité, d'avarice même régnoit dans toute la nation, et il y

étoit entretenu avec soin par le gouvernement.

Les colonies étoient régies par le même esprit.

Le dessein de conserver sa population, présidoit à son économie militaire. Elle entretenoit en Europe un grand nombre de troupes étrangères ; elle en entretenoit dans ses colonies.

Les matelots, en Hollande, étoient bien payés ; et des matelots étrangers servoient continuellement ou sur ses vaisseaux marchands, ou sur ses vaisseaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au-dedans, la paix au-dehors. Aucune nation, excepté les Suisses, ne chercha plus que la Hollande à se maintenir en bonne intelligence avec ses voisins ; et plus que les Suisses, elle chercha à maintenir ses voisins en paix.

La république s'étoit proposé de maintenir l'union entre les citoyens, par de très-belles loix qui indiquassent à chaque corps ses devoirs, par une administration prompte et désintéressée de la justice, par des réglemens admirables pour les négocians. Elle sentit la nécessité de la bonne-foi : elle en montra dans ses traités, et elle chercha à la faire régner entre les particuliers.

Enfin, nous ne voyons en Europe aucune nation qui eût mieux combiné ce que sa situation, ses forces, sa population lui permettoient d'entreprendre : et qui eût mieux connu ou suivi les moyens d'augmenter sa population et ses forces. Nous n'en voyons aucune, dont l'objet étant le commerce et la liberté, qui s'appellent, s'attirent et se soutiennent, se soit mieux conduite pour conserver l'un et l'autre.

Mais, combien ses mœurs sont déjà déchues et dégénérées de la simplicité du gouvernement républicain ! Les intérêts personnels qui s'épurent par leur réunion, se sont isolés entièrement ; et la corruption est devenue générale. Il n'y a plus de patrie, dans le pays de l'univers qui devroit inspirer le plus d'attachement à ses habitans.

Quels sentimens de patriotisme ne devroit-on pas en effet attendre d'un peuple qui peut se dire à lui-même. Cette terre que j'habite, c'est moi qui l'ai rendue féconde ; c'est moi qui l'ai embellie ; c'est moi qui l'ai créée. Cette mer menaçante, qui couvroit nos campagnes, se brise contre les digues puissantes que j'ai opposées à sa fureur. J'ai purifié cet air, que des eaux croupissantes remplissoient de vapeurs mortelles. C'est par moi que des

villes superbes pressent la vase et le limon où flottoit l'Océan. Les ports que j'ai construits, les canaux que j'ai creusés, reçoivent toutes les productions de l'univers que je dispense à mon gré. Les héritages des autres peuples, ne sont que des possessions que l'homme dispute à l'homme ; celui que je laisserai à mes enfans, je l'ai arraché aux élémens conjurés contre ma demeure ; et j'en suis resté le maître. C'est ici que j'ai établi un nouvel ordre physique, un nouvel ordre moral. J'ai tout fait où il n'y avoit rien. L'air, la terre, le gouvernement, la liberté : tout est ici mon ouvrage. Je jouis de la gloire du passé ; et lorsque je porte mes regards sur l'avenir, je vois avec satisfaction que mes cendres reposeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes pères voyoient se former des tempêtes !

Que de motifs pour idolâtrer sa patrie ! Cependant il n'y a plus de patriotisme, il n'y a plus d'esprit public en Hollande. C'est un tout, dont les parties n'ont d'autre rapport entr'elles, que la place qu'elles occupent. La bassesse, l'avilissement et la mauvaise foi, sont aujourd'hui le partage des vainqueurs de Philippe. Ils trafiquent de leur serment comme d'une denrée ; et ils vont devenir le rebut de

l'univers, qu'ils avoient étonné par leurs travaux et par leurs vertus.

Hommes indignes du gouvernement où vous vivez, frémissez du moins des dangers qui vous environnent ! Avec l'ame des esclaves, on n'est pas loin de la servitude. Le feu sacré de la liberté, ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n'êtes pas dans ces tems d'anarchie, où tous les souverains de l'Europe, également contrariés par la noblesse de leurs états, ne pouvoient mettre dans leurs opérations ni secret, ni union, ni célérité ; où l'équilibre des puissances ne pouvoit être que l'effet de leur foiblesse mutuelle. Aujourd'hui, l'autorité devenue plus indépendante assure aux monarchies des avantages dont un état libre ne jouira jamais. Que peuvent opposer des républicains à cette supériorité redoutable ? Des vertus ; et vous n'en avez plus. La corruption de vos mœurs et de vos magistrats, enhardit par-tout les calomniateurs de la liberté ; et votre exemple funeste resserre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes, qui, par préjugé d'éducation ou par mauvaise foi, nous disent tous les jours : le voilà ce gouvernement que

vous exaltiez si fort dans vos écrits ; voilà les suites heureuses de ce système de liberté qui vous est si cher. Aux vices que vous reprochez au despotisme, ils ont ajouté un vice qui les surpasse tous, l'impuissance de réprimer le mal. Que répondre à cette satyre amère de la démocratie ?

Industrieux Bataves, autrefois si pauvres, si braves et si redoutés, aujourd'hui si opulens et si foibles, craignez de retomber sous le joug d'un pouvoir arbitraire que vous avez brisé et qui vous menace encore. Ce n'est pas moi qui vous le dis ; ce sont vos généreux ancêtres qui vous crient du fond de leurs tombeaux ;

« N'est-ce donc que pour cette ignominie » que nous avons rougi les mers de notre » sang, que nous en avons abreuvé cette » terre ? La misère que nous n'avons pu supporter, est celle que vous vous préparez. » Cet or, que vous accumulez, et qui vous » est si cher, c'est lui qui vous a mis sous » la dépendance d'un de vos ennemis. Vous » tremblez devant lui, par la crainte de perdre » les richesses que vous lui avez confiées. Il » vous commande, et vous obéissez. Eh ! » perdez-les, s'il le faut, ces perfides riches-

» ses, et recouvrez votre dignité. C'est alors » que, plutôt que de subir un joug, quel » qu'il soit, vous préférerez de renverser de » vos propres mains les barrières que vous » avez données à la mer, et de vous ensevelir sous les eaux, vous, et vos ennemis » avec vous.

» Mais, si dans l'état d'abjection et de » pusillanimité où vous êtes, si demain il » arrivoit que l'ambition ramenât une armée » ennemie au centre de vos provinces ou sous » les murs de votre capitale; parlez, que » feriez-vous? On vous annonce qu'il faut, » dans un moment, ou re résoudre à ouvrir » les portes de votre ville ou à crever vos » digues; vous écrieriez-vous: LES DIGUES! » LES DIGUES! Vous pâlissez. Ah! nous ne » le voyons que trop: il ne reste à nos malheureux descendans aucune étincelle de la » vertu de leurs pères.

» Par quel étrange aveuglement se sont-» ils donné un maître? Par quel aveuglement, plus étrange encore, ont-ils éternisé son autorité, en la rendant héréditaire? Nous dirions: malheur à ceux qui » se promettoient de dominer le prince par » la reconnoissance, et la république par

» l'appui du prince, s'ils n'avoient été les
» premières victimes de leur basse politique;
» et plongés dans la retraite et l'obscurité,
» les plus cruels des châtimens pour des hom-
» mes intrigans et ambitieux. Un peuple
» libre, un peuple commerçant qui se donne
» un maître! Lui, à qui la liberté doit pa-
» roître d'autant plus précieuse, qu'il est à
» craindre que ses projets ne soient connus,
» ses spéculations suspendues, ses entreprises
» traversées, les places de l'état remplies
» par des traîtres, et celles de ses colonies
» procurées à d'indignes étrangers. Vous vous
» confiez dans la justice et les sentimens du
» chef que vous avez aujourd'hui, et peut-
» être avez-vous raison. Mais qui vous a
» garanti que ses vertus seront transmises
» à son successeur, de celui-ci au sien, et
» ainsi d'âge en âge, à tous ceux qui naî-
» tront de lui?

» O nos concitoyens! ô nos enfans! puisse
» l'avenir démentir un funeste pressentiment!
» Mais si vous y réfléchissiez un moment,
» et si vous preniez le moindre intérêt au
» sort de vos neveux, dès-à-présent vous
» verriez se forger sous vos yeux, les fers
» qui leur sont destinés. Ce sont des étran-
gers

» gers qui couvrent les ponts de vos vais-
» seaux. Ce sont des étrangers qui compo-
» sent et commandent vos armées. Ouvrez
» les annales des nations ; lisez et frémissez
» des suites nécessaires de cette imprudence.
» Cette opulence qui vous tient assoupis et
» sous les pieds d'une puissance rivale de la
» vôtre ; c'est cette opulence même qui allu-
» mera la cupidité de la puissance que vous
» avez créée au milieu de vous. Vous en serez
» dépouillés, et en même tems de votre liberté.
» Vous ne serez plus rien : car vous chercherez
» en vous votre courage, et vous ne l'y trou-
» verez point.

« Ne vous y trompez point. Votre condition
» présente est plus fâcheuse que la nôtre ne
» le fut jamais. L'avantage d'un peuple indi-
» gent qu'on opprime, est de n'avoir à perdre
» qu'une vie qui lui est à charge. Le malheur
» d'un peuple énervé par la richesse, c'est
» de tout perdre, faute de courage pour se
» défendre. Réveillez-vous donc. Regardez
» les progrès successifs de votre dégradation.
» Voyez combien vous êtes descendus de l'état
» de splendeur où nous nous étions élevés,
» et tâchez d'y remonter, si toutefois il en
» est tems encore ».

Voilà ce que vos illustres et braves aïeux vous disent par ma bouche. Et que vous importe, me répondrez-vous, notre décadence actuelle et nos malheurs à venir ? Etes-vous notre concitoyen ? Avez-vous une habitation, une femme, des enfans dans nos villes? Et que vous importe à vous-même où je sois né, qui je suis, où j'habite, si ce que je vous dis est la vérité ? Les anciens demandèrent-ils jamais à l'augure, dans quelle contrée il avoit reçu le jour, sur quel chêne reposoit l'oiseau fatidique qui leur annonçoit une victoire ou une défaite ? Bataves, la destinée de toute nation commerçante est d'être riche, lâche, corrompue et subjuguée. Demandez-vous où vous en êtes.

Fin du second livre.

LIVRE TROISIEME.

Établissemens, commerce et conquêtes des Anglais dans les Indes Orientales.

I.

Idée de l'ancien commerce des Anglais.

On ne sait ni à quelle époque les îles Britanniques furent peuplées, ni quelle fut l'origine de leurs premiers habitans. Tout ce que nous apprennent les monumens historiques les plus dignes de foi, c'est qu'elles furent successivement fréquentées par les Phéniciens, par les Carthaginois et par les Gaulois. Les négocians de ces nations y alloient échanger des vases de terre, du sel, toutes sortes d'instrumens de fer et de cuivre, contre des peaux, des esclaves, des chiens de chasse et de combat, sur-tout contre de l'étain. L'utilité étoit la mesure des choses échangées. On portoit à ces peuples sauvages des choses auxquelles il

naîtroient dans les couvens, s'il y avoit un monastère d'hommes et de femmes surabondant en moines, sans aucune possibilité d'émigration.

Lorsque ces hommes eurent découvert le moyen de s'échapper de l'enceinte étroite où des causes physiques les avoient tenus renfermés pendant des siècles, ils portèrent leurs usages sur le continent où ils se sont perpétués d'âge en âge, et où encore aujourd'hui ils mettent quelquefois à la torture les philosophes qui en cherchent la raison. La surabondance de la population dans les îles, fut celle de la lenteur de la civilisation dans leurs habitans. Il fallut y remédier continuellement par des moyens violens. Le lieu où les membres d'une même famille sont contraints de s'exterminer les uns les autres, est le séjour de l'extrême barbarie. C'est le commerce des peuples entr'eux qui diminue leur férocité. C'est leur séparation qui la fait durer. Les Insulaires de nos jours n'ont pas entièrement perdu leur caractère primitif; et peut-être qu'un observateur attentif en trouveroit quelques vestiges dans la Grande-Bretagne même.

La domination Romaine ne fut ni assez longue, ni assez paisible, pour beaucoup avancer

l'industrie des Bretons. Le peu même de progrès qu'avoient fait pendant cette époque la culture et les arts, s'anéantit aussitôt que cette fière puissance se fut décidée à abandonner sa conquête. L'esprit de servitude que les peuples méridionaux de la Bretagne avoient contracté, leur ôta le courage de résister d'abord au refoulement des Pictes leurs voisins, qui s'étoient sauvés du joug, en fuyant vers le Nord de l'île, et peu après aux expéditions plus meurtrières, plus opiniâtres et plus combinées des peuples brigands qui sortoient en foule des contrées septentrionales de l Europe.

Tous les empires eurent à gémir de cet horrible fléau, le plus destructeur peut-être dont les annales du monde aient perpétué le souvenir : mais les calamités qu'éprouva la Grande-Bretagne sont inexprimables. Chaque année, souvent plusieurs fois l'année, elle voyoit ses campagnes ravagées, ses maisons brûlées, ses femmes violées, ses temples dépouillés, ses habitans massacrés, mis à la torture, ou emmenés en esclavage. Tous ces malheurs se succédoient avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Lorsque le pays fut détruit au point de ne plus rien offrir à l'avidité de ces barbares, ils s'emparèrent du pays même. A une

nation succédoit une nation. La horde qui survenoit, chassoit ou exterminoit celle qui étoit déjà établie ; et cette foule de révolutions perpétuoit l'inertie, la défiance et la misère. Dans ces tems de découragement, les Bretons n'avoient guère de liaisons de commerce avec le continent. Les échanges étoient même si rares entr'eux, qu'il falloit des témoins pour la moindre vente.

Le cours de tant d'infortunes paroissoit devoir être arrêté, par la réunion de tous les royaumes en un seul, lorsque Guillaume le Conquérant subjugua l'Angleterre, un peu après le milieu du onzième siècle. Ceux qui le suivoient arrivoient de contrées un peu mieux policées, plus actives, plus industrieuses que celles où ils venoient s'établir. Cette communication devoit rectifier, étendre les idées des peuples qui recevoient la loi. Malheureusement l'introduction du gouvernement féodal occasionna une révolution si brusque et si entière dans les propriétés, que tout tomba dans la confusion.

Les esprits se rassuroient à peine. A peine les vainqueurs et les vaincus commençoient à se regarder comme un même peuple, que le génie et les forces de la nation furent em-

ployés à soutenir les prétentions de ses souverains à la couronne de France. Dans ces cruelles guerres, les Anglais déployèrent des talens et des vertus militaires : mais après de grands efforts et de grands succès, ils furent repoussés dans leur île, où des dissensions domestiques les replongèrent dans de nouvelles calamités.

Durant ces différentes périodes, le commerce fut tout en entier entre les mains des Juifs et des Lombards, qu'on favorisoit et qu'on dépouilloit; qu'on regardoit comme des hommes nécessaires et qu'on faisoit mourir, qu'alternativement on chassoit et on rappelloit. Ces désordres étoient augmentés par l'audace des pirates qui, quelquefois protégés par le gouvernement avec lequel ils partageoient leur proie, couroient indifféremment sur tous les vaisseaux, et en noyoient souvent les équipages. L'intérêt de l'argent étoit de cinquante pour cent. Il ne sortoit d'Angleterre que des cuirs, des fourrures, du beurre, du plomb, de l'étain, pour une somme modique; et trente mille sacs de laine, qui rendoient annuellement une somme plus considérable. Comme les Anglais ignoroient encore alors l'art de teindre les laines, et

celui de les mettre en œuvre avec élégance ; la plus grande partie de cet argent repassoit la mer. Pour remédier à cet inconvénient, on appella des manufacturiers étrangers, et il ne fut plus permis de s'habiller qu'avec des étoffes de fabrique nationale. Dans le même tems, on défendoit l'exportation des laines manufacturées et du fer travaillé ; deux loix tout-à-fait dignes du siècle qui les vit naître.

Henri VII permit aux barons d'aliéner leurs terres, et aux roturiers de les acheter. Cette loi diminua l'inégalité qui étoit entre les fortunes des seigneurs et celles de leurs vassaux. Elle mit en eux plus d'indépendance ; elle répandit dans le peuple le desir de s'enrichir, avec l'espérance de jouir de ses richesses.

Ce desir, cette espérance, étoient traversés par de grands obstacles. Quelques-uns furent levés. Il fut défendu à la compagnie des négocians établis à Londres, d'exiger dans la suite la somme de 1575 livres de chacun des autres marchands du royaume qui voudroient aller trafiquer aux grandes foires des Pays-Bas. Pour attacher plus de gens à la culture, on avoit statué que personne ne pourroit mettre son fils ou sa fille en aucun apprentissage, sans avoir 22 livres 10 sols de

rente en fonds de terre. Cette loi absurde fut mitigée.

Malheureusement on laissa subsister en son entier, celle qui régloit le prix de toutes les choses comestibles, de la laine, du salaire des ouvriers, des étoffes, des vêtemens. Des mauvaises combinaisons firent même ajouter des entraves au commerce. Le prêt à intérêt et les bénéfices du change, furent sévérement proscrits, comme usuraires, ou comme propres à introduire l'usuré. On ignoroit que l'argent, représentant de tout, est réciproquement représenté par toutes les choses vénales, que c'est une denrée qu'il faut abandonner à elle-même comme les autres; qu'à chaque instant, elle doit hausser et baisser de prix par mille incidens divers; que toute police sur ce point ne peut qu'être absurde et nuisible; qu'un des moyens de multiplier les usuriers, c'est de défendre l'usure, cette défense devenant un privilège exclusif pour quiconque ose braver l'ignominie; qu'une ordonnance est ridicule toutes les fois qu'il y a des voies certaines pour l'éluder; que la concurrence générale qui naîtroit d'une liberté illimitée de commercer l'argent, en réduiroit nécessairement l'intérêt; que les em-

prunts ruineux auxquels on veut remédier, seroient moins fréquens; l'emprunteur n'ayant qu'à payer le prix de l'argent emprunté : au lieu que dans l'état actuel il faut y ajouter le prix que l'usurier met à sa conscience, à son honneur et au péril d'une action illicite; prix d'autant plus fort que le nombre des usuriers est plus rare, et la loi prohibitive plus rigoureusement observée.

Par le même esprit d'aveuglement, il fut défendu à la même époque d'exporter l'argent, sous quelque forme qu'il pût être; et pour que les marchands étrangers ne pussent pas l'emporter clandestinement, on les obligea à convertir en marchandises Anglaises, le produit entier des marchandises qu'ils avoient introduites en Angleterre. La sortie des chevaux fut prohibée. On n'étoit pas assez éclairé, pour voir que cette prohibition feroit négliger d'en multiplier, d'en perfectionner l'espèce. Enfin, on établit dans toutes les villes des corporations; c'est-à-dire, que l'état autorisa tous ceux qui suivoient une même profession, à faire les réglemens qu'ils jugeroient utiles à leur conservation, à leur prospérité exclusive. La nation gémit encore d'un arrangement si contraire à l'industrie univer-

en Angleterre, en étoient les seuls bons ouvriers. Ils étoient presque toujours insultés et opprimés par les artisans Anglais, jaloux sans émulation. On se plaignoit que tous les acheteurs alloient à eux, et qu'ils faisoient hausser le prix du grain. Le gouvernement adopta ces préjugés populaires, et il défendit à tous les étrangers d'occuper plus de deux hommes dans leurs atteliers. Les marchands ne furent pas mieux traités que les ouvriers; et ceux même qui s'étoient fait naturaliser, se virent obligés de payer les mêmes droits que les marchands forains. L'ignorance étoit si générale, qu'on abandonnoit la culture des meilleures terres pour les mettre en pâturages, dans le même tems où les loix bornoient à deux mille le nombre des moutons dont un troupeau pourroit être composé. Toutes les liaisons d'affaires étoient concentrées dans les Pays-Bas. Les habitans de ces provinces achetoient les marchandises Anglaises, et les faisoient circuler dans les différentes parties de l'Europe. Il est vraisemblable que la nation n'auroit pris de long-tems un grand essor, sans le bonheur des circonstances.

Les cruautés du duc d'Albe firent passer en Angleterre d'habiles fabricans, qui trans-

portèrent à Londres l'art des belles manufactures de Flandres. Les persécutions que les réformés éprouvoient en France, donnèrent des ouvriers de toute espèce à l'Angleterre. Élisabeth, qui ne savoit pas essuyer des contradictions, mais qui vouloit le bien, et le voyoit; absolue et populaire; éclairée et obéie : Élisabeth se servit de la fermentation des esprits, qui étoit générale dans ses états comme dans le reste de l'Europe. Et tandis que cette fermentation ne produisoit chez les autres peuples que des disputes de théologie, des guerres civiles ou étrangères, elle fit naître en Angleterre une émulation vive pour le commerce et pour les progrès de la navigation.

Les Anglais apprirent à construire chez eux leurs vaisseaux, qu'ils achetoient auparavant des négocians de Lubeck et de Hambourg. Bientôt ils firent seuls le commerce de Moscovie, par la voie d'Archangel, qu'on venoit de découvrir; et ils ne tardèrent pas à entrer en concurrence avec les villes anséatiques, en Allemagne et dans le Nord. Ils commencèrent le commerce de Turquie. Plusieurs de leurs navigateurs tentèrent, mais sans fruit, de s'ouvrir par les mers du Nord un passage aux

Indes. Enfin Drake, Stephens, Cawendish, et quelques autres, y arrivèrent, les uns par la mer du Sud, les autres en doublant le cap de Bonne-Espérance.

II. *Premiers voyages des Anglais aux Indes.*

Le fruit de ces voyages fut assez grand, pour déterminer, en 1600, les plus habiles négocians de Londres à former une société. Elle obtint un privilège exclusif pour le commerce de l'Inde. L'acte qui le lui donnoit, en fixoit la durée à quinze ans. Il y étoit dit que si ce privilège paroissoit nuisible au bien de l'état, il seroit aboli, et la compagnie supprimée, en avertissant les associés deux ans d'avance.

Cette réserve dut son origine au chagrin que les communes avoient récemment témoigné, d'une concession qui pouvoit les blesser par sa nouveauté. La reine étoit revenue sur ses pas; et, dans cette occasion, elle avoit parlé d'une manière digne de servir de leçon à tous les souverains.

» Messieurs, dit-elle aux membres de la » chambre, chargés de la remercier, je suis » très-touchée de votre attachement et de l'at- » tention que vous avez de m'en donner un » témoignage authentique. Cette affection

» pour ma personne, vous avoit déterminés
» à m'avertir d'une faute qui m'étoit échappée
» par ignorance, mais où ma volonté n'avoit
» aucune part. Si vos soins vigilans ne m'a-
» voient découvert les maux que mon erreur
» pouvoit produire, quelle douleur n'aurois-
» je pas ressentie, moi qui n'ai rien de plus
» cher que l'amour et la conservation de mon
» peuple ? Que ma main se dessèche subite-
» ment, que mon cœur soit frappé d'un coup
» mortel, avant que j'accorde des privilèges
» particuliers, dont mes sujets aient à se plain-
» dre. La splendeur du trône ne m'a point
» éblouie, au point de me faire préférer l'abus
» d'une autorité sans bornes, à l'usage d'un
» pouvoir exercé par la justice. L'éclat de la
» royauté n'aveugle que les princes qui ne con-
» noissent pas les devoirs qu'impose la cou-
» ronne. J'ose penser qu'on ne me comptera
» point au nombre de ces monarques. Je sais
» que je ne tiens pas le sceptre pour mon avan-
» tage propre, et que je me dois toute entière
» à la nation, qui a mis en moi sa confiance.
» Mon bonheur est de voir que l'état a pros-
» péré jusqu'ici par mon gouvernement, et
» que j'ai pour sujets des hommes dignes que
» je renonçasse, pour eux, au trône et à la

» vie. Ne m'imputez pas les fausses mesures » où l'on peut m'engager, ni les irrégularités » qui peuvent se commettre sous mon nom. » Vous savez que les ministres des princes sont » trop souvent conduits par des intérêts parti- » culiers; que la vérité parvient rarement aux » rois; et qu'obligés, dans la foule des affai- » res qui les accablent, de s'arrêter sur les » plus importantes, ils ne sauroient tout voir » par eux-mêmes ».

D'après ce sage discours, on seroit tenté de croire qu'un despote juste, ferme, éclairé, seroit le meilleur des souverains : mais on ne pense pas que sous son règne, s'il duroit, les peuples s'assoupiroient sur des droits dont ils n'auroient aucune occasion de se prévaloir, et que rien ne leur seroit plus funeste que ce sommeil sous un règne semblable au premier, si ce n'est sa continuité sous un troisième. Les nations font quelquefois des tentatives pour se délivrer de l'oppression de la force, mais jamais pour sortir d'un esclavage auquel ils ont été conduits par la douceur. Tôt ou tard, le despote, ou foible, ou féroce, ou imbécille, succède à une toute-puissance qui n'a point souffert d'opposition. Les peuples qu'elle écrase se croient faits pour être écrasés. Ils ont perdu

le sentiment de la liberté, qui ne s'entretient que par l'exercice. Peut-être n'a-t-il manqué aux Anglais que trois Elisabeth pour être les derniers des esclaves.

Les fonds de la compagnie furent d'abord peu considérables. L'armement de quatre vaisseaux, qui partirent dans les premiers jours de 1601, en absorba une partie. On embarqua le reste en argent et en marchandises.

Lancaster, qui conduisoit l'expédition, arriva l'année suivante au port d'Achem, entrepôt alors fort célèbre. On y étoit instruit des victoires navales que sa nation avoit remportées sur les Espagnols ; et cette connoissance lui procura l'accueil le plus distingué. Le roi fit pour lui, ce qu'il auroit fait pour son égal : il voulut que ses propres femmes, richement vêtues, jouassent, en sa présence, des airs de danse sur plusieurs instrumens. Cette faveur fut suivie de toutes les facilités qu'il étoit possible de desirer, pour l'établissement d'un commerce sûr et avantageux. L'amiral Anglais fut reçu à Bantam, comme dans le premier lieu où il avoit relâché ; et un bâtiment qu'il avoit détaché pour les Moluques, lui apporta une assez grande quantité de girofle et de muscade. Avec ces précieuses épiceries, et

les poivres qu'il avoit chargés à Java, à Sumatra, il regagna heureusement l'Europe.

La société, qui avoit chargé cet homme sage de ses intérêts, fut déterminée par ce premier succès, à former aux Indes des établissemens; mais à ne les former que du consentement des nations indigènes. Elle ne voulut pas débuter par des conquêtes. Ses expéditions ne furent que les entreprises de négocians humains et justes. Elle se fit aimer : mais cet amour ne lui valut que quelques comptoirs, et ne la mit pas en état de soutenir la concurrence des peuples qui se faisoient craindre.

Les Portugais et les Hollandais possédoient de grandes provinces, des places bien fortifiées, et de bons ports. Ces avantages assuroient leur commerce contre les naturels du pays et contre de nouveaux concurrens; facilitoient leurs retours en Europe, leur donnoient les moyens de se défaire utilement des marchandises qu'ils portoient en Asie, et d'obtenir à un prix honnête celles qu'ils vouloient acheter. Les Anglais, au contraire, dépendans du caprice des saisons et des peuples, sans forces et sans asyle, ne tirant leurs fonds que de l'Angleterre même, ne pouvoient, selon

les idées alors reçues, faire un commerce avantageux. Ils pensèrent qu'on acquéroit difficilement de grandes richesses sans de grandes injustices ; et que pour surpasser, ou même balancer les nations qu'ils avoient censurées, il falloit imiter leur conduite. C'étoit une erreur qui les jetta dans de fausses routes. Avec des maximes plus saines, ils auroient senti que si la bonté, la douceur, la bienfaisance, l'humanité ne conduisent pas aussi rapidement à la prospérité que la violence : assise sur ces respectables bases, la puissance en est plus solide et durable. On n'obtient de la tyrannie qu'une autorité précaire, qu'une possession troublée. Celle qui émane de la justice finit par tout envahir. L'empire de la force est regardé comme un fléau, l'empire de la vertu comme une bénédiction ; et je ne me persuaderai jamais qu'il soit indifférent de s'annoncer aux nations étrangères, ou comme des esprits infernaux, ou comme des intelligences célestes.

Le projet de faire des établissemens solides et de tenter des conquêtes, paroissoit au-dessus des forces d'une société naissante ; mais elle se flatta qu'elle seroit protégée, parce qu'elle se croyoit utile. Ses espérances furent

trompées. Elle ne put rien obtenir de Jacques I, prince foible, infecté de la fausse philosophie de son siècle, bel-esprit, subtil et pédant, plus fait pour être à la tête d'une université que d'un empire. La compagnie, par son activité, par sa persévérance, par le bon choix de ses officiers et de ses facteurs, suppléa au secours que lui refusoit son souverain. Elle bâtit des forts ; elle fonda des colonies aux îles de Java, de Pouleron, d'Amboine et de Banda. Elle partagea ainsi avec les Hollandais, le commerce des épiceries, qui sera toujours le plus solide de l'Orient, parce que son objet est devenu un besoin réel. Il étoit encore plus important dans ce tems-là, parce que le luxe de fantaisie n'avoit pas fait alors en Europe les progrès qu'il a faits depuis : et que les toiles des Indes, les étoffes, les thés, les vernis de la Chine, n'avoient pas le débit prodigieux qu'ils ont aujourd'hui.

III. *Démêlés des Anglais avec les Hollandais.*

Les Hollandais n'avoient pas chassé les Portugais des îles où croissent les épiceries, pour y laisser établir une nation dont la puissance maritime, le caractère et le gouvernement, rendoient la concurrence plus redou-

table. Ils avoient des avantages sans nombre sur leurs rivaux ; de puissantes colonies, une marine excercée, des alliances bien cimentées, un grand fonds de richesses, la connoissance du pays, et celle des principes et des détails du commerce : tout cela manquoit aux Anglais, qui furent attaqués de toutes les manières.

Leur rival commença par les écarter des lieux fertiles où il avoit formé des établissemens. Dans les îles où son autorité n'étoit pas encore établie, il chercha à les rendre odieux aux naturels du pays, par des accusations où la vérité n'étoit pas moins blessée que la bienséance. Ces honteux moyens n'ayant pas eu tout le succès que les Hollandais s'en étoient promis, ces marchands avides se décidèrent pour des actes de violence. Une occasion extraordinaire fit commencer les hostilités plutôt qu'on ne l'avoit prévu.

C'est un usage à Java, que les épouses disputent à leurs époux les premières faveurs de l'amour. Cette espèce de guerre, que les hommes se font honneur de terminer au plutôt, et les femmes de prolonger le plus qu'il leur est possible, dure quelquefois des semaines entières. D'où vient ce bizarre raffinement de

coquetterie, qui n'est ni dans la nature de l'homme, ni dans celle de l'animal ? La Javanoise se proposeroit-elle d'inspirer à son époux de la confiance sur ses mœurs avant et après le mariage ; d'irriter la passion toujours plus violente dans un ravisseur que dans un amant ; ou d'accroître le prix qu'elle met à ses charmes, à ses faveurs, et au sacrifice de sa liberté ? Le roi de Bantam venoit de vaincre la résistance d'une nouvelle épouse, et il donnoit des fêtes publiques pour célébrer sa victoire. Les étrangers qui étoient dans le port, furent invités à ces réjouissances. Ce fut un malheur pour les Anglais, d'y être traités avec trop de distinction. Les Hollandais les rendirent responsables de ces préférences, et ne différèrent pas d'un instant leur vengeance. Ils fondirent sur eux de toutes parts.

L'Océan Indien devint, à cette époque, le théâtre des plus sanglans combats entre les navigateurs des deux nations. Ils se cherchoient, ils s'attaquoient, ils se combattoient en gens qui vouloient vaincre ou mourir. Le courage étoit égal des deux côtés, mais les forces étoient différentes. Les Anglais succomboient, lorsque quelques esprits modérés cherchèrent en Europe, où le feu de la guerre

ne s'étoit pas communiqué, des moyens de conciliation. Le plus bizarre fut adopté ; par un aveuglement dont il ne seroit pas aisé de trouver la cause.

Les deux compagnies signèrent, en 1619, un traité, qui portoit que les Moluques, Amboine et Banda, appartiendroient en commun aux deux nations ; que les Anglais auroient un tiers, et les Hollandais les deux tiers des productions dont on fixeroit le prix : que chacun contribueroit, à proportion de son intérêt, à la défense de ces îles : qu'un conseil, composé de gens expérimentés de chaque côté, régleroit à Batavia toutes les affaires du commerce : que cet accord, garanti par les souverains respectifs, dureroit vingt ans ; et que, s'il s'élevoit dans cet intervalle des différends qui ne pussent être accommodés par les deux compagnies, ils seroient décidés par le roi de la Grande-Bretagne et les états-généraux des Provinces-Unies. Entre toutes les conventions politiques dont l'histoire a conservé le souvenir, on en trouveroit difficilement une plus extraordinaire. Elle eut le sort qu'elle devoit avoir.

Les Hollandais n'en furent pas plutôt instruits aux Indes, qu'ils s'occupèrent des

moyens de la rendre nulle. La situation des choses favorisoit leurs vues. Les Espagnols et les Portugais avoient profité de la division de leurs ennemis, pour s'établir de nouveau dans les Moluques. Ils pouvoient s'y affermir; et il y avoit du danger à leur en laisser le tems. Les commissaires Anglais convinrent de l'avantage qu'il y auroit de les attaquer sans délai; mais ils ajoutèrent, qu'ils n'avoient rien de ce qu'il falloit pour y concourir. Leur déclaration, qu'on avoit prévue, fut enregistrée; et leurs associés entreprirent seuls une expédition, dont ils se réservèrent tout le fruit. Il ne restoit aux agens de la compagnie de Hollande qu'un pas à faire, pour mettre toutes les épiceries entre les mains de leurs maîtres; c'étoit de chasser leurs rivaux de l'île d'Amboine. On y réussit par une voie bien extraordinaire.

Un Japonois, qui étoit au service des Hollandais dans Ambboine, se rendit suspect par une curiosité indiscrète. On l'arrêta, et il confessa qu'il s'étoit engagé, avec les soldats de sa nation, à livrer la forteresse aux Anglais. Son aveu fut confirmé par celui de ses camarades. Sur ces dépositions unanimes, on mit

aux fers les auteurs de la conspiration, qui ne la désavouèrent pas, et qui même la confirmèrent. Une mort honteuse étouffa le complot dans le sang de tous les coupables. Tel est le récit des Hollandais.

Les Anglais n'ont jamais vu dans cette accusation, que l'effet d'une avidité sans bornes. Ils ont soutenu qu'il étoit absurde de supposer que dix facteurs et onze soldats étrangers, aient pu former le projet de s'emparer d'une place où il y avoit une garnison de deux cents hommes. Quand même ces malheureux auroient vu la possibilité de faire réussir un plan si extravagant, n'en auroient-ils pas été détournés par l'impossibilité d'être secourus contre les forces ennemies qui les auroient assiégés de toutes parts? Il faudroit, pour rendre vraisemblable une pareille trahison, d'autres preuves qu'un aveu des accusés arraché à la force des tortures. Les tourmens de la question n'ont jamais donné de lumières, que sur le courage ou la foiblesse de ceux qu'un préjugé barbare y condamnoit. Ces considérations, appuyées de plusieurs autres à-peu-près aussi pressantes, ont rendu le récit de la conspiration d'Amboine si suspect, qu'elle n'a

été regardée communément que comme un voile dont s'étoit enveloppée une avarice atroce.

Le ministère de Jacques I, et la nation entière, occupés alors de subtilités ecclésiastiques et de la discussion des droits du roi et du peuple, ne s'apperçurent point des outrages que le nom Anglais recevoit dans l'Orient. Cette indifférence produisit une circonspection qui dégénéra bientôt en foiblesse. Cependant le courage de ces insulaires se soutint mieux au Coromandel et au Malabar.

IV. *Démêlés des Anglais avec les Portugais.*

Ils avoient formé des comptoirs à Mazulipatnam, à Calicut, en plusieurs autres ports, et même à Delhy. Surate, le plus riche entrepôt de ces contrées, tenta leur ambition en 1611. On étoit disposé à les y recevoir; mais les Portugais déclarèrent que si l'on souffroit l'établissement de cette nation, ils brûleroient toutes les villes de la côte, et se saisiroient de tous les bâtimens Indiens. Ce ton en imposa au gouvernement. Midleton, déchu de ses espérances, fut réduit à se retirer de devant la place, à travers une nombreuse flotte, à laquelle il fit plus de mal qu'il n'en reçut.

Le capitaine Thomas Best arriva l'année suivante dans ces parages avec de plus grandes forces. Il fut reçu à Surate sans contradiction. Les agens qu'il portoit avoient à peine commencé leurs opérations, qu'on vit paroître un redoutable armement, sorti de Goa. Réduit à l'alternative de trahir les intérêts qu'on lui avoit confiés, ou de s'exposer aux plus grands périls pour les défendre, l'amiral Anglais ne balança pas. Deux fois il attaqua les Portugais, et deux fois, malgré l'extrême infériorité de son escadre, il remporta la victoire. Cependant l'avantage que les vaincus tiroient de leur position, de leurs ports, de leurs forteresses, rendoient toujours la navigation des Anglais dans le Guzarate très-difficile. Il fallut se battre encore contre un ennemi opiniâtre, que ses défaites ne rebutoient pas. On ne parvint à jouir de quelque tranquillité, qu'en l'achetant par de nouveaux combats et de nouveaux triomphes.

V. *Liaisons des Anglais avec la Perse.*

Le bruit de ces éclatans succès, contre une nation qui, jusqu'alors, avoit passé pour invincible, pénétra jusqu'à la capitale de la Perse.

Cete vaste région, si célèbre dans l'antiquité, paroît avoir été libre dans sa plus ancienne forme de gouvernement. Sur les ruines d'une république corrompue, s'éleva la monarchie. Les Perses furent long-tems heureux sous cette forme d'administration; les mœurs étoient simples comme les loix. A la fin, l'esprit de conquête s'empara des souverains. Alors, les trésors de l'Assyrie, les dépouilles de plusieurs nations commerçantes, les tributs d'un grand nombre de provinces, firent entrer des richesses immenses dans l'empire; et ces richesses ne tardèrent pas à tout changer. Le désordre fut poussé si loin, que le soin des amusemens publics parut attirer l'attention principale du gouvernement.

Un peuple qui ne vivoit que pour le plaisir, ne pouvoit tarder à être asservi. Il le fut successivement par les Macédoniens, par les Parthes, par les Arabes, par les Tartares, et vers la fin du quinzième siècle par les Sophis, qui prétendoient descendre d'Aly, auteur de la fameuse réforme, qui divisa le mahométisme en deux branches.

Nul prince de cette nouvelle race ne se rendit aussi célèbre que Schah-Abbas, surnommé le Grand. Il conquit le Kandahar, plu-

sieurs places importantes sur la mer Noire, une partie de l'Arabie, et chassa les Turcs de la Géorgie, de l'Arménie, de la Mésopotamie, de tous les pays qu'ils avoient conquis au-delà de l'Euphrate.

Ces victoires produisirent des changemens remarquables dans l'intérieur de l'empire. Les grands avoient profité des troubles civils pour se rendre indépendans : on les abaissa ; et les postes importans furent tous confiés à des étrangers, qui ne vouloient ni ne pouvoient former des factions. La milice étoit en possession de disposer du trône suivant son caprice : on la contint par des troupes étrangères, qui avoient une religion et des habitudes différentes. L'anarchie avoit rendu les peuples enclins à la sédition : on plaça dans les villes et dans les campagnes des colonies choisies entre les nations les plus opposées aux anciens habitans, par les mœurs et le caractère. Il sortit de ces arrangemens le despotisme le plus absolu, peut-être, qu'ait jamais éprouvé aucune contrée.

Ce qui est étonnant, c'est que le grand Abbas ait su allier à ce gouvernement, oppresseur de sa nature, quelques vues d'utilité publique. Il appella tous les arts à lui, et les

établit à la cour et dans les provinces. Tous ceux qui apportoient dans ses états un talent, quel qu'il fût, étoient sûrs d'être accueillis, d'être aidés, d'être récompensés. Il disoit souvent, que les étrangers étoient le plus bel ornement d'un empire, et donnoient plus d'éclat au prince, que les magnificences du luxe le plus recherché.

Pendant que la Perse sortoit de ses ruines par les différentes branches d'industrie qui s'établissoient de toutes parts, une colonie d'Arméniens, transférée à Ispahan, portoit au centre de l'empire l'esprit de commerce. Bientôt ces négocians, et ceux des naturels du pays qui savoient les imiter, furent répandus dans l'Orient, en Hollande, en Angleterre, dans la Méditerranée et dans la Baltique; par-tout où les affaires étoient vives et considérables. Le Sophi s'associoit lui-même à leurs entreprises, et leur avançoit des sommes considérables, qu'ils faisoient valoir dans les marchés les plus renommés de l'Univers. Ils étoient obligés de lui remettre ses fonds aux termes convenus; et s'ils les avoient accrus par leur industrie, il leur accordoit quelque récompense.

Les Portugais, qui s'apperçurent qu'une

partie du commerce des Indes avec l'Asie et avec l'Europe, alloit prendre sa direction par la Perse, y mirent des entraves. Ils ne souffroient pas que le Persan achetât des marchandises ailleurs que dans leurs magasins. Ils en fixoient le prix; et s'ils lui permettoient d'en tirer quelquefois du lieu de la fabrication, c'étoit toujours sur leurs vaisseaux, et en exigeant un fret et des droits énormes. Cette tyrannie révolta le grand Abbas, qui, instruit du ressentiment des Anglais, leur proposa de réunir leurs forces de mer à ses forces de terre, pour assiéger Ormuz. Cette place fut attaquée par les armes combinées des deux nations, et prise en 1623, après deux mois de combats. Les conquérans s'en partagèrent le butin, qui fut immense, et la ruinèrent ensuite de fond en comble.

A trois ou quatre lieues de là, s'offroit sur le continent le port de Gombroon, qu'on a depuis appellé Bender-Abassi. La nature ne paroissoit pas l'avoir destiné à être hâbité. Il est situé au pied de montagnes excessivement élevées. On y respire un air embrâsé. Des vapeurs mortelles s'élèvent continuellement des entrailles de la terre. Les campagnes sont noires et arides, comme si le feu

les avoit brûlées. Malgré ces inconvéniens, l'avantage qu'avoit Bender-Abassi d'être placé à l'entrée du golfe, le fit choisir par le monarque Persan, pour servir d'entrepôt au grand commerce qu'il se proposoit de faire aux Indes. Les Anglais furent associés à ce projet. On leur accorda une exemption perpétuelle de tous les droits, et la moitié du produit des douanes, à condition qu'ils entretiendroient, au moins, deux vaisseaux de guerre dans le golfe. Cette précaution parut indispensable, pour rendre vain le ressentiment des Portugais, dont la haîne étoit encore redoutable.

Dès ce moment Bender-Abassi, qui n'avoit été jusqu'alors qu'un vil hameau de pêcheurs, devint une ville florissante. Les Anglais y portoient les épiceries, le poivre, le sucre, des marchés de l'Orient ; le fer, le plomb et les draps, des ports de l'Europe. Le bénéfice qu'ils faisoient sur ces marchandises, étoit grossi par un fret excessivement cher, que leur payoient les Arméniens, qui restoient encore en possession de la plus riche branche du commerce des Indes.

Ces négocians avoient entrepris depuis longtems le trafic des toiles. Ils n'avoient été sup-

plantés, ni par les Portugais, qui n'étoient occupés que de pillage, ni par les Hollandais, dont les épiceries avoient fixé toute l'attention. On pouvoit craindre, d'ailleurs, de ne pouvoir soutenir la concurrence d'un peuple, également riche, industrieux, actif, économe. Les Arméniens faisoient alors ce qu'ils ont toujours fait depuis. Ils passoient aux Indes; ils y achetoient du coton; ils le distribuoient aux fileuses; ils faisoient fabriquer des toiles sous leurs yeux; ils les portoient à Bender-Abassi, d'où elles passoient à Ispahan. De là, elles se distribuoient dans les différentes provinces de l'empire, dans les états du grand-seigneur, et jusqu'en Europe, où l'on contracta l'habitude de les appeller Perses; quoiqu'il ne s'en soit jamais fabriqué qu'à la côte de Coromandel. Telle est l'influence des noms sur les opinions, que l'erreur populaire, qui attribue à la Perse les toiles des Indes, passera peut-être, avec le cours des siècles, pour une vérité incontestable dans l'esprit des savans à venir. Les difficultés insurmontables que ces sortes d'erreurs ont jettées dans l'histoire de Pline et des autres anciens, doivent nous rendre infiniment précieux les travaux des savans de

nos jours, qui recueillent les procédés de la nature et des arts, pour les transmettre à la postérité.

En échange des marchandises qu'on portoit à la Perse, elle donnoit les productions de son territoire, ou le fruit de son industrie.

La soie, qui étoit la première des marchandises. On en recueilloit, on en exportoit alors une grande quantité.

La laine de Caramanie, qui ressemble beaucoup à celle de Vigogne. Elle étoit employée avec succès dans les manufactures de chapeaux et dans quelques étoffes. Les chèvres qui la donnent, ont cela de particulier, que la toison tombe d'elle-même au mois de mai.

Les turquoises, qui étoient plus ou moins parfaites, suivant celle des trois mines dont on les tiroit. Elles entroient autrefois dans la parure de nos femmes.

Les brocards d'or, d'un prix supérieur à tout ce qu'ont produit les plus célèbres manufactures. Il y en avoit de simples, et d'autres à deux faces sans envers. On en faisoit des rideaux, des portières, et des carreaux magnifiques.

Les tapis qu'on a depuis si bien imités en

Europe, et qui ont été long-tems un des plus riches meubles de nos appartemens.

Le maroquin, qui avoit, ainsi que les autres cuirs, un degré de perfection qu'on ne savoit pas lui donner ailleurs.

Le chagrin, le poil de chèvre, l'eau-rose, les racines pour la médecine, les gommes pour la teinture, les dattes, les chevaux, les armes, plusieurs autres choses dont les unes se vendoient aux Indes, et les autres étoient portées en Europe.

Quoique les Hollandais fussent parvenus à s'approprier tout le commerce de l'Inde Orientale, ils ne virent pas sans jalousie ce qui se passoit en Perse. Il leur parut que les privilèges, dont leur rival jouissoit dans la rade de Bender-Abassi, pouvoient être compensés par l'avantage qu'ils avoient de posséder une plus grande quantité d'épiceries, et ils entrèrent avec lui en concurrence.

VI. *Décadence des Anglais aux Indes.*

Les Anglais poursuivis dans tous les marchés par un ennemi puissant, acharné sans cesse à leur ruine, succomboient par-tout. Leur chûte fut accélérée, par les dissensions civiles et religieuses qui inondoient de sang

leur

eur patrie, qui étouffoient tous les sentimens, toutes les lumières. De plus grands intérêts firent totalement oublier les Indes ; et la compagnie opprimée, découragée, n'étoit plus rien à la mort instructive et terrible de Charles I.

Cromwel, irrité que les Hollandais eussent été favorables aux malheureux Stuart, et donnâssent un asyle aux Anglais qu'il avoit proscrits ; indigné que la république des Provinces-Unies affectât l'empire des mers ; fier de ses succès, sentant ses forces et celles de la nation à laquelle il commandoit, voulut la faire respecter et se venger. Il déclara la guerre à la Hollande.

De toutes les guerres maritimes dont l'histoire a conservé le souvenir, c'est la plus savante ; la plus illustre, par la capacité des chefs et le courage des matelots ; la plus féconde en combats opiniâtres et meurtriers. Les Anglais eurent l'avantage, et ils le dûrent à la grandeur de leurs vaisseaux, que l'Europe a imitée depuis.

Le protecteur, qui donna la loi, ne fit pas pour les Indes tout ce qu'il pouvoit. Il se contenta d'y assurer le commerce Anglais de faire désavouer le massacre d'Amboine ;

et de prescrire des dédommagemens pour les descendans des malheureuses victimes de cette action horrible. On ne fit nulle mention, dans le traité, des forts que les Hollandais avoient enlevés à la nation dans l'île de Java, et dans plusieurs des Moluques. A la vérité, la restitution de l'île de Pouleron fut stipulée; mais les arbres à épiceries y furent tous arrachés, avant qu'elle repassât sous les loix de ses anciens maîtres. Comme son sol lui restoit cependant toujours, et qu'avec le tems, il pouvoit mettre obstacle au monopole que la Hollande vouloit exercer, on la conquit de nouveau en 1666; et les instances de la France ne réussirent pas à en arracher le sacrifice à la république.

VII. *Rétablissement du commerce anglais dans l'Inde.*

Malgré ces négligences, dès que la compagnie eut obtenu, en 1657, du protecteur, le renouvellement de son privilège, et qu'elle se vit solidement appuyée par l'autorité publique, elle montra une vigueur que ses malheurs passés lui avoient fait perdre. Son courage s'accrut avec ses droits.

Le bonheur qu'elle avoit en Europe, la

suivit en Asie. L'Arabie, la Perse, l'Indostan, l'Est de l'Inde, la Chine, tous les marchés que les Anglais avoient anciennement pratiqués, leur furent ouverts. On les y reçut même avec plus de franchise et de confiance qu'ils n'en avoient éprouvé autrefois. Les affaires y furent fort vives, et les bénéfices très-considérables. Il ne manquoit à leur fortune, que de pénétrer au Japon : ils le tentèrent. Mais les Japonois, instruits par les Hollandais que le roi d'Angleterre avoit épousé une fille du roi de Portugal, ne voulurent pas recevoir les Anglais dans leurs ports.

Malgré cette contrariété, les prospérités de la compagnie furent très-brillantes. L'espoir de donner encore plus d'étendue et de solidité à ses affaires, la flattoit agréablement, lorsqu'elle se vit arrêtée dans sa carrière par une rivalité que ses propres succès avoient fait naître.

VIII. *Malheurs et fautes des Anglais aux Indes.*

Des négocians, échauffés par la connoissance des gains qu'on faisoit dans l'Inde, résolurent d'y naviguer. Charles II, qui n'étoit sur le trône qu'un particulier voluptueux et dissipateur, leur en vendit la permission ; tandis

que d'un autre côté il tiroit des sommes considérables de la compagnie, pour l'autoriser à poursuivre ceux qui entreprenoient sur son privilège. Une concurrence de cette nature, devoit dégénérer en brigandages. Les Anglais, devenus ennemis, couroient les uns sur les autres avec un acharnement, une animosité qui les décrièrent dans les mers d'Asie.

Les Hollandais voulurent mettre à profit cette singulière crise. Ces républicains s'étoient trouvés assez long-tems les seuls maîtres du commerce des Indes. Ils en avoient vu avec chagrin sortir une partie de leurs mains, à la fin des troubles civils d'Angleterre. La supériorité de leurs forces leur fit espérer de la recouvrer, lorsque les deux nations commencèrent, en 1664, la guerre dans toutes les parties du monde; mais les hostilités ne durèrent pas assez long-tems, pour réaliser ces vastes espérances. La paix leur interdisant la force ouverte, ils se déterminèrent à attaquer les souverains du pays, pour les obliger de fermer leurs ports à leur rival. La conduite folle et méprisable des Anglais, accrut l'audace Hollandaise. Elle alla jusqu'à les chasser ignominieusement de Bantam en 1680.

Une insulte aussi grave et aussi publique,

ranima la compagnie Anglaise. La passion de rétablir sa réputation, de satisfaire sa vengeance, de maintenir ses intérêts, la détermina aux plus grands efforts. Elle arma une flotte de vingt-trois vaisseaux, où furent embarqués huit mille hommes de troupes réglées. On mettoit à la voile, lorsque les ordres du monarque suspendirent le départ. Charles, dont les besoins et la corruption ne connoissoient point de bornes, avoit espéré que pour faire révoquer cette défense, on lui donneroit un argent immense. N'en pouvant obtenir de ses sujets, il se détermina à en recevoir de ses ennemis. Il sacrifia l'honneur et le commerce de sa nation à 2,250,000 livres que lui firent compter les Hollandais; que de si grands préparatifs avoient effrayés. L'expédition projettée n'eut point lieu.

La compagnie épuisée par les frais d'un armement que la vénalité de la cour avoit rendu inutile, envoya ses bâtimens aux Indes, sans les fonds nécessaires pour former des cargaisons; mais avec ordre à ses facteurs de les rassembler sur son crédit, si la chose étoit possible. La fidélité qu'elle avoit montrée jusqu'alors dans ses engagemens fit trouver 6,750,000

livres. Rien n'est plus extraordinaire que la manière dont on s'y prit pour les payer.

Josias Child, qui de directeur de la compagnie en étoit devenu le tyran, fit passer à l'insçu, dit-on, de ses collègues, des ordres aux Indes, pour qu'on imaginât des prétextes, quels qu'ils pussent être, de frustrer les prêteurs de leur créance. C'est à son frère Jean Child, gouverneur de Bombay, que l'exécution de ce système d'iniquité fut plus particulièrement confiée. Aussi-tôt, cet homme avide, inquiet et féroce, annonce au gouverneur de Surate des prétentions plus folles les unes que les autres. Ces demandes ayant été accueillies comme elles méritoient, il fond sur tous les vaisseaux qui appartenoient aux sujets de la cour de Delhy, et de préférence sur les navires expédiés de Surate, comme les plus riches. Il ne respecte pas même les bâtimens qui navigoient munis de ses passeports ; et il pousse l'audace jusqu'à s'emparer d'une flotte chargée de vivres pour une armée Mogole. Cet horrible brigandage, qui dura toute l'année 1688, causa dans tout l'Indostan des dommages inestimables.

Aurengzeb, qui tenoit les rênes de l'empire

d'une main ferme, ne différa pas d'un moment la punition d'un si grand outrage. Un de ses lieutenans débarque au commencement de 1689, avec vingt mille hommes à Bombay, île importante du Malabar, qu'une princesse de Portugal avoit apportée en dot à Charle II, et que ce monarque avoit cédée à la compagnie en 1668. A l'approche de l'ennemi, l'on abandonne le fort de Magazan avec tant de précipitation, qu'on y oublie de l'argent, des vivres, plusieurs caisses remplies d'armes, et quatorze pièces de gros canon. Le général Indien, enhardi par ce premier avantage, attaque les Anglais dans la plaine, les bat et les réduit à se renfermer tous dans la principale forteresse où il les investit, et où il espère les forcer bientôt de se rendre.

Child, aussi lâche dans le danger qu'il avoit paru audacieux dans ses pirateries, envoie, sur le champ des députés à la cour, pour y demander grace. Après bien des supplications, bien des bassesses, ces Anglais sont admis devant l'empereur, les mains liées et la face prosternée contre terre. Aurengzeb, qui vouloit conserver une liaison qu'il croyoit utile à ses états, ne fut pas inflexible. Après avoir parlé en souverain irrité, en souverain

qui pouvoit et devoit peut-être se venger, il céda au repentir et aux soumissions. L'éloignement de l'auteur des troubles, un dédommagement convenable pour ceux de ses sujets qu'on avoit pillés : tels furent les actes de justice auxquels le despote, le plus absolu qui fut jamais, réduisit ses volontés suprêmes. A ces conditions si modérées, il fut permis aux Anglais de continuer à jouir des privilèges qu'ils avoient obtenus dans les rades Mogoles, à des époques différentes.

Ainsi finit cette malheureuse affaire, qui interrompit le commerce de la compagnie pendant plusieurs années; qui occasionna une dépense de neuf à dix millions; qui causa la perte de cinq gros vaisseaux, et d'un plus grand nombre de moindre grandeur; qui coûta la vie à plusieurs milliers d'excellens matelots, et qui se termina par la ruine du crédit et de l'honneur de la nation : deux choses dont la valeur est au-dessus de tous les calculs, et dont les deux Child auroient dû payer la perte de leur tête.

En changeant de maximes et de conduite, la compagnie pouvoit se flatter de sortir du précipice affreux où elle s'étoit jettée elle-même. Une révolution qui lui étoit étrangère, ruina bientôt ces douces espérances;

Jacques II, despote et fanatique, mais le prince de son siècle qui entendoit le mieux la marine et le commerce, fut précipité du trône. Cet événement arma l'Europe entière. Les suites de ces sanglantes divisions sont assez connues. L'on ignore peut-être que les armateurs Français enlevèrent à la Grande-Bretagne quatre mille deux cents bâtimens marchands qui furent évalués six cent soixante-quinze millions de livres ; et que la plupart des vaisseaux qui revenoient des Indes, se trouvèrent compris dans cette fatale liste.

Ces déprédations furent suivies d'une disposition économique, qui devoit accélérer la ruine de la compagnie. Les refugiés Français avoient porté en Irlande et en Ecosse la culture du lin et du chanvre. Pour encourager cette branche d'industrie, on crut devoir proscrire l'usage des toiles des Indes, excepté les mousselines, et celles qui étoient nécessaires au commerce d'Afrique. Un corps déjà épuisé, pouvoit-il résister à un coup si imprévu, si accablant ?

IX. *Débats occasionnés en Angleterre par les privilèges de la compagnie.*

La paix qui devoit finir tant de malheurs, y mit le comble. Il s'éleva dans les trois

royaumes un cri général contre la compagnie. Ce n'étoit pas sa décadence qui lui suscitoit des ennemis ; elle ne faisoit que les enhardir. Ses premiers pas avoient été contrariés. Dès 1615, quelques politiques avoient déclamé contre le commerce des Indes Orientales. Ils l'accusoient d'affoiblir les forces navales, par une grande consommation d'hommes; et de diminuer, sans dédommagement, les expéditions pour le Levant et pour la Russie. Ces clameurs, quoique contredites par des hommes éclairés, devinrent si violentes vers l'an 1628, que la compagnie se voyant exposée à l'animosité de la nation, s'adressa au gouvernement. Elle le supplioit d'examiner la nature de son commerce ; de le prohiber, s'il étoit contraire aux intérêts de l'état; et s'il lui étoit favorable, de l'autoriser par une déclaration publique. Le tems n'avoit qu'assoupi cette opposition nationale; et elle se renouvella plus furieuse que jamais, au tems dont nous parlons. Ceux qui étoient moins rigides dans leurs spéculations, consentoient qu'on fît le commerce des Indes ; mais ils soutenoient qu'il devoit être ouvert à toute la nation. Un privilège exclusif leur paroissoit un attentat manifeste contre la liberté. Selon eux, les peu-

ples n'avoient établi un gouvernement, qu'en vue de procurer le bien général; et l'on y portoit atteinte en immolant, par d'odieux monopoles, l'intérêt public à des intérêts privés. Ils fortifioient ce principe fécond et incontestable, par une expérience assez récente. Durant la rébellion, disoient-ils, les marchands particuliers, qui s'étoient emparés des mers d'Asie, y portèrent le double des marchandises nationales qu'on demandoit auparavant, et ils se trouvèrent en état donner les marchandises en retour, à un prix assez bas pour supplanter les Hollandais dans tous les marchés de l'Europe. Mais ces républicains habiles, certains de leur perte, si les Anglais conduisoient plus long-tems les affaires sur les principes d'une liberté entière, firent insinuer à Cromwel, par quelques personnes qu'ils avoient gagnées, de former une compagnie exclusive. Ils furent secondés dans leurs menées par les négocians Anglais, qui faisoient alors ce commerce, et qui se promettoient pour l'avenir des gains plus considérables, lorsque, devenus seuls vendeurs, ils donneroient la loi aux consommateurs. Le protecteur, trompé par les insinuations artificieuses des uns et des autres, renouvella le monopole : mais pour sept ans seu-

lement ; afin de pouvoir revenir sur ses pas, s'il se trouvoit qu'il eût pris un mauvais parti.

Ce parti ne paroissoit pas mauvais à tout le monde. Assez de gens pensoient que le commerce des Indes ne pouvoit réussir qu'à l'aide d'un privilège exclusif : mais plusieurs d'entre eux soutenoient que la charte du privilège actuel n'en étoit pas moins nulle ; parce qu'elle avoit été accordée par des rois qui n'en avoient pas le droit. Ils rappelloient plusieurs actes de cette nature, cassés par le parlement, sous Édouard III, sous Henri IV, sous Jacques I, sous d'autres règnes. Charles II avoit, à la vérité, gagné un procès de cette nature à la cour des Plaidoyers communs ; mais sur une raison puérile. Ce tribunal avoit osé dire, *que le prince devoit avoir l'autorité d'empêcher que tous les sujets pussent commercer avec les infidèles, dans la crainte que la pureté de leur foi ne s'altérât.*

Quoique les partis dont on a parlé eussent des vues particulières et même opposées, ils se réunissoient tous dans le projet de rendre le commerce libre, ou de faire annuller du moins le privilège de la compagnie. La nation en général, se déclaroit pour eux : mais le

le corps attaqué leur opposoit ses partisans, les ministres, tout ce qui tenoit à la cour, qui faisoit elle-même cause commune avec lui. Des deux côtés, on employa la voie des libelles, de l'intrigue, de la corruption. Du choc de ces passions il sortit un de ces orages, dont la violence ne se fait guère sentir qu'en Angleterre. Les factions, les sectes, les intérêts se heurtèrent avec impétuosité. Tout, sans distinction de rang, d'âge, de sexe, se partagea. Les plus grands événemens n'avoient pas excité plus d'enthousiasme. La compagnie, pour appuyer la chaleur de ses défenseurs, offrit de prêter de grandes sommes, à condition qu'on lui laisseroit son privilège. Ses adversaires en offrirent de plus considérables pour le faire révoquer.

Les deux chambres, devant qui s'instruisoit ce grand procès, se déclarèrent pour les particuliers. Il leur fut permis de faire, ensemble ou séparément, le commerce de l'Inde. Ils s'associèrent et formèrent une nouvelle compagnie. L'ancienne obtint la permission de continuer ses armemens jusqu'à l'expiration très-prochaine de sa charte. Ainsi, l'Angleterre eut à la fois deux compagnies des Indes

Orientales, autorisées par le parlement, au lieu d'une seule établie par l'autorité royale.

On vit alors ces deux corps aussi ardens à se détruire réciproquement, qu'ils l'avoient été à s'établir. L'un et l'autre avoient goûté les avantages qui revenoient du commerce; et se regardoient avec cette jalousie, cette haine, que l'ambition et l'avarice ne manquent jamais d'inspirer. Leur division se manifesta par de grands éclats en Europe, et sur-tout aux Indes. Les deux sociétés se rapprochèrent enfin, et finirent par unir leurs fonds en 1702. Depuis cette époque, les affaires de la compagnie furent conduites avec plus de lumières, de sagesse et de dignité. Les principes du commerce, qui se développoient de plus en plus en Angleterre, influèrent sur son administration, autant que le permettoient les intérêts de son monopole. Elle améliora ses anciens établissemens; elle en forma de nouveaux. Ce qu'une plus grande concurrence lui ôtoit de bénéfice, elle cherchoit à se le procurer par des ventes plus considérables. Son privilège étoit attaqué avec moins de violence, depuis qu'il avoit reçu la sanction des loix, et obtenu la protection du parlement.

Quelques disgraces passagères troublèrent ses prospérités. Les Anglais avoient formé, en 1702, un établissement dans l'ile de Pulocondor, dépendante de la Cochinchine. Leur but étoit de prendre part au commerce de ce riche royaume, jusqu'alors trop négligé. Une sévérité outrée révolta seize soldats Macassars, qui faisoient partie de la garnison. Dans la nuit du 3 mars 1705, ils mirent le feu aux maisons du fort, et massacrèrent les Européens, à mesure qu'ils sortoient pour l'éteindre. De quarante-cinq qu'ils étoient, trente périrent de cette manière; le reste tomba sous les coups des naturels du pays, mécontens de l'insolence de ces étrangers. La compagnie perdit par cet événement les dépenses que lui avoit coûté son entreprise, les fonds qui étoient dans son comptoir, et les espérances qu'elle avoit conçues.

D'autres nuages s'élevèrent sur plusieurs de ses comptoirs. C'étoit l'inquiétude, c'étoit l'avarice de ses agens, qui les avoient assemblés. Une politique plus modérée fit abandonner d'odieuses prétentions; et la tranquillité se trouva bientôt rétablie. De plus grands intérêts ne tardèrent pas à fixer son attention.

X. *Guerres des Anglais et des Français.*

L'Angleterre et la France entrèrent en guerre en 1744. Toutes les parties de l'univers devinrent le théâtre de leurs divisions. Dans l'Inde, comme ailleurs, chaque nation soutint son caractère. Les Anglais, toujours animés de l'esprit de commerce, attaquèrent celui de leurs ennemis, et le détruisirent. Les Français, fidèles à leur passion pour les conquêtes, s'emparèrent du principal établissement de leur concurrent. Les événemens firent voir lequel des deux peuples avoit agi avec plus de sagesse. Celui qui ne s'étoit occupé que de son agrandissement, tomba dans une inaction entière ; tandis que l'autre, privé du centre de sa puissance, donnoit plus d'étendue à ses entreprises.

A peine les deux nations avoient mis fin aux hostilités qui les divisoient, qu'elles entrèrent comme auxiliaires dans les démêlés des princes de l'Inde. Peu après, elles reprirent les armes pour leurs propres intérêts. Avant la fin des troubles, les Français se trouvèrent chassés du continent et des mers d'Asie. A la paix de 1763, la compagnie Anglaise se trouva en possession de l'empire, en Arabie, dans le

golfe Persique, sur les côtes de Malabar et de Coromandel, et dans le Bengale.

Toutes ces régions diffèrent par le climat, par les mœurs, par le sol, par les productions, par l'industrie, par les ventes et par les achats. Elles doivent être exactement et profondément connues. Nous allons les parcourir d'un pas rapide. On sentira que leur description appartient spécialement à l'histoire de la nation, qui s'y est procuré une influence plus marquée, et qui en retire les plus grands avantages.

XI. *Description de l'Arabie. Révolutions qu'elle a éprouvées. Caractère de ses habitans.*

L'Arabie est une des plus grandes péninsules du monde connu. Elle a pour limites au Midi, l'Océan Indien; au Levant, le Sein Persique; au Couchant, la mer Rouge, qui la sépare de l'Afrique. Au Nord, une ligne tirée à l'extrémité des deux golfes lui servoit vraisemblablement de borne dans les tems anciens. L'Irak-Arabi, le désert de Syrie et la Palestine, semblent aujourd'hui en faire partie.

La presqu'île est séparée du Nord au Sud par une chaîne de montagnes, moins stériles

et plus tempérées que le reste du pays. Sur la plupart, il pleut deux ou trois mois au plus chaque année ; mais à des époques différentes, suivant leur exposition. Les eaux qui en tombent se perdent dans les sables des vallées, ou vont se jetter en torrens dans la mer, selon la pente et les distances. Il est une saison où les chaleurs sont si vives, que personne ne voyage, que les esclaves même ne paroissent pas, sans une extrême nécessité, dans les rues. Tout travail est alors suspendu au milieu du jour. La plus grande partie du tems se passe à dormir dans des souterreins, dont l'air ne se renouvelle que par un tuyau.

On divise communément cette région en trois parties : l'Arabie pétrée, l'Arabie déserte, et l'Arabie heureuse : noms analogues au sol de chacune de ces contrées.

L'Arabie pétrée est la plus occidentale et la moins étendue des trois Arabies. Elle est généralement inculte, et presque par-tout couverte de rochers. On ne voit dans l'Arabie déserte que des plaines arides ; des monceaux de sable, que le vent élève et qu'il dissipe ; des montagnes escarpées, que la verdure ne couvre jamais. Les sources d'eau y

sont si rares, qu'on se les est toujours disputées les armes à la main. L'Arabie heureuse doit moins ce titre imposant à sa fertilité, qu'au voisinage des régions stériles qui l'environnent. Ces diverses contrées jouissent d'un ciel constamment pur, constamment serein.

Tous les monumens attestent que ce pays étoit peuplé dans la plus haute antiquité. Ses premiers habitans lui vinrent vraisemblablement de la Syrie et de la Chaldée. On ignore à quelle époque ils commencèrent à être policés; et s'ils acquirent eux-mêmes des lumières, ou s'ils les reçurent des Indes. Il paroît que le Sabéisme fut leur religion, avant même qu'ils connussent la haute Asie. De bonne heure ils eurent des idées sublimes de la divinité. Ils rendoient un culte aux astres, comme à des corps animés par des esprits célestes. Leur religion n'étoit ni atroce, ni absurde: et quoique susceptibles de ces enthousiasmes subits, qui sont si communs chez les peuples Méridionaux; le fanatisme ne les infecta pas jusqu'au tems de Mahomet. Les Arabes du désert avoient un culte moins éclairé. Plusieurs adorèrent le soleil, et quelques-uns lui immolèrent des hommes. Il y a une

vérité qui se prouve par l'étude de l'histoire, et par l'inspection du globe de la terre. Les religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, sujets aux inondations, aux volcans; et elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités. Toutes portent l'empreinte du climat où elles sont nées.

Lorsque Mahomet eut établi une nouvelle religion dans sa patrie, il ne lui fut pas difficile de donner du zèle à ses sectateurs; et ce zèle en fit des conquérans. Ils portèrent leur domination, des mers de l'Occident à celles de la Chine, et des Canaries aux îles Moluques. Ils y portèrent aussi les arts utiles qu'ils perfectionnoient. Les Arabes furent moins heureux dans les beaux-arts, où ils montrèrent à la vérité quelque génie: mais aucune idée de ce goût que la nature donna quelque tems après aux peuples qui se firent leurs disciples.

Peut-être le génie, enfant de l'imagination qui crée, appartient-il aux pays chauds, féconds en productions, en spectacles, en événemens merveilleux qui excitent l'enthousiasme; tandis que le goût, qui choisit et moisonne dans les champs où le génie a semé,

semble convenir davantage à des peuples sobres, doux et modérés, qui vivent sous un ciel heureusement tempéré. Peut-être aussi ce même goût, qui ne peut être que le fruit d'une raison épurée et mûrie par le tems, demande-t-il une certaine stabilité dans le gouvernement; mêlée d'une certaine liberté dans les esprits; un progrès insensible de lumières, qui, donnant une plus grande étendue au génie, lui fait saisir des rapports plus justes entre les objets, et une plus heureuse combinaison de ces sensations mixtes, qui font les délices des ames délicates. Ainsi les Arabes, presque toujours poussés en des climats brûlans par la guerre et le fanatisme, n'eurent jamais cette température de gouvernement et de situation, qui forme le goût. Mais ils apportèrent dans le pays de leurs conquêtes, les sciences qu'ils avoient comme pillées dans le cours de leurs ravages, et tous les arts nécessaires à la prospérité des nations.

Aucun peuple de leur tems, n'entendit le commerce comme eux. Aucun peuple n'eut un commerce aussi vaste. Ils s'en occupoient dans le cours même de leurs conquêtes. De l'Espagne au Tonquin, ils avoient des négo-

cians, des manufactures, des entrepôts; et les autres peuples, du moins ceux de l'occident, tiroient d'eux, et les lumières, et les arts, et les denrées utiles aux commodités, à la conservation et à l'agrément de la vie.

Quand la puissance des califes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple de plusieurs nations qu'ils avoient soumises, secouèrent le joug de ces princes; et le pays reprit peu-à-peu l'ancienne forme de son gouvernement, ainsi que ses premières mœurs. A cette époque, la nation divisée en tribus, comme autrefois, sous la conduite de chefs différens, retomba dans son premier caractère, dont le fanatisme et l'ambition l'avoient fait sortir.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs et vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable. Ce contraste de traits et de qualités, qui paroissent incompatibles, semble s'être réuni dans cette race d'hommes, pour en faire une nation singulière, dont la figure et le caractère tranchent assez fortement entre les Turcs, les Africains et les Persans, dont ils sont environnés. Graves et sérieux, ils attachent

de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions. Ils se piquent entr'eux de la plus exacte probité; par une suite de cet amour-propre et de cet esprit patriotique, qui, joints ensemble, font qu'une nation, une horde, un corps, s'estime, se ménage, se préfère à tout le reste de la terre. Plus ils conservent leur caractère flegmatique, plus ils sont redoutables dans la colère qui les en fait sortir. Ce peuple a de l'intelligence et même de l'ouverture pour les sciences; mais il les cultive peu, soit défaut de secours ou même de besoin: aimant mieux souffrir, sans doute, les maux de la nature, que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune production de leur industrie, qui les rende recommandables dans l'histoire de l'esprit humain.

Leur passion dominante, c'est la jalousie; tourment des ames ardentes, foibles, oisives, à qui l'on pourroit demander si c'est par estime ou par mépris d'elles-mêmes qu'elles sont méfiantes. C'est des Arabes, dit-on, que plusieurs nations de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe même, ont emprunté les vices

précautions que cette odieuse passion inspire, contre un sexe qui doit être le dépositaire, et non le tributaire de nos plaisirs. Aussi-tôt que leurs filles sont nées, ils rapprochent par une sorte de couture les parties que la nature a séparées, et n'y laissent libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulemens naturels. Les chairs adhèrent peu-à-peu à mesure que l'enfant prend son accroissement, de sorte qu'on est obligé de les séparer par une incision, lorsque le tems du mariage est arrivé. On se contente quelquefois d'y passer un anneau. Les femmes sont soumises, comme les filles, à cet usage, outrageant pour la vertu. La seule différence est, que l'anneau des filles ne peut s'ôter, et que celui des femmes a une espèce de serrure, dont le mari seul a la clef. Cette pratique connue dans toutes les parties de l'Arabie, est presque généralement reçue dans celle qui porte le nom de Pétrée.

Telle est la nation en général. La différente manière de vivre des peuples qui la composent, a dû jetter nécessairement dans leur caractère quelques singularités dignes d'être remarquées.

Le nombre des Arabes qui habitent le dé-

sert, peut monter à deux millions. Ils sont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuses, plus ou moins considérables; mais toutes indépendantes les unes des autres. Leur gouvernement est simple. Un chef héréditaire, assisté de quelques vieillards, termine les différends, punit les coupables. S'il est hospitalier, humain et juste, on l'adore. Est-il fier, cruel, avare; on le met en pièces, et on lui donne un successeur de sa famille.

Ces peuples campent dans toutes les saisons. Ils n'ont point de demeure fixe, et ils s'arrêtent par-tout où ils trouvent de l'eau, des fruits, des pâturages. Cette vie errante leur paroît pleine de délices; et ils regardent les Arabes sédentaires comme des esclaves. Ils vivent du lait et de la chair de leurs troupeaux. Leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, les tapis sur lesquels ils couchent: tout se fait avec la laine de leurs brebis, avec le poil de leurs chèvres et de leurs chameaux. C'est l'occupation des femmes dans chaque famille; et dans tout le désert il n'y eut jamais un ouvrier. Ce qu'ils consomment de tabac, de café, de riz, de dattes, est payé par le beurre qu'ils portent sur la frontière, par plus de

vingt mille chameaux, qu'ils vendent annuellement. Ces animaux, si utiles dans l'Orient, étoient conduits autrefois en Syrie. La plupart ont pris la route de la Perse, depuis que les guerres continuelles y en ont multiplié le besoin et diminué l'espèce.

Comme ces objets ne suffisent pas aux Arabes pour se procurer les choses qui leur manquent, ils ont imaginé de mettre à contribution les caravanes que la superstition mène dans leurs sables. La plus nombreuse qui va de Damas à la Mecque, achète la sûreté de son voyage par un tribut de cent bourses, ou de cent cinquante mille livres, auquel le grand-seigneur s'est soumis, et qui, par d'anciennes conventions, se partage entre toutes les hordes. Les autres caravanes s'arrangent uniquement avec les hordes, sur le territoire desquelles il leur faut passer.

Indépendamment de cette ressource, les Arabes de la partie du désert qui est le plus au Nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes si humains, si fidèles, si désintéressés entr'eux, sont féroces et avides avec les nations étrangères. Hôtes bienfaisans et généreux sous leurs tentes, ils dévastent habituellement les bour-

gades et les petites villes de leur voisinage. On les trouve bons pères, bons maris, bons maîtres : mais tout ce qui n'est pas de leur famille, est leur ennemi. Leurs courses s'étendent souvent fort loin ; et il n'est pas rare que la Syrie, la Mésopotamie, la Perse, en soient le théâtre.

Les Arabes, qui se vouent au brigandage, s'associent avec les chameaux, pour un commerce ou une guerre dont l'homme a tout le profit, et l'animal, la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre ensemble, ils sont élevés l'un pour l'autre. L'Arabe forme son chameau, dès la naissance, aux exercices et aux rigueurs qu'il doit supporter toute sa vie. Il l'accoutume à travailler beaucoup, et à consommer peu. L'animal passe de bonne heure les jours sans boire, et les nuits sans dormir. On l'exerce à plier ses jambes sous le ventre, pour laisser charger son dos de fardeaux qu'on augmente insensiblement, à mesure que ses forces croissent par l'âge et par la fatigue. Dans cette éducation singulière, dont il paroît que les rois se servent quelquefois pour mieux dompter les peuples, à proportion qu'on double ses travaux, on diminue sa subsistance. On le forme à la course par

l'émulation. Un cheval Arabe est le rival qu'on présente au chameau. Celui-ci moins prompt et moins léger, lasse à la fin son vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître et le chameau sont prêts et dressés pour le brigandage, ils partent ensemble, traversent les sables du désert, et vont attendre sur les confins le marchand ou le voyageur, pour les piller. L'homme dévaste, massacre, enlève; et le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune sont poursuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître voleur monte son chameau favori, pousse la troupe, fait jusqu'à trois cents lieues en huit jours, sans décharger ses chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture. Souvent ils passent tout ce tems-là sans boire, à moins qu'ils ne sentent par hasard une source à quelque distance de leur route : alors ils doublent le pas, et courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire, en une seule fois, pour la soif passée et pour la soif à venir. Tel est cet animal, si souvent célébré dans la Bible, dans l'Alcoran, et dans les romans Orientaux.

Ceux des Arabes qui habitent les cantons où l'on trouve quelques maigres pâturages,

et un sol propre à la culture de l'orge, nourrissent des chevaux qui sont les meilleurs que l'on connoisse. De tous les pays du monde, on cherche à se procurer de ces chevaux, pour embellir et réparer les races de cette espèce animale, qui, dans aucun lieu de la terre, n'a ni la vîtesse, ni la beauté, ni l'intelligence des chevaux Arabes. Les maîtres vivent avec eux comme avec des domestiques, sur le service, sur l'attachement desquels ils peuvent compter; et il leur arrive ce qui est commun à tous les peuples nomades, sur-tout à ceux qui traitent les animaux avec bonté : c'est que les animaux et les hommes prennent quelque chose de l'esprit et des mœurs les uns des autres. Ces Arabes ont de la simplicité, de la douceur, de la docilité; et les religions différentes qui ont régné dans ces contrées, les gouvernemens dont ils ont été les sujets ou les tributaires, ont altéré bien peu le caractère qu'ils avoient reçu du climat ou des habitudes.

Les Arabes fixés sur l'Océan Indien et sur la mer Rouge; ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie heureuse, étoient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de son indépendance, sans songer à faire

des conquêtes. Ils étoient trop attachés au beau ciel sous lequel ils vivoient, à une terre qui fournissoit, presque sans culture, à leurs besoins, pour être tentés de dominer sous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées; mais il ne leur reste plus rien de l'impulsion qu'il leur avoit donnée. Leur vie se passe à fumer, à prendre du café, de l'opium, du sorbet; à faire brûler des parfums exquis dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits légèrement impregnés d'une aspersion d'eau rose. Ces plaisirs sont souvent suivis ou précédés de vers galans ou amoureux.

Leurs compositions sont d'une grace, d'une mollesse, d'un raffinement, soit d'expression, soit de sentiment, dont n'approche aucun peuple ancien ou moderne. La langue qu'ils parlent dans ce monde à leur maîtresse, semble être celle qu'ils parleront dans l'autre à leurs houris. C'est une espèce de musique si touchante et si fine; c'est un murmure si doux; ce sont des comparaisons si riantes et si fraîches: je dirois presque que leur poësie est parfumée comme leur contrée. Ce qu'est l'honneur dans les mœurs de nos paladins, les imitations de la nature le sont dans les poëmes Arabes. Là

c'est une quintessence de vertu; ici, c'est une quintessence de volupté. On les voit abattus sous les ardeurs de leurs passions et de leur climat, ayant à peine la force de respirer. Ils s'abandonnent sans réserve à une langueur délicieuse, qu'ils n'éprouveroient pas peut-être sous un autre ciel.

XII. *Commerce général de l'Arabie, et celui des Anglais en particulier.*

Avant que les Portugais eussent intercepté la navigation de la mer rouge, les Arabes avoient plus d'activité. Ils étoient les agens de tout le commerce qui se faisoit par cette voie. Aden, situé à l'extrémité la plus méridionale de l'Arabie, sur la mer des Indes, en étoit l'entrepôt. La situation de son port, qui lui procuroit des liaisons faciles avec l'Egypte, l'Ethiopie, l'Inde et la Perse, en avoit fait, pendant plusieurs siècles, un des plus florissans comptoirs de l'Asie. Quinze ans après avoir résisté au grand Albuquerque, qui vouloit le détruire en 1513, il se soumit aux Turcs, qui n'en restèrent pas long-tems les maîtres. Le roi d'Yemen, possesseur de la seule portion de l'Arabie, qui mérite d'être appelée heureuse, les en chassa, et attira toutes les af-

faires à Moka, rade de ses états, qui n'avoit été jusqu'alors qu'un village.

Elles furent d'abord peu considérables. La myrrhe, l'encens, l'aloës, le baume de la Mecque, quelques aromates, quelques drogues propres à la médecine, faisoient la base de ce commerce. Ces objets, dont l'exportation, continuellement arrêtée par des droits excessifs, ne passe pas aujourd'hui sept ou huit cent mille livres, étoient dans ce tems-là plus recherchés qu'ils ne l'ont été depuis : mais ce dévoit être toujours peu de chose. Le café fit bientôt après une grande révolution.

Le cafier vient originairement de la haute Ethiopie, où il a été connu de tems immémorial, où il est encore cultivé avec succès. M. Lagrenée de Mezières, un des agens les plus éclairés que la France ait jamais employés aux Indes, a possédé de son fruit, et en a fait souvent usage. Il l'a trouvé beaucoup plus gros, un peu plus long, moins verd, et presque aussi parfumé que celui qu'on commença à cueillir dans l'Arabie vers la fin du quinzième siècle.

On croit communément qu'un Mollach, nommé Chadely, fut le premier Arabe qui fit

usage du café, dans la vue de se délivrer d'un assoupissement continuel, qui ne lui permettoit pas de vaquer convenablement à ses prières nocturnes. Ses derviches l'imitèrent. Leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'appercevoir que cette boisson purifioit le sang par une douce agitation, dissipoit les pesanteurs de l'estomac, égayoit l'esprit; et ceux-mêmes qui n'avoient pas besoin de se tenir éveillés, l'adoptèrent. Des bords de la mer rouge il passa à Médine, à la Mecque, et par les pélerins, dans tous les pays mahométans.

Dans ces contrées, où les mœurs ne sont pas aussi libres que parmi nous, où la jalousie des hommes et la retraite austère des femmes rendent la société moins vive, on imagina d'établir des maisons publiques, où se distribuoit le café. Celles de Perse devinrent bientôt des lieux infames, où de jeunes Géorgiens, vêtus en courtisannes, représentoient des farces impudiques, et se prostituoient pour de l'argent. Lorsque la cour eut fait cesser des dissolutions si révoltantes, ces maisons furent un asyle honnête pour les gens oisifs, et un lieu de délassement pour les hommes occupés. Les politiques s'y entretenoient de nouvelles; les poëtes y récitoient leurs vers, et les Mollachs

y débitoient des sermons, qui étoient ordinairement payés de quelques aumônes.

Les choses ne se passèrent pas si paisiblement à Constantinople. On n'y eut pas plutôt ouvert des cafés, qu'ils furent fréquentés avec fureur. On n'en sortoit pas. Le grand Muphti, désespéré de voir les mosquées abandonnées, décida que cette boisson étoit comprise dans la loi de Mahomet, qui proscrit les liqueurs fortes. Le gouvernement, qui sert souvent la superstition dont il est quelquefois la dupe, fit aussi-tôt fermer des maisons qui déplaisoient si fort aux prêtres, chargea même les officiers de police de s'opposer à l'usage de cette liqueur dans l'intérieur des familles. Un penchant déclaré triompha de toutes ces sévérités. On continua de boire du café ; et même les lieux où il se distribuoit, se trouvèrent bientôt en plus grand nombre qu'auparavant.

Je dirois volontiers aux souverains : Si vous voulez que vos loix soient observées, qu'elles ne contrarient jamais la nature. Je dirois aux prêtres : que votre morale ne s'oppose pas aux plaisirs innocens. Tonnez, menacez les uns et les autres tant qu'il vous plaira ; ouvrez à nos yeux des cachots, les enfers sous nos pas : vous n'étoufferez pas en moi le vœu d'être

heureux. Je veux être heureux, est le premier article d'un code antérieur à toute législation, à tout système religieux.

Au milieu du dernier siècle, le grand-visir Kuproli se transporta déguisé dans les principaux cafés de Constantinople. Il y trouva une foule de gens mécontens, qui, persuadés que les affaires du gouvernement sont en effet celles de chaque particulier, s'en entretenoient avec chaleur, et censuroient avec une hardiesse extrême la conduite des généraux et des ministres. Il passa de là dans les tavernes où l'on vendoit du vin. Elles étoient remplies de gens simples, la plupart soldats, qui, accoutumés à regarder les intérêts de l'état comme ceux du prince qu'ils adorent en silence, chantoient gaiment, parloient de leurs amours, de leurs exploits guerriers. Ces dernières sociétés, qui n'entraînent point d'inconvéniens, lui parurent devoir être tolérées : mais il jugea les premières dangereuses sous un gouvernement absolu. Il n'y avoit pas assez réfléchi, pour concevoir qu'elles n'étoient pas plus à craindre que les autres. Même dans un état despotique, il faut laisser au peuple qu'on opprime, la liberté de se plaindre, qui le sou-

lage. Le mécontentement qui s'évapore n'est pas celui qu'il faut redouter. Les révoltes naissent de celui qui, renfermé, s'exalte par la fermentation intérieure, et se développe par des effets aussi prompts que terribles. Malheur aux souverains, lorsque leur vexation s'accroît, et que le murmure des peuples cesse.

Quoi qu'il en soit, ce réglement, qui ne s'étend pas plus loin que la capitale de l'empire, n'y a pas diminué l'usage du café, et en a peut-être étendu la consommation. Toutes les rues, tous les marchés en offrent de tout fait; et il n'y a point de maison où on n'en prenne au moins deux fois le jour. Dans quelques-unes même, on en verse indifféremment à toute heure, parce qu'il est d'usage d'en présenter à tous ceux qui arrivent, et qu'il seroit également impoli de ne le point offrir, ou de le refuser.

Dans le tems précisément qu'on fermoit les cafés à Constantinople, on en ouvroit à Londres. Cette nouveauté y fut introduite en 1652, par un marchand, nommé Edouard, qui revenoit du Levant. Elle se trouva du goût des Anglais, et toutes les nations de l'Europe l'ont depuis

depuis adoptée, mais avec une modération inconnue dans les climats où la religion défend le vin.

L'arbre qui produit le café, croît dans le territoire de Bételfalgui, ville de l'Yemen, située à dix lieues de la mer Rouge, dans un sable aride. On l'y cultive dans une étendue de cinquante lieues de long, sur quinze et vingt de large. Son fruit n'a pas le même degré de perfection par-tout. Celui qui croît sur les lieux élevés, à Ouden spécialement, est plus petit, plus verd, plus pesant et préféré généralement.

On compte en Arabie douze millions d'habitans, qui, la plupart, font leurs délices du café. Le bonheur de le prendre en nature est réservé aux citoyens riches. La multitude est réduite à la coque et à la pellicule de cette précieuse fève.

Ces restes méprisés, lui forment une boisson assez claire, qui a le goût du café, sans en avoir ni l'amertume, ni la force. On trouve à vil prix ces objets à Bételfalgui, qui est le marché général. C'est là aussi que s'achète tout le café qui doit sortir du pays par terre. Le reste est porté à Moka, qui en est éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports plus

voisins de Lohia ou d Hodeida, d'où il est conduit sur de légers bâtimens à Gedda. Les Égyptiens le vont prendre dans la dernière de ces places, et tous les autres peuples dans la première.

L'exportation du café peut être de douze à treize millions pesant. Les Européens en achètent un million et demi; les Persans, trois millions et demi; la flotte de Suez, six millions et demi; l'Indostan, les Maldives, et les colonies Arabes de la côte d'Afrique, cinquante milliers; les caravanes de terre, un million.

Comme les cafés enlevés par les caravanes et par les Européens, sont les mieu choisis, ils coûtent seize à dix-sept sols la livre. Les Persans, qui se contentent des cafés inférieurs, ne paient la livre que douze à treize sols. Elle revient aux Egyptiens à quinze ou seize, parce que leurs cargaisons sont composées en partie de bon, et en partie de mauvais café. En réduisant le café à quatorze sols la livre, qui est le prix moyen, son exportation annuelle doit faire entrer en Arabie huit à neuf millions de livres. Cet argent ne lui reste pas, mais il la met en état de payer ce que les marchés étrangers versent de leurs produc-

tions dans ses ports de Gedda et de Moka.

Moka reçoit de l'Abyssinie des moutons, des dents d'éléphant, de la civette et des esclaves. De la côte Orientale de l'Afrique, il vient de l'or, des esclaves, de l'ambre, de l'ivoire : du golfe Persique, des dattes, du tabac, du bled : de Surate, une quantité immense de grosses toiles, peu de belles : de Bombay et de Pondichery, du fer, du plomb, du cuivre, qui y ont été portés d'Europe : de Malabar, du riz, du gingembre, du poivre, du safran d'Inde, du kaire, du bois et du cardomome : des Maldives, du benjoin, du bois d'aigle, du poivre, que ces îles se sont procurés par des échanges : du Coromandel, quatre ou cinq cents balles de toiles, presque toutes bleues. La plus grande partie de ces marchandises, qui peuvent être vendues six millions, trouve sa consommation dans l'intérieur du pays. Le reste, sur-tout les toiles, se distribue dans l'Abyssinie, à Socotora, et sur la côte Orientale de l'Afrique.

Aucune des affaires qui se traitent à Moka, ainsi que dans tout l'Yemen, à Sanaa même, sa capitale, n'est entre les mains des naturels du pays. Les avanies dont ils sont continuellement menacés par le gouvernement, les empêchent même de s'y intéresser. Toutes les mai-

sons de commerce sont tenues par des Banians de Surate ou du Guzurate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie, aussitôt que leur fortune est faite. Ils cèdent alors leurs établissemens à des négocians de leur nation, qui disparoissent à leur tour, pour être remplacés par d'autres. Il n'y a aucune contrée où l'on ne connoisse le prix de tout, de tout excepté de l'homme. Les nations les plus policées n'en sont pas encore venues jusques-là. Témoin la multitude de peines capitales infligées par-tout, et pour des délits assez frivoles. Il n'y a point d'apparence que des nations, où l'on condamne à la mort une jeune fille de dix-huit ans, qui pourroit être mère de cinq ou six enfans, un homme sain et vigoureux, de trente ans, pour le vol d'une pièce d'argent, aient médité sur ces tables de la probabilité de la vie humaine, qu'ils ont si savamment calculées; puisqu'elles ignorent combien la cruauté de la nature immole d'individus, avant que d'en amener un à cet âge. On répare, sans s'en douter, un petit dommage fait à la société par un plus grand. Par la sévérité du châtiment, on pousse le coupable du vol à l'assassinat. Quoi donc! est-ce que la main qui a brisé la serrure d'un coffre-fort, ou même

enfoncé un poignard dans le sein d'un citoyen, n'est plus bonne qu'à être coupée ? Quoi donc ! parce qu'un débiteur infidèle ou indigent n'est pas en état de s'acquitter, faut-il le réduire à l'inutilité pour la société, à l'insolvabilité pour vous, en le renfermant dans une prison ? Ne conviendroit-il pas mieux à l'intérêt public et au vôtre, qu'il fît quelque usage de son industrie et de ses talens, sauf à l'action que vous avez légitimement intentée contre lui, à le suivre par-tout, et à s'y saisir d'une portion de son lucre, fixée par quelque sage loi. Mais il s'expatriera ? Et que vous importe qu'il soit en Angleterre ou au Petit-Châtelet ? en serez-vous moins déchu de votre créance ? Si les nations se concertoient entr'elles, le malfaiteur ne trouveroit d'asyle nulle part. Si vous étendez un peu vos vues, vous concevrez que le débiteur, qui vous échappe par la fuite, ne peut faire fortune chez l'étranger sans s'acquitter d'une portion de sa dette, par ses besoins et par les échanges réciproques des nations. C'est des vins de France qu'il s'enivrera à Londres ; c'est des soies de Lyon que sa femme se vêtira à Cadix et à Lisbonne. Mais ces spéculations sont trop abstraites et trop patriotiques pour un créancier cruel qui,

tourmenté de son avarice et de sa vengeance, aime mieux tenir son malheureux débiteur dans les fers, couché sur de la paille, et l'y nourrir de pain et d'eau, que de le rendre à la liberté. Elles n'auroient pas dû échapper aux gouvernemens et aux législateurs; et c'est à eux qu'il faut s'en prendre des barbares absurdités qui existent encore à cet égard dans nos nations prétendues policées.

Autrefois les compagnies Européennes, qui ont le privilège exclusif de commercer au-delà du cap de Bonne-Espérance, avoient etabli des agens à Moka. Malgré une capitulation solémnelle, qui avoit fixé à deux et un quart pour cent les droits qu'on devoit payer, ils y éprouvoient des vexations fréquentes. Le gouverneur de la place exigeoit d'eux des présens qui lui servoient à acheter la faveur des courtisans, ou celle du prince même. Cependant les bénéfices qu'ils faisoient sur les marchandises d'Europe qu'ils débitoient, sur les draps spécialement, les résignoient à tant d'humiliations. Lorsque le Caire s'avisa de fournir ces différents objets, il ne fut pas possible de soutenir sa concurrence, et l'on renonça à des établissemens fixes.

Le commerce se fit par des vaisseaux partis

d'Europe avec le fer, le plomb, le cuivre, l'argent, nécessaires pour payer le café qu'on vouloit acheter. Les subrécargues, chargés de ces opérations, terminoient les affaires à chaque voyage. Ces expéditions, d'abord assez nombreuses et assez utiles, tombèrent successivement. Les plantations de café, formées par les nations Européennes dans leurs colonies, firent diminuer également et la consommation, et le prix de celui d'Arabie. A la longue, ces voyages ne donnèrent pas assez de bénéfice pour soutenir la cherté des expéditions directes. Alors les compagnies d'Angleterre et de France prirent le parti d'envoyer à Moka, l'une de Bombay, et l'autre de Pondichery, des navires avec des marchandises d'Europe et des Indes. Souvent même, elles ont eu recours à un moyen moins dispendieux. Les Anglais et les Français, qui naviguent d'Inde en Inde, vont tous les ans dans la mer rouge. Quoiqu'ils s'y défassent avantageusement de leurs marchandises, il n'y peuvent jamais former une cargaison pour leur retour. Ils se chargent, pour un modique fret, du café des compagnies, qui le versent dans les vaisseaux qu'elles expédient de Malabar et de Coromandel pour l'Europe. La compagnie de

Hollande, qui interdit les armemens à ses sujets, et qui ne fait point elle-même d'expéditions pour le golfe Arabique, est privée de la part qu'elle pouvoit prendre à cette branche de commerce. Elle a renoncé à une branche bien plus riche, c'est celle de Gedda.

Gedda est un port situé vers le milieu du golfe Arabique, à quinze ou seize lieues de la ville sainte. Il est assez sûr; mais l'approche en est difficile. Les affaires y ont attiré neuf ou dix mille habitans, logés, la plupart, dans des cabanes, et tous condamnés à respirer un air corrompu, et à boire de l'eau saumâtre. Le gouvernement y est mixte. Le chérif de la Mecque, et le grand-seigneur, qui y tient une foible et inutile garnison, partagent l'autorité, et le produit des douanes. Ces droits sont de huit pour cent pour les Européens, et de treize pour toutes les autres nations. Ils se paient toujours en marchandises, que les administrateurs forcent les négocians du pays d'acheter fort cher. Il y a long-tems que les Turcs, qui ont été chassés d'Aden, de Moka, de tout l'Yemen, l'auroient été de Gedda, si l'on n'avoit craint qu'ils ne se livrassent à une vengeance qui auroit mis fin aux pélerinages et au commerce.

Surate envoie tous les ans à Gedda trois vaisseaux chargés de toiles de toutes les couleurs, de chaales, d'étoffes mêlées de coton et de soie, souvent enrichies de fleurs d'or et d'argent. Leur vente produit neuf ou dix millions de livres. Il part du Bengale pour la même destination, deux, et le plus souvent trois navires, dont les cargaisons, qui appartiennent aux Anglais, peuvent valoir un tiers de moins que celles de Surate. Elles consistent en riz, gingembre, safran, sucre, quelques étoffes de soie, et en une quantité considérable de toiles, la plupart communes. Ces bâtimens, qui peuvent entrer dans la mer Rouge depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin de mai, trouvent à Gedda la flotte de Suez.

Cette ville, qu'on croit bâtie sur les ruines de l'antique Arsinoë, est située à l'extrémité de la mer Rouge, et à deux ou trois journées seulement du Caire. Ses habitans sont partie Egyptiens et partie Arabes. Ils aiment si peu ce séjour, mal-sain et privé d'eau potable, que ceux d'entr'eux qui jouissent de quelque aisance, ou qui peuvent se procurer ailleurs de l'occupation, ne s'y trouvent qu'au départ et au retour des vaisseaux, l'un et l'autro

réglés par des vents périodiques et invariables. Vingt navires, semblables pour la forme à ceux de Hollande, mais mal construits, mal équipés, mal commandés, sont expédiés tous les ans pour Gedda. Des comestibles forment la plus grande partie de leur cargaison, avec cette différence que les cinq qui appartiennent au grand-seigneur les livrent gratuitement pour Médine et pour la Mecque, tandis que les autres les vendent communément à un prix très-avantageux. Ils portent aussi de la verroterie de Venise, du corail et du carabé, dont les Indiens font des colliers et des brasselets.

En échange de leurs denrées, de leurs marchandises, de leur or sur-tout, ces bâtimens reçoivent six à sept millions pesant de café; et en toiles, en étoffes, en épiceries pour sept à huit millions de livres. L'ignorance et l'inertie des navigateurs sont telles, que jamais la totalité de ces riches objets n'arrive à sa destination. Une assez grande partie devient habituellement la proie des vagues, malgré l'attention qu'on a toujours de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit.

Le commerce de la mer Rouge acquerroit plus d'extension et seroit exposé à moins de dangers, si une révolution, qu'il vient d'é-

prouver, avoit les suites qu'on semble s'en promettre.

Par un traité conclu le 7 mars 1775, entre le premier des Beys et M. Hastings, gouverneur, pour la Grande-Bretagne, dans le Bengale, les Anglais, établis aux Indes, sont autorisés à introduire et à faire circuler, dans l'intérieur de l'Egypte, toutes les marchandises qu'il leur plaira, en payant six et demi pour cent pour celles qui viendront du Gange et de Madras, et huit pour cent pour celles qui auront été chargées à Bombay et à Surate. Cette convention a déjà été exécutée, et le succès a surpassé les espérances. Si la cour Ottomane et les Arabes ne traversoient pas la nouvelle communication; si le port de Suez, que les sables achèvent de combler, étoit réparé; si les séditions qui bouleversent sans cesse les rives du Nil, pouvoient enfin s'arrêter: on verroit peut-être les liaisons de l'Europe avec l'Asie reprendre en tout ou en partie leur ancien canal.

Les marchandises arrivées de Surate et de Bengale, que la flotte Egyptienne n'emporte pas, sont consommées en partie dans le pays, et achetées en plus grande quantité par les

que pays qu'il fût, achetât et fit bénir cinq pièces de toile de coton, pour servir de suaire, tant à lui, qu'à tous ceux de sa famille que des raisons valables auroient empêché d'entreprendre ce saint voyage.

Cette politique devoit faire de l'Arabie, le centre d'un grand commerce, lorsque le nombre des pélerins s'élevoit à plusieurs millions. Le zèle s'est si fort ralenti, sur-tout à la côte d'Afrique, dans l'Indostan et en Perse, à proportion de l'éloignement où ces pays sont de la Mecque, qu'on n'y en voit pas plus de cent cinquante mille. La plupart sont Turcs. Ils emportent sept cent cinquante mille pièces de toile, de dix aunes de long chacune, sans compter ce que plusieurs d'entr'eux achètent pour revendre. Ils sont invités à ces spéculations, par l'avantage qu'ils ont en traversant le désert, de n'être pas écrasés par les douanes et les vexations qui rendent ruineuses les échelles de Suez et de Bassora. L'argent de ces pélerins, celui de la flotte, celui que les Arabes ont tiré de la vente de leur café, va se perdre dans les Indes. Les vaisseaux de Surate, du Malabar, de Coromandel, du Bengale, en emportent tous les ans pour quatorze ou quinze

millions de livres, et pour environ le huitième de cette somme en marchandises. Dans le partage que les nations commerçantes de l'Europe font de ces richesses, les Anglais sont parvenus à s'en approprier la portion la plus considérable. Ils ont acquis la même supériorité en Perse.

Fin du tome deuxième.

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE SECOND.

Etablissemens, guerres politique et commerce des Hollandais dans les Indes Orientales.

R 2

LIVRE TROISIEME.

Etablissemens, commerce et conquêtes des Anglais dans les Indes Orientales.

Fin de la table du second volume.


BIB